



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTE
LIBRARY



ST. GILES · C

Vet. Fr. II

VOLTAIRE FOUNDATION



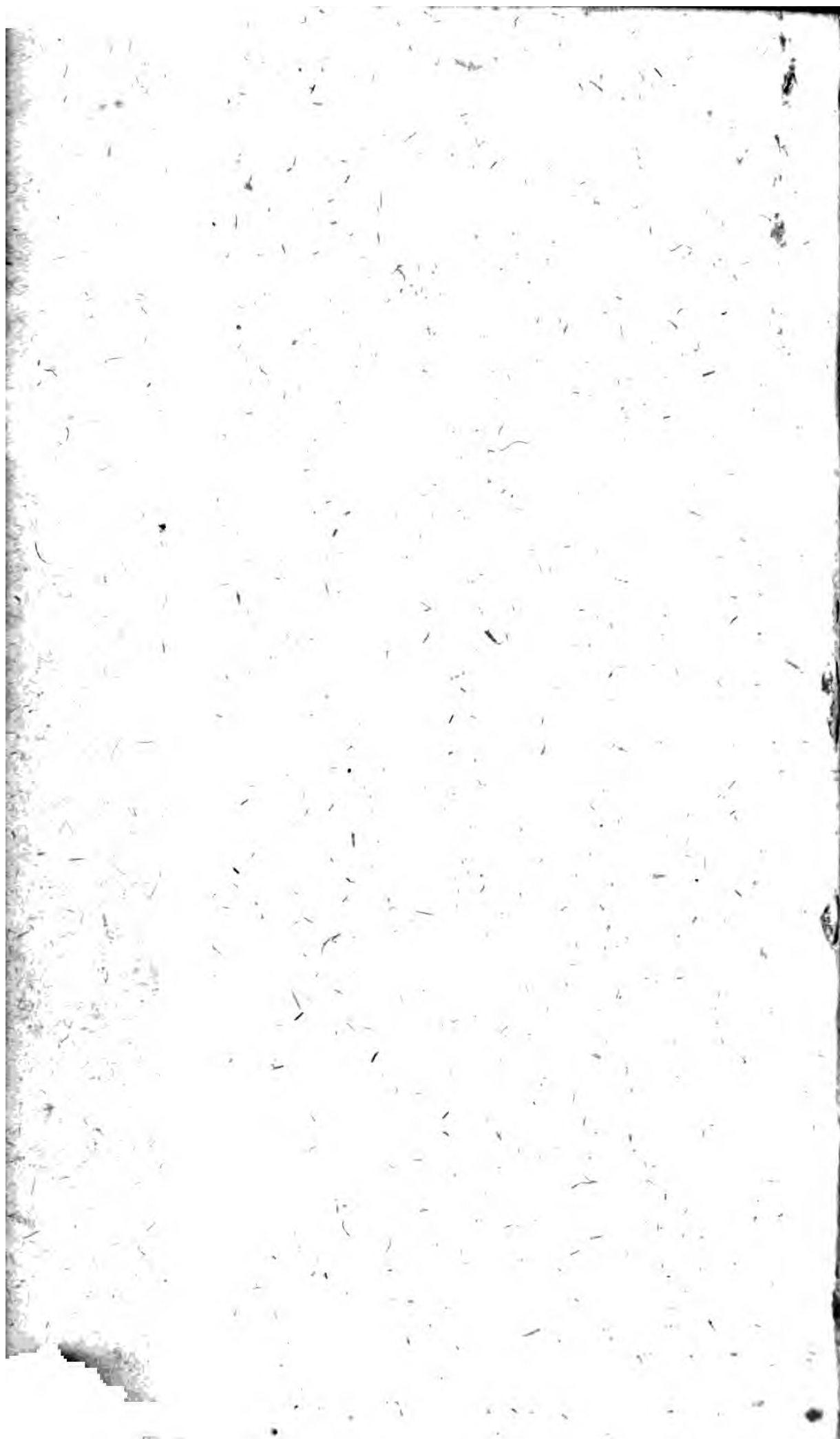
TAYLOR
INSTITUT
LIBRAR



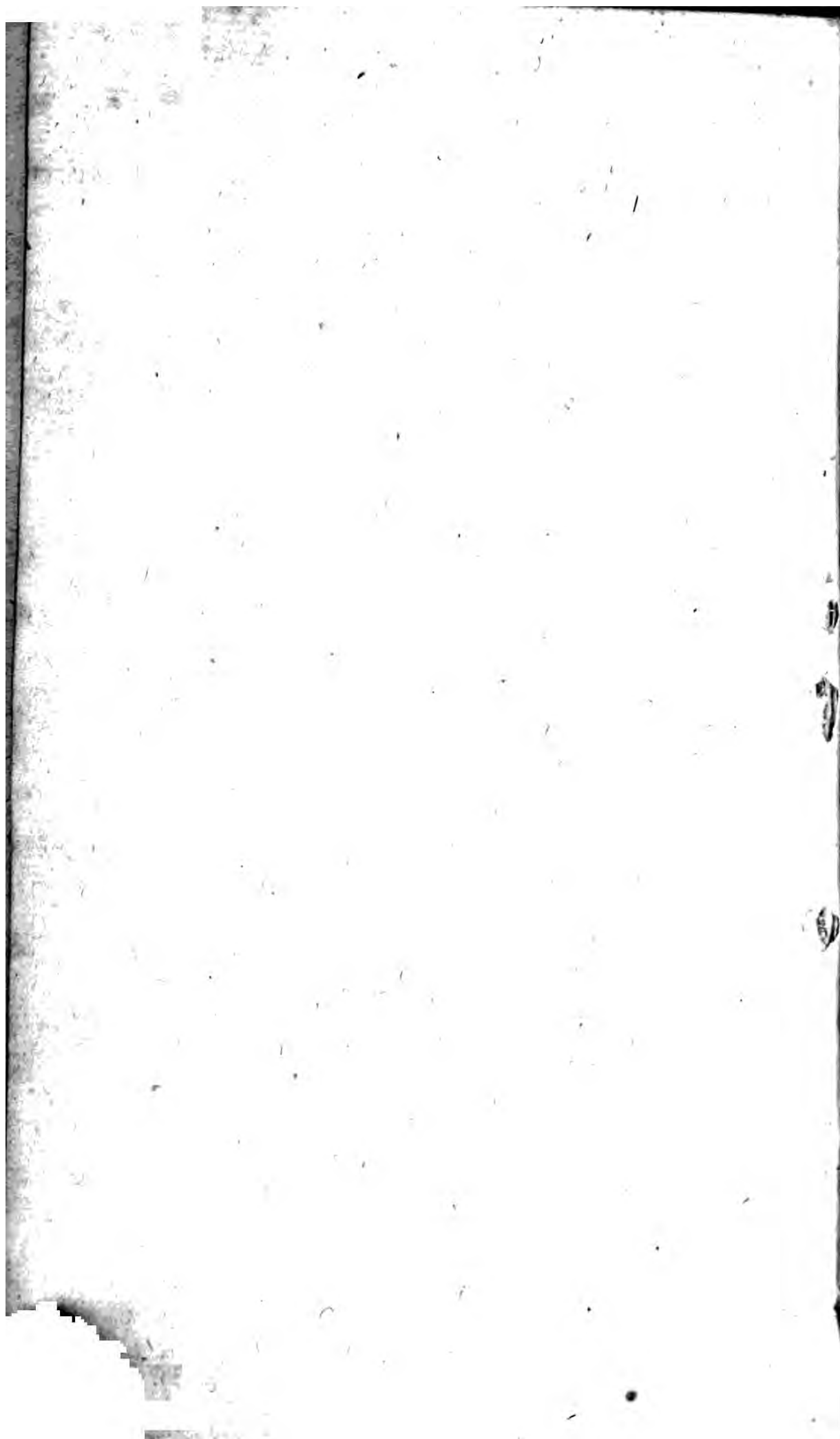
ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A.

VOLTAIRE FOUNDATION



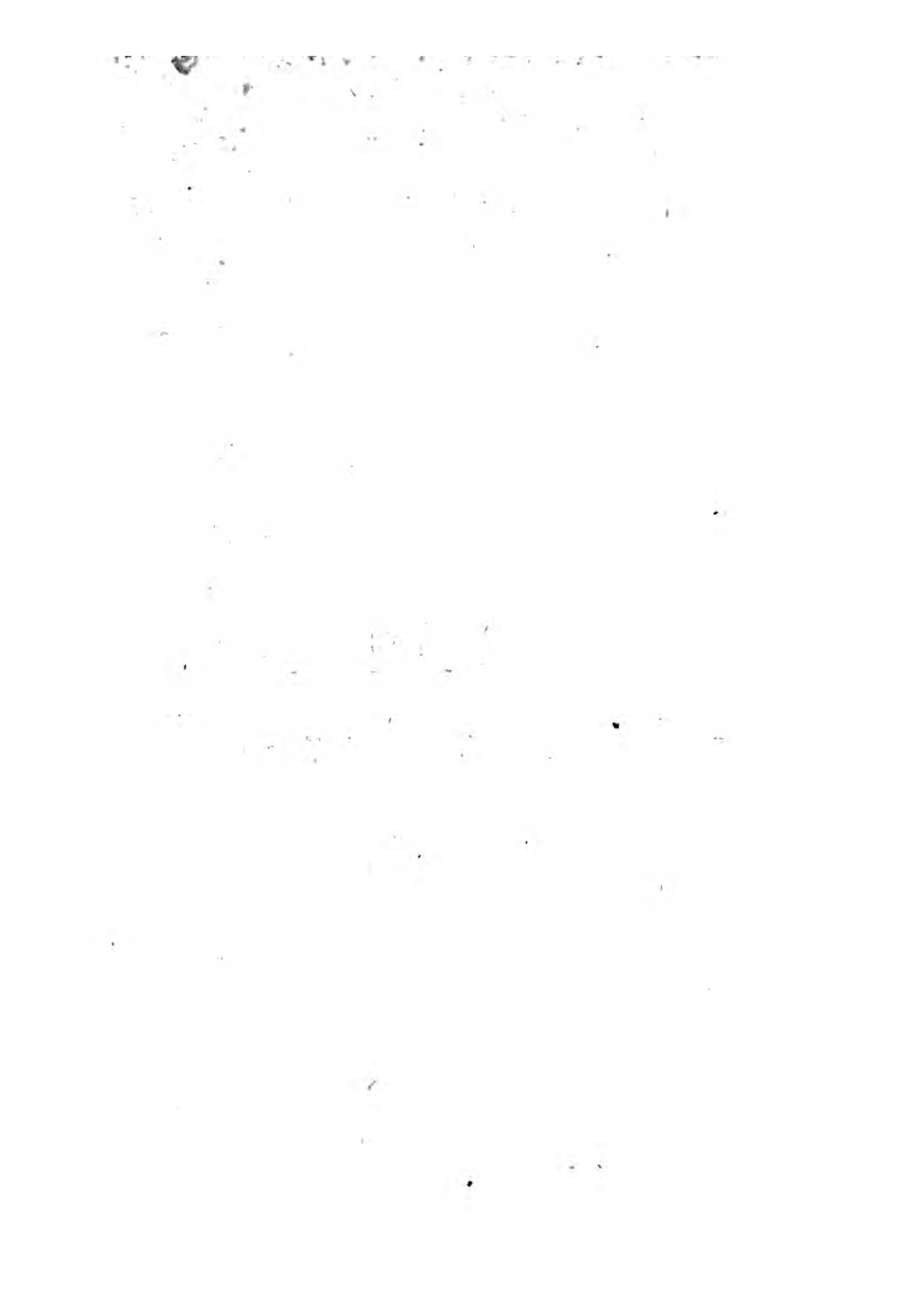






ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENY.

Tome Sixième.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE

DU FRENAY.

TOME VI.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXI.

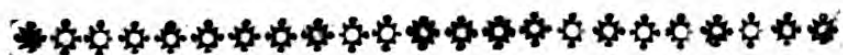
Avec Approbation & Privilège du Roy.





T A B L E

Des Pièces contenuës dans ce
sixième Volume.



NOUVELLES HISTORIQUES.

P Rocès d'une Fille reclamée par deux Meres. page 1	
Les Dédits.	20
Histoire toute véritable.	33
Le Mariage par interêt, ou la Fille à l'Enchere.	59
Avanture du Carnaval.	73
Le bon Medecin.	85
L'Agioteur duppé.	97
Fait plaisant.	106
Conte Arabe.	108

<i>Conte Oriental.</i>	113
<i>Avanture de M. Poujet.</i>	117
<i>Les Bohemiennes.</i>	120
<i>Le Correspondant de la Guin-</i> <i>guette.</i>	135
<i>Avanture du Bal.</i>	146
<i>La Constance des Femmes.</i>	154
<i>Le Diable Masqué.</i>	162
<i>La Convention matrimoniale.</i>	167
<i>La Blonde-Brune , Femme</i> ☞ <i>Maîtresse.</i>	175
<i>Le Mariage par dépit.</i>	190
<i>Histoire de Zaczer , ☞ de Boula-</i> <i>dabas.</i>	200
<i>L'Entremetteur pour lui-même.</i>	211
P O E S I E S D I V E R S E S.	
<i>Placet au Roy.</i>	221
<i>Remerciement au Roy.</i>	222
<i>Traduction d'une Epigramme</i> <i>Grecque.</i>	224

T A B L E.	vij
<i>Etrennes du Mercure.</i>	225
<i>Etrennes de l'Oye.</i>	228
<i>L'âge d'Or.</i>	230
<i>Caprice.</i>	232
<i>Le vieil Oiseau , Fable.</i>	234
<i>Balade sur les Sotes.</i>	236
<i>Placet au Duc d'Orleans.</i>	238
<i>Placet au sujet du Visa.</i>	239
<i>Les quatre âges de la Fille.</i>	240
IMPROMPTU DE VILLERS-COTTERETS.	
<i>Divertissement.</i>	24F

C H A N S O N S.

<i>Un Sot qui veut faire l'habile.</i>	25E
<i>Des Climats Champenois.</i>	257
<i>Les Sifflets.</i>	258
<i>Turlu , voilà ma chanson.</i>	261
<i>Bon vin.</i>	263
<i>Le vin nous fait parler.</i>	265
<i>Le vin endort l'amour.</i>	268
<i>Le vin nous fait aimer</i>	269

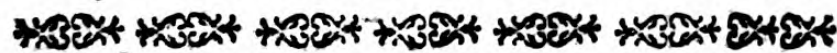
<i>Les Rois d'Egypte.</i>	270
<i>Bim bam bon.</i>	271
<i>Le Tabac & les éternuemens.</i>	273
<i>Les tournoyemens.</i>	275
<i>Venez admirer ma science.</i>	277
<i>Une faveur, Lisette, Dialogue.</i>	280
<i>Les Vendanges, Dialogue.</i>	281
<i>Pauvre Hermite.</i>	283
<i>Les Maîtres de Musique.</i>	284
<i>Philis plus avare que tendre.</i>	285
<i>Reveillez-vous belle dormeuse.</i>	287
<i>Je vous envoie vos Etrennes.</i>	288
<i>Le Caffé.</i>	291
<i>Réponse à la Chanson du Caffé.</i>	294
<i>Les Annetons.</i>	298

F I N D E L A T A B L E.

OEUVRES



ŒUVRES MÊLÉES
DU SIEUR RIVIERE
DU FRENY



PROCES D'UNE FILLE
RECLAMÉE PAR DEUX MÈRES.



Ce Procez se poursuit presentement à Lyon ; mais je prendrai l'Histoire de plus loin , car on vient de m'envoïer des memoires secrets sur l'origine de cette aventure.

Ces sont les amours d'un jeune Lyonois & d'une jeune Lyonoise. Je tairaï le nom de ces Amans : l'Histoire est pourtant publique , tout Lyon les connoît , toute la Ville les nomme , je ne les nomme.

Tome VI.

A

merai point , je veux être plus discret qu'une Ville entiere. Leurs noms de gajanterie seront , si vous voulés , Cleonte , & Angelique ; & sans rien changer au fond de l'avanture , je deguiferaï seulement les noms & les qualités des principaux Auteurs.

Angelique & Cleonte se rencontrèrent par hazard dans une afsemblée. Angelique Fille fage & modeste , regarda tant Cleonte dès la premiere fois que dès la feconde elle n'osoit plus le regarder ; mais Cleonte moins timide fixa fi tendrement fes yeux fur elle qu'il en devint passionnément amoureux.

Si Angelique est brune ou blonde , fi Cleonte a beaucoup d'esprit ou s'il en a peu , je n'en fçai rien ; on ne m'a pas fait le détail de leurs perfections ; mais j'ai fçu qu'ils s'entr'aimèrent comme s'ils eussent été parfaits.

Cleonte trouva un jour l'occafion de parler en particulier à Angelique ; d'abord il lui fit une déclaration d'amour à la Françoisé , & fans s'amuser à lui apprendre qu'il l'aimoit , il commença par lui jurer qu'il l'aimeroit toute fa vie : Mais

R E C L A M E ' E. 3

Angelique le conjura de ne la point aimer , parce que des raisons de famille l'empêcheroient de pouvoir jamais être à lui.

Que je suis malheureux ! s'écria Cleonte : un pere avare que j'ai : m'empêchera aussi d'être à vous. Ils se conterent l'un à l'autre toutes les raisons de famille qui s'opposoient à leur union , & là-dessus ils resolurent très-prudemment de ne se plus voir. Angelique s'en alloit , mais par un excès de prudence elle revint sur ses pas pour défendre à Cleonte de penser jamais à elle. Oüi , dit - elle , pour votre repos je vous défends de m'aimer. Que vous êtes cruelle , s'écria Cleonte , de soupçonner seulement que je puisse vous obéir : ah ! me défendre de vous aimer , c'est me prouver que vous ne m'aimés guères. Ensuite il se plaignit de son malheur en des termes si tendres , si passionnés , qu'Angelique en soupira , & lui dit en voulant fuir , hé bien Cleonte aimés - moi donc ; mais je vous défends de me voir jamais. Cleonte l'arrête , se jette à ses genoux , se désespere ; vous aimer sans vous voir , vous voulés donc que je meure. Helas ! lui répond-elle , (croïant déjà le voir mourant)

hélas voïés-moi donc ; mais ne me parlés plus de votre amour. Autre defespoir : autres ménaces de mourir. Hé bien (dit Angelique toute troublée) vous me parlerés donc ; mais que personne n'en sçache rien , car si j'y consens , c'est dans l'esperance qu'il arrivera quelque changement dans nos affaires. Il en arrivera fans doute , reprit Cleonte ; mon amour m'en assure.

Ils se quitterent, dans l'esperance de pouvoir obtenir par leurs soins, le consentement de leurs parens ; & se virent plusieurs fois , pour se rendre compte des facilités qu'ils se flattoient d'avoir trouvées. Cependant les obstacles étoient toujours les mêmes ; ils ne diminuoient qu'à leurs yeux ; mais ils se les diminuoient l'un à l'autre à mesure que le desir de les surmonter augmentoit dans tous les deux. En un mot leur amour les aveugla si fort qu'en peu de jours toutes les difficultés disparurent : Ils se persuadèrent fermement que rien ne pouvoit plus s'opposer à leur mariage , & qu'ils n'avoient contre eux qu'un peu de tems à attendre. Ils remirent donc les formalités à ce tems-là ; mais dès ce même

RECLAME'E.

jour la foi de mariage fut donnée réciproquement, un anneau fut mis au doigt de l'Epouse, & tous deux convaincus que la foi mutuelle & l'anneau nuptial suffisoient : tous deux enfin dans l'aveuglement & dans la bonne foi, s'imaginèrent être assez mariés pour pouvoir s'assurer qu'ils l'étoient.

Le Pere de Cleonte étoit pour lors à Paris. Son consentement étoit nécessaire, & nos Epoux étoient convenus que c'étoit par-là qu'il falloit commencer. Ainsi Cleonte resolut de partir au plutôt. Les adieux furent plus tendres que tristes, parce que Cleonte étoit sûr, disoit-il, de rapporter le consentement de son Pere. Il ne quittoit Angelique que pour aller s'assurer le bonheur de passer avec elle le reste de sa vie. Il part enfin & laisse Angelique fort triste de son départ, mais très-persuadée que le mariage se confirmeroit à son retour.

Quelques semaines s'écoulèrent : Angelique entre la tristesse & l'esperance n'étoit pas tant à plaindre qu'elle le fut dans la suite; les reflexions commencerent à la troubler; Elle envisage sa faute, elle

6 LA FILLE

en a honte , mais elle se flatte que cette honte sera toujours ignorée , ne se doutant point jusques-là qu'elle portoit dans son sein , une preuve qu'on ne peut tenir cachée qu'environ huit ou neuf mois. Elle ne connoissoit encore qu'une partie du mal qu'elle avoit fait , ainsi elle n'en étoit qu'à demi repentante : Ses regrets étoient moderés par un souvenir agréable ; les regrets sinceres ne lui vinrent qu'avec les maux de cœur.

Imaginés - vous ses allarmes & sa douleur ; joignés à cela l'absence de son amant : elle n'en recevoit aucunes nouvelles ; elle se crut oubliée , trahie , abandonnée. A qui s'en plaindre ? à qui se confier dans une situation si cruelle ? elle ne trouve de soulagement que dans ses larmes. Laissons-la pleurer à loisir , pendant que nous parlerons des autres personnes qui ont part à cette aventure.

Une femme de bien , avoit épousé depuis quelques années un bon Bourgeois fort curieux d'avoir lignée , & fort mal intentionné pour ses héritiers collateraux. Cette femme que je nommerai Dorimene, va faire ici un personnage tout opposé à

celui d'Angelique.

Dorimene avoit le malheur d'être stérile, & c'est ce qui la desespéroit, car cette stérilité la faisoit presque haïr de son Mari. Le bon Bourgeois qui se préparoit pour lors à faire un long voïage, étoit au desespoir de partir sans s'être assuré un héritier. Un soir qu'il rentroit chez lui triste & rêveur, sa femme qui avoit médité tout le jour la maniere dont elle le recevrait, attend le moment qu'il rentre dans sa chambre, court à lui comme une femme transportée de joie, se jette à son col en criant d'une voix entre-coupée, bonne nouvelle mon cher Mari ! bonne nouvelle ! J'ai tant de joie que je ne puis parler : quelle joie ? dit le Mari, de quoi s'agit-il ? Elle, au lieu de répondre, recule quelques pas comme une femme qui chancelle, & se laisse tomber sur un fauteuil en feignant de s'évanouïr. Le bon homme allarmé s'empresse à la faire revenir ; elle revient un peu, le regarde tendrement, & lui dit d'une voix foible : ah mon cher Mari ! voici la troisième fois que je m'évanouïs depuis ce matin, & ce sont ces évanouïssemens qui font ma joie.

A iiij

Elle recommence à l'embrasser ; nouvelle joie , nouveaux transports. Etes-vous folle , dit le mari. Je vous le repete , répliqua la femme , ce sont ces évanouïssemens & ses maux de cœur qui me charment , car ils confirment les doutes que j'ai depuis quelque temps. Oiii mon cher mari , je crois qu'enfin je suis en état de vous donner un gage vivant de ma tendresse conjugale. Ah Ciel ! s'écrie le bon Bourgeois , quoi vous seriez enceinte ? est-il possible ? elle jure qu'elle le croit. Il l'embrasse à son tour celle qu'il croit féconde ; il est plus charmé qu'elle ne feignoit de l'être. Ce n'est plus entr'eux que transports , que larmes de joie feintes & véritables. En un mot depuis ce moment jusqu'à son départ , elle joüa cette alternative de joie & d'évanouïssement ; & il partit convaincu qu'il trouveroit à son retour, le fils aîné de plusieurs autres qu'elle lui promit , en lui disant adieu.

Dès que le mari fut parti , Dorimene ne s'occupa plus que du soin de paroître grosse aux yeux de ses voisines ; & de terminer cette grossesse, comme si elle eut été véritable. Pour cela il falloit un enfant

R E C L A M E' E. 9

d'emprunt ; il falloit confier son deffein à quelqu'un qui pût l'aider. Elle fut trouver une Sage-femme qui avoit été autrefois fa fervante , femme habile , inventive, une intrigante , enfin qui s'appelloit Nerine. Après avoir promis une groffe recompense à cette Nerine , Dorimene lui dit en deux mots que son deffein étoit de donner un fils à son Mari.

Nerine pleine de zèle commence à lui faire l'éloge du plus discret de tous les jeunes Lyonois qu'elle connoiffoit. Dorimene l'interrompt avec colere. Etes-vous folle ? ne me connoiffés-vous pas ? je vous connois de reffe , dit Nerine ; mais pour faire plaisir à son Mari , une honnête femme ne pourroit elle pas Taisés-vous, Nerine. Mais comment faire donc , Madame ? comment faire ? reprit Dorimene, je vais vous expliquer mon deffein.

Dorimene & Nerine eurent ensemble une converfation fort longue. Pour conclure en deux mots , qu'il falloit chercher dans la ville quelque femme , ou fille qui craignit autant de paroître mere, que Dorimene fouhaitoit de l'être , afin

qu'elle voulût bien lui ceder son droit de maternité.

Pendant que notre intrigante va chercher cet enfant de hazard , chez les plus jolies personnes de la ville , quoique cela se trouve aussi chez les plus laides , Dorimene commence à jouïr toutes les affectations & les grimaces d'une premiere grossesse. Propose-t'on à Dorimene une promenade , elle l'accepteroit , dit-elle ; mais la difficulté c'est la voiture. Le Carrosse la blefferoit ; la Chaise à Porteurs lui souleve le cœur ; elle a peur en bateau ; à pied on fait des faux pas , le plus sûr est de rester chez elle ; mais elle craint d'y donner à jouïr. Les grimaces & les contorsions des jouïeurs lui font horreur ; elle ne veut voir que des femmes gracieuses , & de beaux hommes. Point de spectacle , sur tout ni Comedies ni Opera ; elle accoucheroit d'un Neptune ou d'un Arlequin. Elle se reduit donc au plaisir de la bonne chere ; elle s'y dedomme , en se jettant sur les plus friands morceaux. Elle les arrache à ses voisins de table : tout est permis , dit elle , c'est une envie de femme grosse ; elle veut manger

RECLAME'E. 17

de tout ce qu'elle voit , & dire tout ce qui lui vient en pensée , jusqu'à des medifances , de crainte que son enfant n'en soit marqué.

Parmi toutes ces feintes , elle n'oublie pas la principale ; il faut figurer par la ceinture. Elle applique sous un large corset un coussinet de satin bien matelassé semblable à ceux dont les femmes maigres se font des hanches majestueuses. Dorimene s'en garnit & prend soin d'augmenter de mois en mois cette grosseffe de coton. En un mot , elle joue son rôle si naturellement que les plus fins y sont trompés. Retournons à la pauvre Angelique qui prend autant de peine à cacher les défauts de sa taille , que celle-ci en prend pour gâter la sienne.

Angelique étoit à peu-près sur son septième mois , lorsqu'elle fut contrainte par une mere imperieuse qu'elle avoit , d'aller avec elle visiter une voisine , & cette voisine étoit justement Dorimene ; la mere d'Angelique étoit scrupuleuse sur le ceremonial des visites. Elle en devoit une à Dorimene ; elle veut absolument que sa fille l'accompagne dans ce devoir

indispensable. Angelique obéit , & les voilà chez Dorimene où plusieurs autres voisines s'étoient assemblées.

Angelique souffre & gémit de se voir emprisonnée dans un habit serieux ; & son corps la serre cruellement , quoiqu'il soit lassé bien lâche ; elle se tient droite & se guinde en hauteur pour tenir moins de place en largeur.

Dorimene au contraire étale sa grossesse avec ostentation : bien à son aise , sans ceinture , sa robe ouverte à deux battans , appuyant non-chalamment ses deux bras croisés, sur l'honorable fardeau dont chacun la félicite. Quel creve-cœur pour Angelique ! quel contraste ! hélas ! dit-elle en elle-même , que cette femme est heureuse de pouvoir ainsi faire gloire de ce qui fera ma honte , si l'on s'en aperçoit.

La Sage-femme étoit pour lors dans la chambre de Dorimene qui affectoit de la tenir près d'elle de peur d'accident. Dès qu'Angelique avoit paru, cette rusée avoit remarqué sa taille renforcée & contrainte, sa démarche pesante & embarrassée : il n'en falloit pas davantage pour donner des

soupçons à une connoisseuse. Elle observe de plus un visage affligé & maigri dont les traits s'allongent. Angelique s'apperçoit qu'on l'examine ; elle est troublée , il n'en faut pas davantage pour mettre Nerine au fait. Cette intrigante s'approche de Dorimene , & lui dit à l'oreille : voilà une fille qui a bien la mine d'avoir de trop de ce qui vous manque.

Angelique la voïant parler bas, ne douta plus du jugement qu'on faisoit d'elle ; & pour surcroît de malheur , quelqu'un s'avisa de dire à Dorimene qu'elle étoit en bonnes mains d'avoir Nerine pour Sage-femme : au mot de Sage-femme Angelique pâlit comme un criminel qui voit son Juge. La mere crut qu'elle se trouvoit mal. Nerine officieuse courut la secourir par avance , & c'est ce qui acheva de la troubler. Dès que la Sage-femme a mis la main sur elle , elle se croit à terme ; la peur la saisit ; elle tombe en foiblesse ; On la porte sur un lit dans une chambre voisine , où sous pretexte de la laisser reposer , sa mere & les autres femmes qui avoient aidé à la faire revenir de sa foiblesse , la laisserent seule avec Nerine.

Ce fut là le premier moment de bonheur pour Angelique depuis le départ de son Amant ; car Nerine , après toutes les façons que vous pouvés vous imaginer , lui fit tout avoüer , devint sa confidente , & lui promit de la tirer d'affaire , sans que sa Mere même pût s'en appercevoir. En effet , depuis ce jour-là Nerine & Angelique prirent secrettement des mesurés. Angelique avoit une tante qu'elle aimoit fort ; elle resolut de lui confier son secret. Cette Tante avoit une maison de campagne fort près de la Ville. Ainsi quand Nerine jugea qu'il étoit tems , la tante obtint de sa mere que sa fille iroit passer quelques jours avec elle à la campagne.

Ce fut là qu'Angelique , par le secours de Nerine , se debarassa de ce qui pouvoit nuire à sa reputation. Elle retourna bienrôt après à la ville où elle parut plus belle , plus fraîche , & plus fille que jamais.

Voici où commence le sujet du Procès. La tante & la nièce à la sollicitation de Nerine , convinrent qu'elle se chargerait de l'enfant qu'elle promit par un billet de représenter toutes les fois que l'amour ma-

ternel d'Angelique la presseroit de voir en secret cette petite fille , car c'en étoit une , & qui ressembloit parfaitement à sa mere.

Nerine part avec la petite fille , & court d'abord chez Dorimene qui n'attendoit que l'heure d'accoucher de l'enfant d'Angelique. Elle s'étoit mise depuis quelques jours au lit , où plusieurs voisines la venoient voir. Les témoins lui étoient nécessaires , afin qu'on ne pût dans la suite lui chicanner la propriété de l'enfant qui alloit paroître. Il falloit donc que ses voisines vissent & ne vissent pas ; c'est ce qui l'embarassoit , car elles étoient trop curieuses & trop empressées à la secourir. Il étoit difficile d'éluder leur curiosité indiscrete.

D'un autre côté Nerine étoit arrivée avec l'enfant par une petite rue détournée où donnoit un jardin de la maison. Elle gagna par un escalier derobé une garde-robe où elle laissa l'enfant. Cette garde-robe donnoit dans la ruelle du lit de Dorimene. Nerine entra seule dans la chambre & donna le signal. Aussitôt Dorimene pria les voisines de la laisser re-

poser. Elles s'éloignèrent toutes jusqu'à l'autre bout de la chambre ; hé bien , dit Dorimene impatiente , à quoi en sommes-nous ? Tout va bien répond tout bas Nerine ; nous avons tiré d'affaire notre pauvre fille enceinte , & je vais vous faire accoucher de l'enfant de cette fille-là.

Pendant qu'elles parloient bas de la manière dont elles alloient joüer des gobelets , l'enfant qui s'ennuïoit seul dans la garderobe , se mit à crier comme un enfant déjà né : les voisines entendirent ces cris prématurés , & tout étoit perdu , si Dorimene n'eut eu la présence d'esprit de couvrir les cris de l'enfant par les siens. Nerine crioit aussi : courage , Madame , courage , & cela fit un chorus pareil à celui que firent jadis les Corybantes pour cacher à Saturne les cris du jeune Jupiter.

Dans ce moment Nerine escamota si adroitement l'enfant , que l'ayant glissé sur le bord du lit , elle l'en tira comme s'il fut venu de plus loin , & le fit voir à ces connoisseuses qui s'étoient avancées.

Elles admirèrent sa beauté , le trouvant pourtant un peu trop fort pour son âge.

Nerine

Nerine leur fait signe que la malade avoit un grand mal de tête. Elles sortirent doucement sur la pointe du pied en attendant le batême qui se fit le lendemain.

Voilà un enfant bien vrai-semblablement établi dans la famille de Dorimene. Il y fut élevé pendant quelque tems , sans qu'Angelique sçut que c'étoit le sien. On ne m'a point dit comment elle en fut instruite ; mais faites attention ici à la circonstance la plus étonnante de toute l'histoire. Vous avés vû la timide Angelique cacher en tremblant les suites de son mariage secret , & on la voit à présent réclamer publiquement le témoin de sa faute ; elle ne craint plus de publier sa honte. Ce changement ne paroîtroit pas vrai-semblable , si je n'ajôtois les raisons particulieres qui l'ont déterminée à faire un tel éclat.

Angelique n'avoit eu aucunes nouvelles de son cher Cleonte , depuis qu'elle l'avoit vû partir pour aller obtenir de son pere la permission d'achever ce mariage, dont le commencement avoit été trop précipité. Cleonte en partant de Lyon étoit rempli

d'amour & de reconnoissance , mais tout cela se refroidit un peu sur les chemins : il y a cent lieues de Lyon à Paris , peu de jeunes Cleontes peuvent porter si loin un violent amour sans en rien perdre , & sur tout un amour heureux. Celui-ci aimoit pourtant encore Angelique en arrivant à Paris , mais il y trouva son pere mort , il fallut hériter de cent mille écus ; il fut si occupé du plaisir & des soins de cette grosse succession , qu'il n'eut pas le loisir de penser davantage à Angelique.

Après un oubli de quelques années , Cleonte tomba malade de la maladie dont il mourut ; & avant sa mort , un de ses amis lui apprit qu'il étoit resté à la pauvre Angelique , un gage vivant de l'amour qu'elle avoit eu pour lui ; il étoit honnête homme , à l'inconstance près , & de plus il alloit mourir : il écrivit de sa main une espece de testament par lequel il épousoit Angelique , en laissant vingt mille livres , dont la mere jouïroit jusqu'à la majorité de l'enfant ; & de plus une forte pension à la mere sa vie durant.

Cleonte mourut ensuite , & sur cette nouvelle , Angelique fut agitée de divers

mouvemens : elle apprend que son cher Cleonte est mort , mais elle l'avoit cru inconstant , c'est encore pis pour une femme , joignés à cela le mariage posthume qui repare son honneur , elle doit être un peu consolée ; quoiqu'il en soit , ces raisons l'ont obligée à reclamer la petite fille , & à faire cet éclat qui ne paroïssoit pas vrai-semblable dans une fille sage & modeste.





LES DEDITS,

HISTORIETTE,

OU

AVANTURE NOUVELLE.



Comme il ne faut jurer de rien, aussi ne doit-on jamais faire de dedit̄s consid̄rables. La volont̄ des hommes est trop changeante; celle des femmes l'est encore plus; & de toutes les femmes que j'ai jamais connūs, la plus sujette à changer c'est certaine veuve, dont je vais vous conter l'avanture.

Cette veuve étoit très-vive dans ses desirs; & dans les affaires qui dépendoient de sa tête, elle ne laissoit aucun intervalle entre la volont̄ & l'exécution: en moins de rien en elle tout devenoit

passion , jusqu'à ses vertus ; en un mot elle étoit excessive en tout , hors en confiance.

Un jour cette veuve capricieuse se prit d'amitié dès la première vûë , pour une autre veuve qu'elle rencontra chez une personne de sa connoissance : cette seconde veuve étoit d'une humeur gaie , enjoiée , ne cherchoit qu'à se réjoüir , & l'unique chagrin qu'elle eut ressenti , c'étoit la mort de son mari , encore ne dura-t'il guères , & n'empêcha pas qu'elle ne devînt amoureuse d'un jeune homme aimable. Elle en fut passionnément aimée. Elle l'eût bien voulu épouser ; mais elle avoit si peu de bien , qu'elle n'eût pas pû le mettre à son aise , lui qui n'avoit rien du tout. Ils se plaignoient un jour l'un à l'autre de l'injustice de la fortune , qui ne leur donnoit pas seulement de quoi contenter leurs desirs sages & réglés , pendant que l'autre veuve étoit assez riche pour suivre à grands frais ses idées les plus extravagantes. La veuve enjouée , mais qui pensoit sérieusement au solide , imagina un moyen de mettre à profit les caprices de la riche veuve. Puisqu'elle veut lier société avec

moi , dit - elle à son amant , il faut que ce soit elle qui nous marie à ses 'depens : Hé comment cela repondit le Cavalier ? selon le portrait que vous m'en faites, elle n'est pas femme à faire plaisir à personne , que par rapport à ses fantaisies. C'est pour cela reprit la veuve que je ne ferai pas grand scrupule de tirer parti de ses caprices. Après avoir rêvé un moment , la veuve enjôlée fit un projet , & voici comment elle commença à l'exécuter.

Premierement elle reçut avec beaucoup de froideur les avances d'amitié que lui fit l'autre veuve que nous nommerons Belise , pour cacher son véritable nom. Belise donc fit à celle-ci toutes les avances de l'amitié la plus tendre. L'autre veuve reçut ses offres d'amitié avec une indifférence , une froideur qui eût rebuté Belise , si elle n'eût pas été d'un caractère à s'animer par les difficultés. Elle fut d'autant plus empressée auprès de cette nouvelle amie , qu'elle la trouva insensible à ses empressemens ; enfin poussée à bout par son indolence affectée, elle la conjura de lui dire pourquoi elle ne repondoit point, du moins par politesse , aux avances d'amitié qu'elle lui faisoit.

C'est, lui repondit la veuve enjoiïée, parce que je ne veux point être de vos amies. L'Aveu est brusque, lui dit Belise, & sincere, repartit la veuve. Qu'avés-vous donc trouvé en moi, repliqua Belise, qui puisse m'attirer un pareil mepris ? loin de vous mepriser, reprit la veuve, c'est parce que je vous estime trop que je veux rompre avec vous ; car quand je fais tant que de m'attacher c'est pour long-tems, je sçai que vous n'êtes pas capable d'une amitié durable : mais supposé que vous vous fixassiez pour moi, il me resteroit encore une raison plus forte de ne me point attacher à vous, c'est que vous pensés, dit-on, à vous remarier, & je ne veux point être l'amie d'une femme mariée.

Ce discours parut bizarre à Belise, qui lui dit qu'elle ne pensoit point à se remarier ; mais que quand elle se remarieroit, elle ne comprenoit pas que cela pût faire obstacle à leur amitié. C'en est un invincible, reprit brusquement la veuve folâtre ; est-ce qu'une femme mariée peut avoir des amies ? avec une femme mariée plus de société, plus de joie, son humeur s'aigrit, son esprit s'émouce, & son cœur s'endurcit.

Belise protesta que jamais un mari ne la

feroit changer d'humeur , & qu'elle en avoit déjà fait l'expérience.

Il m'importe , continua l'autre , & pour mon repos seul à moi, je ne veux point m'attacher à une femme mariée ; il me faudroit partager avec elle tous les soins de son ménage , j'en aurois la tête pleine , je ferois presqu'aussi mariée qu'elle , elle se prendroit à moi des brusqueries de son mari , & son mari me rendroit responsable des bizarreries de sa femme ; il me faudroit être consolatrice perpetuelle de leurs chagrins , & juge assidu de leurs querelles domestiques ; & en voulant les remettre bien ensemble , je me ferois haïr de tous les deux.

Cette veuve continua ainsi en riant de faire à l'autre un tableau si affreux du mariage , qu'elle commença à l'en dégoûter , & lui donna en deux ou trois jours tant d'aversion pour les maris , qu'elle se voïa au veuvage avec tout le zele & toute la ferveur dont elle étoit susceptible , dans ses nouveaux entêtements. La veuve rusée feignit d'être de moitié dans un vœu qui devoit rendre leur amitié durable , & proposa à l'autre de faire un dédit de trente mille francs, pour celle qui voudroit rompre

pre un vœu si prudent , le dedit fut résolu ; & elles choisirent pour dépositaire un ami commun , ou plutôt un ami tout dévoué à la veuve , & qui ne connoissoit Belise , que parce que l'autre lui en avoit ménagé la connoissance , pour venir à bout de ses desseins.

Voilà donc le dedit fait & configné , il s'agit à présent de le faire payer à Belise ; & pour cela elle trouva moyen de lui faire voir son amant , dont nous avons déjà parlé. C'étoit un jeune homme aimable , insinuant & capable de faire tourner la tête à toutes les veuves qu'il entreprenoit. Il trouva la riche Belise digne d'être dupée ; mais il avoit peine à se résoudre à la tromper. Il refusa d'abord la commission ; mais son amante lui dit qu'en un besoin elle lui permettroit de vouloir sérieusement épouser Belise ; qu'il n'avoit qu'à lui plaire dans cette intention , pour ôter tout scrupule. Enfin sans plus examiner ce cas de conscience , il s'attacha à Belise. Il ne fut pas longtemps sans la faire repentir du vœu qu'elle avoit fait de ne se point remarier. Elle n'osa confier son amour à son amie , jugeant bien qu'elle seroit sans quar-

tier sur le dédit : mais enfin cet amour devint si violent qu'elle pria son amie de vouloir bien composer avec elle , & la quitter du dédit pour moitié : l'amie rusée lui jura que dans un autre temps elle n'en auroit pas rabatu une obole ; mais qu'un procès important , pour lequel elle avoit besoin incessamment de 20000. liv. l'obligeoit à lui en remettre dix.

On marchandâ , & l'on convint enfin que Belise mettroit vingt-mille francs entre les mains d'un dépositaire , pour être remis après le mariage , dans celles de l'amie ; moyennant quoi , Belise prendroit des mesures avec cet amant pour le mariage. L'argent pour le dédit fut déposé sous condition qu'on le délivreroit dans huitaine à l'amie , après lequel tems , elle vouloit les dix mille écus entiers. Ce fut la convention.

Belise ne pouvoit avoir aucun soupçon sur le jeune amant : elle sçavoit qu'il n'étoit pas riche , & ne croïoit pas seulement qu'il connut son amie. Elle se pressoit donc de conclure dans la huitaine prescrite , mais l'amant lui faisoit naître d'un jour à l'autre des sujets de retardemens si vrai-

semblables , qu'elle ne pouvoit se deffier de lui. Enfin la huitaine étant échue , le cavalier fit paroître un obstacle insurmontable , qui différoit le mariage de quelques jours ; sur quoi l'amie feignant d'être fort pressée pour son procès , quitta le dédit pour les vingt mille francs comptant ; & Belise les fit livrer , dans la certitude où elle étoit de son mariage , pour ne pas donner les dix mil écus entiers : & ce fut déjà une partie de la dot que cette pauvre veuve destinoit à son jeune amant , en cas qu'il ne fût pas obligé d'honneur à tenir parole à Belise : mais on esperoit qu'elle romproit la premiere ; & ce fut pour la mettre en son tort qu'on lui tendit un second Panneau.

Dès que la veuve eut touché l'argent du premier dédit , elle ne songea plus qu'à en tirer un second ; & travaillant en apparence à presser le mariage de son amie & de son amant , elle le retardoit en effet : ce procedé n'étoit pas dans la regle severe des bonnes mœurs ; mais l'amour & la necessité relâchent souvent la morale : Nos amans justifioient tout ceci par leur intention : car supposé , disoit l'amant , que

Belise persevere dans son amour , je ne puis en honneur me dispenser de l'épouser : & si au contraire , disoit la veuve , je fais que Belise change la première , il est juste qu'elle paye le dédit de son inconstance. Est-ce trop exiger d'elle , disoit l'amant , qu'un mois de constance ? Il faut absolument que je fasse un voiage en Province pour mes affaires : Si vous venez à bout de de la faire changer avant mon retour , mérite-t'elle que je lui sacrifie l'amour que j'ai pour vous ? non vraiment , répondit la veuve , voïons donc si sa constance est à l'épreuve du panneau que je vais lui tendre.

Après qu'ils eurent digéré leur projet , le Cavalier alla trouver Belise , & la fit convenir de la nécessité de son voiage. Quelques jours après , l'amie qui commença d'être la confidente de ce mariage , dit au Cavalier , en présence de Belise , que puisqu'il ne pouvoit pas l'épouser avant son départ , il falloit du moins qu'il lui signât une promesse de mariage avec un dédit. La proposition fut goûtée par Belise ; on fit le dédit de dix mille écus , &

le Cavalier partit réellement pour un voyage nécessaire ; car toute cette intrigue se traitoit moitié franchise , & moitié tromperie de la part des amans ; le Cavalier vouloit de bonne foi s'engager par ce dédit à épouser Belise , si elle persistoit dans le dessein de recevoir sa main : c'étoit donc ici une véritable crise pour nos amans ; car la jeune veuve se voïoit dans la nécessité de rendre Belise inconstante dans un mois , ou de lui voir épouser son amant.

La jeune veuve avoit été recherchée par un jeune Conseiller très-aimable , mais qu'elle n'avoit jamais pû aimer. Ce Conseiller étoit assez mal dans ses affaires pour souhaiter de les rétablir par un riche mariage. Elle lui fit confidence de tout ce qui s'étoit passé , & lui dit que s'il vouloit songer sérieusement à se faire aimer de Belise , elle pourroit bien la lui faire épouser. Le Conseiller , dont l'amour étoit fort rallenti , consentit à tout ce que lui prescrivit celle qu'il avoit fort aimée ; & voici le jeu qu'ils jouerent.

Un jour la jeune veuve parut accablée de chagrin , & Belise lui en demandant le sujet , elle lui dit , que quelque force d'es-

prit, & quelque gayeté qu'elle eut tous jours affecté d'avoir, elle ne pouvoit surmonter une forte passion qu'elle avoit encore pour un homme dont l'indifférence la défoloit : que cet homme n'avoit jamais rien aimé vivement, & n'étoit capable que d'une amitié constante qu'il avoit encore pour elle, mais qui ne suffisoit pas pour un cœur sensible à l'amour. Ce qui m'afflige depuis quelques jours, continua-t'elle, c'est qu'il pense à s'établir, & qu'il épouse une femme bizarre avec qui je ne pourrai jamais avoir aucune liaison ; il faudra que je rompe avec cet ami solide.

Ensuite cette adroite veuve fit un si beau portrait du Conseiller à Belise, qu'elle lui donna envie de le voir : elle ne l'eut pas vû deux fois, qu'il lui parût plus aimable que l'absent : il s'attacha à elle de meilleure grace que l'autre, qui tout occupé de son amour pour la veuve, n'avoit pour Belise qu'une politesse forcée : en un mot le Conseiller fut aimé, & par conséquent le Cavalier absent fut haï ; car la vivacité de Belise la faisoit toujours passer d'une extrémité à l'autre. La voilà donc entêtée

du Conseiller, & fort embarrassée de l'absent, qui arriva justement pour se faire haïr encore plus, en pressant le mariage. Alors Belise ne pensa plus qu'aux moïens de s'exemter du dédit : elle consulta son amie, qui feignit d'abord de croire la chose impossible. Ce jeune homme-là, lui dit-elle, ne s'est attaché à vous que par intérêt, vous jugez bien qu'il profitera de votre inconstance pour gagner dix mil écus, en se débarrassant d'un mariage qui lui eût été à charge; il m'en a fait une fois confidence, & je n'ose pas vous dire mes sentimens sur la folie que vous faites; car vous êtes trop occupée de vos entêtements, vous rompriez avec moi. Mais, continua-t'elle, il y a bien plus; c'est que depuis son retour, il m'a paru prendre beaucoup de plaisir à me confier ses chagrins, & je me trompe fort s'il n'a un peu de goût pour moi. Oh plût au Ciel! reprit vivement Belise, plût au Ciel qu'il fut amoureux de vous, ce seroit un moyen de l'obliger à se dédire le premier, & nous romprions but à but.

Mais, répliqua la veuve, faites-vous attention qu'il n'est pas assez riche pour

avoir véritablement envie de vous quitter pour moi ? & que gagneroit-il en perdant vos dix mil écus ? cette conversation ne fut pas poussée plus loin , & la jeune veuve se contenta de disposer insensiblement Belise à payer le dédit avec moins de peine , le Conseiller redoubla ses empressements pour elle ; & l'autre la pressant d'exécuter sa promesse , lui dit qu'il croïoit être engagé d'honneur à lui déclarer qu'il étoit amoureux de la jeune veuve ; qu'il ne vouloit pas la tromper là-dessus , mais qu'en même temps il lui déclaroit qu'il étoit tout prêt à signer un contrat , malgré cet amour. Les choses restèrent quelque tems dans cet état ; mais enfin Belise impatiente se résolut à donner un air de générosité à la démarche qu'il lui falloit faire : elle alla trouver son amie , & lui dit que , si de bonne foi elle étoit résolue d'épouser celui qui étoit si passionné pour elle , elle donneroit volontiers les dix mil écus , non pas comme un dédit , mais comme un présent de nôce , à celle qui lui avoit procuré la connoissance de son cher Conseiller.

Cette proposition ôta tout scrupule à nos

amans ; parce qu'en effet ces deux mariages étant faits , Belise fut si contente des procédés de son époux , qu'elle ne regretta jamais les cinquante mil francs qu'il lui coûta , pour avoir le plaisir de se dedire deux fois.

HISTOIRE TOUTE VERITABLE.

DAns les Isles d'Hieres est situé entre des rochers , sur le bord de la mer , un petit château antique , dont la description meriteroit d'occuper trente pages dans un Roman Espagnol , mais l'impatience du Lecteur François , passe à présent , pour aller au fait , par-dessus les descriptions , & les conversations qui amusoient si agréablement nos Peres ; je ne parlerai donc ici que d'une allée d'Orangers , fort communs dans les Isles d'Hieres.

C'est sous ces Orangers qui couvrent une espèce de terrasse naturelle que se promenoient au mois de Septembre dernier , deux Sœurs , dont le Pere habite ce Château solitaire.

L'aînée de ces deux sœurs peut être citée pour belle , & la cadette est très-jo-

lie : l'une est faite pour causer de l'admiration , l'autre est plus propre à donner de l'amour : l'aînée que je nommerai Lucille , a du merveilleux dans l'esprit ; Marianne sa cadette se contente d'avoir du naturel & de l'enjouement ; elle joint à cela un bon cœur , & beaucoup de raison : Lucille a aussi de la raison , mais elle a un fond de fierté & d'amour pour elle-même , qui l'empêche d'aimer les autres. Marianne aimoit sa sœur tendrement , quoique cette aînée méprisante prit sur elle certaine supériorité , que les femmes graves croient avoir sur les enjouées. Lucille s'avançoit à pas lents vers le bout de la terrasse qui regarde la mer ; elle étoit triste depuis quelques jours ; Marianne la plaisantoit , sur ce que leur Pere vouloit la marier par intérêt de famille , à un Gentil-homme voisin , qui n'étoit ni jeune ni aimable. Ce mariage ne vous convient guères , lui disoit Marianne en badinant , vous étiez née pour épouser à la fin d'un Roman , quelque Cyrus , ou quelque Orondate.

Lucille avoit en effet cet esprit Romanesque , à présent banni de Paris & des Provinces même , & relegué dans quel-

que Château desert comme celui qu'habitoit Lucille , où l'on n'a d'autre société que celle des Romans. Elle tenoit alors en main celui de Hero , dont elle avoit lû certains endroits très-convenables aux idées qui l'occupotent , & après avoir longtemps parcouru des yeux la pleine mer , elle tomba dans une rêverie profonde ; Marianne la pria de lui en dire la cause ; elle ne répondoit que par des soupirs , mais Marianne la pressa tant , qu'elle résolut enfin de rompre le silence.

D'abord , malgré sa fierté naturelle , elle s'abaiſſa jusqu'à embrasser sa cadette , & l'embrassa de bon cœur , car elle aimoit tendrement ceux dont elle avoit besoin. Ensuite , présentant d'un air précieux son livre ouvert à Marianne , lisez , lui dit-elle , lisez ici les inquiétudes & les allarmes de la tendre Hero , attendant sur une tour son cher Leandre , qui devoit traverser les mers pour venir au rendez-vous. Je n'ai pas besoin de lire ce Livre , lui répondit Marianne , pour sçavoir que vous attendez comme Hero , un cher Leandre. La parente de ce Leandre , m'a conté votre aventure , que j'ai feint d'ignorer par dis-

cretion & par respect pour mon aînée : je sçai qu'en quittant cette Isle , où il vint il y a quelques mois , il vous promit d'y revenir pour vous demander en mariage à mon Pere.

Lucille la voïant si bien instruite , acheva de lui faire confidence de son amour , c'est-à-dire de l'amour qu'elle s'imaginait avoir ; car les richesses & la qualité de son Leandre , l'avoient beaucoup plus touchée que son mérite ; mais elle se piquoit de grands sentimens , & à force de les affecter , elle s'imaginait ressentir ce qu'elle ne faisoit qu'imaginer ; elle n'avoit alors que la Poësie de l'amour dans la tête , & elle dit à Marianne , tout ce qu'on pourroit écrire de mieux sur la plus belle passion du monde.

Venons au fait , lui dit Marianne ; Leandre est très-riche , le mari que mon Pere vous donne ne l'est guères , & je veux bien épouser celui-ci pour vous laisser libre d'épouser l'autre ; j'obtiens cela de mon Pere.

Le Pere étoit un bon gentil-homme , qui charmé de l'humeur de Marianne, l'ai-

moit beaucoup plus que son aînée : c'étoit à table sur tout que le bon-homme, sensible au plaisir du bon vin & de l'enjouement de sa cadette, regloit avec elle les affaires de sa famille : elle eut pourtant de la peine à obtenir de ce pere scrupuleux sur le droit d'aînesse, qu'il mariât une cadette avant une aînée ; il fallut que Lucille cedât son droit d'aînesse à Marianne par un écrit qui fut signé à table : Lucille n'osant dire son vrai motif à son Pere, lui dit seulement, qu'elle sentoit je ne sçai quelle antipathie pour le mari qu'elle devoit à sa sœur.

On plaisanta beaucoup sur ce mari cédé avec le droit d'aînesse ; le bon-homme but à la santé de Marianne devenuë l'aînée, le mariage fut résolu, & on le fit agréer au Gentil-homme, qui aima mieux Marianne que Lucille, parce qu'en effet, quoique moins belle, elle se faisoit beaucoup plus aimer.

Le mariage résolu, les deux sœurs furent également contentes ; car Marianne indifferente sur ses propres interêts, partageoit sincèrement avec sa sœur l'espérance d'une fortune brillante : cependant



quelques jours s'écoulerent , & le tems que Leandre avoit marqué pour son retour , étoit déjà passé. Lucille commençoit à ressentir de mortelles inquiétudes , & Marianne retardoit de jour en jour son petit établissement , résoluë de le céder à sa sœur en cas que l'autre lui manquât.

Un jour enfin elles étoient toutes deux au bout de cette même terrasse d'où l'on découvroit la pleine mer. Lucille avoit les yeux fixés vers la rade de Toulon , d'où devoit partir celui qui ne s'étoit séparé d'elle , que pour aller disposer ses parens à ce mariage; elle étoit plongée dans la tristesse , lorsqu'elle apperçut un vaisseau : cet objet la transporta de joie, comme s'il n'eût pû y avoir sur la mer que le vaisseau qui devoit lui ramener son amant , sa joie fut bien plus grande encore lorsqu'un vent qui s'éleva , sembla pousser ce vaisseau du côté de son Isle: mais ce vent ne fut pas longtemps favorable à ses desirs.

Ce vaisseau s'approchoit pourtant d'une grande vitesse ; mais il se forma tout à coup une tempête si furieuse , qu'elle lui fit voir des abîmes ouverts pour son Leandre.

La Romanesque Lucille diroit sans

doute en racontant cet endroit de son histoire , que la tourmente ne fut pas moins orageuse dans son cœur , que sur la mer où le vaisseau pensa périr.

Après quelques heures de peril , un coup de vent jetta le vaisseau sur le rivage , entre des rochers qui joignent le Château ; jugez du plaisir qu'eut Lucille en voyant son amant en sûreté.

Leandre devoit se trouver à son retour chez une voisine, où s'étoient faites les premières entrevûes , elle étoit pour lors au Château où les deux sœurs coururent l'avertir de ce qu'elles venoient de voir , & elles jugerent à propos de n'en point encore parler au Pere. Lucille lui dit qu'elle alloit coucher ce soir-là chez cette voisine , car elle y alloit assez souvent , & Marianne resta pour tenir compagnie à son Pere , qui ne pouvoit se passer d'elle.

Un moment après que Lucille & la voisine furent montées en carosse , un homme du Vaisseau vint demander à parler au maître du Château ; cet homme étoit une espèce de valet grossier , qui débuta par un recit douloureux de ce que son jeune Maître avoit souffert pendant la tempête ; &

pour exciter à compassion, il s'étendoit sur les bonnes qualitez de ce jeune maître, qui demandoit du secours & le couvert pour cette nuit.

Le Pere qui étoit le meilleur homme du monde fit allumer au plus vîte des flambeaux, parce qu'il étoit presque nuit; il voulut aller lui-même au rivage où Marianne le suivit, curieuse de voir l'amant de sa sœur; & ne doutant point qu'il n'eût pris le prétexte de la tempête, pour venir *incognito* dans le Château, où il pourroit voir Lucille plus promptement que chez sa parente.

En marchant vers le rivage on apperçut à la lueur d'autres flambeaux, dans un chemin creux entre des rochers, plusieurs valets occupés autour du nouveau débarqué, qui fatigué de ce qu'il avoit souffert, tomba dans une espèce d'évanouissement. L'on s'arrêta quelque temps pour lui donner du secours; marianne le confideroit attentivement, elle admiroit sa bonne mine, & l'admira tant qu'elle ne put s'empêcher, elle qui n'étoit point envieuse, d'envier à sa sœur le bonheur d'avoir un tel amant; cependant il revenoit à lui. Il souffroit

souffroit beaucoup ; mais dès qu'il eut jetté les yeux sur Marianne , son mal fut suspendu , il ne sentit plus que le plaisir de la voir.

Admirés ici la variété des effets de l'amour ; la vivacité naturelle de Marianne est tout à coup rallentie par une passion naissante , pendant qu'un homme presque mort est ranimé par un feu dont la violence se fit sentir au premier coup d'œil ; jamais passion ne fut plus vive dans sa naissance ; comment est-il possible , dira-t'on , que ce Leandre , tout occupé d'une autre passion qui lui fait traverser les mers pour Lucille , soit d'abord si sensible pour Marianne.

Il n'est pas encore tems de répondre à cette question. Imaginés-vous seulement un homme qui ne languit plus que d'amour ; ses yeux étoient fixés sur Marianne , qui avoit les siens baissés contre terre , ils étoient muets l'un & l'autre ; & le pere marchant entre eux-deux , fournissoit seul à la conversation , sans se douter de la cause de leur silence.

Enfin ils arriverent au Château , où Marianne donne d'abord tous ses soins ; elle court , elle ordonne , elle s'empresse pour cet hôte aimable , avec un zele qu'elle ne

garde , parce-qu'il ne prenoit garde à rien , tant il étoit bon-homme.

Lucille étoit réellement très-étonnée , & on le seroit à moins ; car cet inconnu n'étoit point le Leandre qu'elle attendoit , c'étoit un jeune Negociant , mais aussi aimable par son air , & par sa figure que le Cavalier le plus galant. Il étoit très-riche , & rapportoit des Indes quantité de marchandises dans son vaisseau : il avoit été surpris d'un vent contraire en touchant la rade de Toulon , & jetté comme vous avez vû , dans cette Isle.

Ce jeune amant se mit à table avec le pere & les deux filles : le souper ne fut pas fort gai , il n'y avoit que le pere de content , aussi n'y avoit-il que lui qui parloit ; le négociant encore étourdi du naufrage , & beaucoup plus de son nouvel amour , ne repondoit que par quelques mots de politesse ; & ce qui paroîtra surprenant ici , c'est qu'en deux heures de tems qu'on fut à table , ni le pere , ni les filles ne s'apperçurent point de son amour , Lucille ne pouvant regarder ce faux Leandre sans douleur , eut toujours les yeux baissés , & Marianne qui s'étoit apperçue qu'elle

Prenoit trop de plaisir à le voir , s'en punissoit en ne le regardant qu'à la dérobée : à l'égard du Pere , il étoit bien éloigné de deviner un amour si prompt & si violent.

Il faut remarquer ici que le pere qui étoit bon convive , excitoit sans cesse son hôte à boire , & ses filles à le réjouir. Qu'est donc devenuë ta belle humeur ? disoit-il à Marianne ; aussi-tôt elle s'efforçoit de paroître enjouée ; & comme les plaisanteries ne viennent pas aisément à ceux qui les cherchent , la premiere qui lui vint , fut sur le droit d'aînesse , qui faisoit depuis quelques-jours le sujet de leurs conversations : je suis fort surprise , dit Marianne à son pere , que vous me demandiés de la gaieté , quand je dois être serieuse ; la gravité m'appartient comme à l'aînée , & l'enjouement est le partage des cadettes : le négociant couclut naturellement de-là que Marianne étoit l'aînée , & c'est ce qui fit le lendemain un équivoque fâcheux , le pere ne se souvenant plus de ces propos de table , son caractere étoit d'oublier au second verre de vin , tout ce que le premier lui

avoit fait dire : enfin après avoir bien regalé son hôte, il le conduisit à sa chambre ; & Lucille qui resta seule avec sa sœur lui apprit que ce n'étoit point - là son amant.

Quelle joie eût été celle de Marianne si elle avoit eu le cœur moins bon ; mais elle fut presque aussi affligée de la tristesse de sa sœur, qu'elle fut contente de n'avoir plus de rivale.

Les deux sœurs se retirèrent chacune dans leur chambre où elle ne dormirent guères. Marianne s'abandonna sans scrupule à toutes les idées qui pouvoient flatter son amour, & Lucille ne faisoit que de tristes reflexions, désesperant de revoir jamais ce Leandre, de qui elle esperoit sa fortune ; mais elle étoit destinée à être réjouie par tous les événemens qui chagrineront Marianne.

Le jeune négociant étoit vif dans ses passions & de plus il n'avoit pas le loisir de languir, il falloit qu'il s'en retournât aux Indes. Il prit sa résolution aussi promptement que son amour lui étoit venu. Le pere entrant le matin dans sa chambre lui demanda s'il avoit bien passé la nuit : Hélas,

lui repondit-il , je l'ai fort mal passée , mais j'ai huit cent mille francs d'argent comptant. Le pere ne comprenoit rien d'abord à cette éloquence de négociant , l'amant passionné l'expliqua plus clairement : ensuite il lui demanda en mariage sa fille aînée , ils étoient l'un & l'autre pleins de franchise , leur affaire fut bien-tôt conclüe , & le pere sortit de la chambre , conjurant son hôte de prendre quelques heures de repos , pendant qu'il iroit annoncer cette bonne nouvelle à sa fille aînée. Ce bon homme étoit si transporté qu'il ne se souvint point alors des plaisanteries qu'on avoit fait à table sur le droit d'aînesse de Marianne , que le négociant avoit prises à la lettre.

Cet équivoque fut bien triste pour Marianne au moment que le pere vint annoncer à Lucille que le riche négociant étoit amoureux d'elle, & Lucille voïant le négociant beaucoup plus riche que son Leandre , ne pensa plus qu'à justifier son inconstance par de grands sentimens , & elle en trouvoit sur-tout pour & contre , son devoir lui en fournissoit un , il est

beau de sacrifier son amour à la volonté d'un pere.

A l'égard de Marianne elle se seroit livrée d'abord au plaisir de voir sa sœur bien pourvûë ; c'eût été là son premier mouvement , mais un autre premier mouvement la saisit : quelle douleur d'apprendre que celui qu'elle aime est amoureux de sa sœur !

Pendant que tout ceci se passoit au Château , Leandre , le veritable Leandre arriva chez la parente , qui vint avec empressement en avertir Lucille , mais elle la trouva insensible à cette nouvelle , sa belle passion avoit disparu , Leandre devoit arriver plutôt : elle jugea par delicateffe , qu'un amant qui venoit trop tard au rendez-vous , n'ayant que cinquante mille écus , meritoit bien qu'on le sacrifiât à un mari de huit cent mille livres.

La parente de Leandre s'écria d'abord sur une infidélité si marquée ; mais Lucille lui prouva par les regles de l'amour le plus raffiné , que Leandre avoit le premier tort , que les fautes de cœur ne se pardonnent point , que plus une femme
aime

aime , plus elle doit se vanger , & que la vengeance la plus delicate qu'on puisse prendre d'un amant qui oublie , c'est d'oublier aussi.

Lucille après s'être très-spirituellement justifiée , courut à sa toilette se parer pour être belle comme un astre au reveil de son amant ; & la parente de Leandre qui s'interessoit à lui par une veritable amitié , retourna chez elle si indignée , que elle convainquit bien-tôt Leandre de l'infidélité de Lucille ; & Leandre resolut de quitter cette Isle dès le même , jour pour n'y retourner jamais.

Marianne de son côté ne songeoit qu'à bien cacher son amour & sa douleur à un pere tout occupé de ce qui pouvoit plaire à son nouveau gendre. Viens ma fille , dit-il à Marianne , viens avec moi , faisons-lui voir par nos empressements , & par nos caresses , qu'il entre dans une famille qui aura pour lui toutes sortes d'attentions ; il les merite bien , n'est-ce pas , ma fille , conviens avec moi que tu as là un aimable beau-frere ?

Marianne le suivoit sans lui répondre , très-affligée de n'être que la belle-sœur de

ce beau-frere charmant.

Dès qu'ils furent à la porte de sa chambre, Marianne détourna les yeux craignant d'envisager le peril. Son pere entra le premier, & dit à notre amant que sa fille aînée alloit venir le trouver ; qu'elle avoit pour lui toute la reconnoissance possible, & même déjà de l'estime.

Ce petit trait de flatterie échapa à cet homme si franc ; l'amour & les grandes richesses changent toujours quelque petite chose au cœur du plus honnête homme. Cependant Marianne s'avançoit lentement : Dès que notre amant la vit entrer, il courut au-devant d'elle, & lui dit cent choses plus passionnées les unes que les autres ; enfin après avoir exprimé ses transports par tout ce qu'on peut dire, il ne parla plus, parce que les paroles lui manquoient.

Marianne étoit si surprise & si troublée, qu'elle ne put prononcer un seul mot, le pere ne fut pas moins étonné, ils restèrent tous trois muets & immobiles.

Ce fut pendant cette scene muette, que Lucille vint à pas mesurés ; grands airs majestueux & tendrés ; brillante & parée

comme une divinité qui vient chercher des adorations.

Pendant qu'elle s'avance , le pere rapelle dans son idée les plaisanteries du souper qui avoient donné lieu à l'équivoque ; & pendant qu'il l'éclaircit , Lucille va toujours son chemin , fait une reverence au négociant , qui baisse les yeux , interdit & confus : elle prend cette confusion , pour la pudeur d'un amant timide , elle minaude pour tâcher de le rassurer ; mais le pauvre jeune homme ne pouvant soutenir cette situation , sort doucement de la chambre sans rien dire.

Que croira-t'elle d'un tel procedé ? l'amour peut rendre un amant muet , mais il ne le fait point fuir : Lucille étonnée regarde sa sœur, qui n'ose lui apprendre son malheur. Le pere n'a pas le courage de la détromper ; il sort , Marianne le suit , & Lucille reste seule au milieu de la chambre : jugés de son embarras ; elle n'en seroit jamais sortie d'elle-même , elle n'étoit pas d'un caractère à deviner qu'on pût aimer sa sœur plus qu'elle.

Je n'ai point sçu par qui elle fut detrompée ; mais quoi qu'elle fut accablée

du coup , elle ne perdit point certaine presence d'esprit qu'ont les femmes , & surtout celles qui sont un peu coquettes ; elle court chez sa voisine pour tâcher de rattraper son vrai Leandre : je ne sçai si elle y réussira.

Le pere voïant sortir Lucille du Château , crut qu'elle n'alloit chez cette voisine que pour n'être point témoin du bonheur de sa sœur. On ne songea qu'aux préparatifs de la nôce , avant laquelle le négociant vouloit faire voir beaucoup d'effets qu'il avoit dans son vaisseau , dont le Capitaine commençoit à s'impatienter , car le vaisseau radoubé étoit prêt à repartir.

Ce Capitaine étoit un homme franc , le meilleur ami du monde , & fort attaché au négociant , c'étoit son compagnon de voïage ; il l'aimoit comme son pere , c'étoit son conseil , & pour ainsi dire , son tuteur : il attendoit avec impatience des nouvelles de son ami , mais vous avez vû que l'amour l'a trop occupé , il ne se souvint du Capitaine qu'en le voïant entrer dans le Château ; il courut l'embrasser , & ce fut un signal natu-

rel à tous ceux du Château pour lui faire un accueil gracieux : il y fut reçu comme l'ami du gendre de la maison ; il reçut toutes ces gracieusetés fort froidement , parce-qu'il étoit fort froid de son naturel. On étoit pour lors à table ; on fit rapporter du vin pour émouvoir le sang froid du Capitaine , chacun lui porta la santé de son jeune ami & de sa maîtresse ; à la santé de mon gendre , disoit le pere ; tope à mon pere , disoit le négociant : à tout cela le Capitaine ouvroit les yeux & les oreilles , étonné comme vous pouvez vous l'imaginer : il avoit crû trouver son ami malade , gêné & mal à son aise , comme on est en maison étrangère avec des hôtes qu'on incommode , & il le trouve en joie , en liberté comme dans sa famille ; il ne pouvoit rien comprendre à cette aventure , c'étoit un misanthrope marin , homme flegmatique , mais qui prenoit aisément son parti : il écouta tout , & après avoir rêvé un moment , il rompit le silence par une plaisanterie à sa façon : à la santé des nouveaux époux , dit-il , & de bon cœur , j'aime les mariages de table moi , car ils se font en un

moment , & se rompent de-même.

Après plusieurs propos pareils , il se fit expliquer serieusement à quoi en étoient les affaires : & redoublant son sang froid , il promit une fête marine pour la nôce. Cà mon cher ami , dit-il au négociant , venez m'aider à donner pour cela des ordres dans mon vaisseau ; volontiers , répondit l'ami , aussi-bien j'ai quelque chose à prendre dans mes coffres , & je veux faire voir mes pierreries à mon beau-pere.

Il y alla en effet immédiatement après le diner , & le pere resta au Château avec Marianne , qui se voïant au comble de son bonheur , ne laissoit pas de plaindre beaucoup Lucille. Trois ou quatre heures de tems se passerent en conversation , & Marianne impatiente de revoir son amant , trouva qu'il tarδοit trop à revenir : l'impatience redoubloit de moment en moment , lorsque quelqu'un par hazard vint dire que le négociant avoit pris le large avec le Capitaine , & que le vaisseau étoit déjà bien avant en mer.

On fut long-tems sans pouvoir croire un événement si peu vrai semblable. On courut sur la terrasse , d'où l'on vit encore

de fort loin le vaisseau qu'on perdit enfin de vûë. Il seroit difficile de rapporter tous les differens jugemens qu'on fit là-dessus ; personne ne put deviner la cause d'un départ si bizarre , & si précipité : je ne conseille pas au Lecteur de se fatiguer la tête pour y rêver , la fin de l'histoire n'est pas loin.

Après avoir fait pendant plusieurs jours une infinité de raisonnemens sur l'apparition de ce riche & passionné voïageur , on l'oublia enfin comme un songe ; mais les songes agréables font quelques fois de fortes impressions sur le cœur d'une jeune personne. Marianne ne pouvoit oublier ce tendre amant , elle merite bien que nous emploïons un moment à la plaindre. Tout le monde la plaint , excepté Lucille , qui ressentit une joie maligne qui la dédommageoit un peu de ce qu'elle avoit perdu par sa faute : car on apprit que son Leandre trouvant l'occasion du vaisseau s'étoit embarqué avec le Capitaine pour ne jamais revenir ; & le gentil-homme voïant Marianne engagée au négociant , n'avoit plus pensé à redemander Lucille.

Le pere jugea à propos de renouïer l'affaire avec Marianne , qui voulut bien se sacrifier , parce que ce mariage rétabliffoit un peu les affaires de son pere qui n'étoient pas en bon ordre ; en un mot on dressa le Contrat & l'on fit les preparatifs de la nôce.

Ceux qui s'interessent un peu à Marianne ne seront pas indifferens au récit de ce qui est arrivé au négociant , depuis qu'on l'a perdu de vûë : il avoit suivi le Capitaine dans son vaisseau , où il vouloit prendre quelques papiers. Il l'avoit entre-tenu en chemin du plaisir qu'il avoit de faire la fortune d'une fille qui meritoit d'être aimée : enfin il arriva au vaisseau, où il fut long-tems à deranger tous ses coffres, pour mettre ensemble tous ses papiers : ensuite voulant retourner au Château : qu'elle surprise fut la sienne de voir que le vaisseau s'éloignoit du bord ; il fit un cri , court au Capitaine qui étoit debout sur son tillac , fumant une pipe , d'un grand sang froid : Hé , mon cher ami , lui dit notre amant allarmé , ne voïez-vous pas que nous avons démaré ? Je le vois bien , répond tranquillement le Capitaine , en

continuant de fumer ; c'est donc par votre ordre , reprit l'autre ? hé ne vous ai-je pas dit que je veux terminer ce mariage avant que de partir ? Pourquoi donc me jouer un tour si cruel ? parce-que je suis votre ami , lui dit notre fumeur. Ah ! si vous êtes mon ami , reprit le négociant , ne me desesperez pas , remenés - moi dans l'isle , je vous en prie , je vous en conjure. L'amant passionné se jette à ses genoux , se desole , verse même des larmes : point de pitié , le Capitaine acheve sa pipe , & le vaisseau va toujours son train ; le négociant a beau lui remontrer qu'il a donné sa parole , qu'il y va de son honneur & de sa vie , l'ami inexorable lui jure qu'il ne souffrira point qu'avec un million de bien il se marie , sans avoir au moins quelques tems pour y rêver. Il faut , lui dit - il , promener un peu cet amour-là sur mer , pour voir s'il ne se refroidira point quand il aura passé la ligne.

Cette promenade se termina pourtant à Toulon , où le Capitaine aborda voïant le desespoir de son ami , qui fut obligé de chercher un autre vaisseau , pour le reporter aux isles d'Hieres , il ne s'en fallut

rien qu'il n'y arriva trop tard , mais heureusement pour Marianne elle n'étoit encore mariée que par la signature du contrat , & quelques milliers de pistoles au gentil-homme rendirent le contrat nul.

Toute l'isse est encore en joie du mariage de ce négociant & de Marianne , qui étoit aimée & respectée de tout le país.

Ce mariage a été célébré magnifiquement sur la fin du mois de Septembre dernier, & j'en ai reçu ces memoires par un parent du Capitaine.





LE MARIAGE

PAR INTEREST,

OU

LA FILLE

A L'ENCHERE.



UN pere avare , qui ne pensoit qu'à marier richement sa fille , avoit déjà rompu plusieurs affaires , croiant toujours trouver un nouveau gendre plus riche que les premiers ; il retiroit sa parole aussi facilement qu'il l'avoit donnée , & ce caractere lui avoit attiré un ridicule , que quelques voisines jalouses de la vertu de sa fille , faisoient

retomber malignement sur elle ; elles l'appelloient la fille à l'enchere. Ce pere ridicule disoit lui-même , ma fille est à cent mille francs , elle ne sortira pas de chez moi à moins ; mais je prefererai celui qui en aura cent-cinquante : il le fit comme il le disoit , car tout prêt à conclure avec un jeune Marquis dont sa fille étoit aimée & qu'elle aimoit , un gentil-homme plus riche , vint mettre enchere , & le pere lui ajugea sa fille : ce qui fit imaginer au Marquis desespéré un moyen de retarder au moins ce dernier mariage , persuadé qu'il ne s'agissoit que de faire paroître un nouvel encherisseur , il alla trouver un de ses amis intimes ; cet ami s'apelloit Damon , il étoit très riche , & on le connoissoit pour tel ; le Marquis le pria d'aller faire des offres au pere pour l'amuser , & gagner du tems. Damon rebuta d'abord son ami , cette feinte ne lui convenoit point , c'étoit un des plus honnêtes-hommes du monde : mais l'autre étoit un des plus vifs , & des plus deraisonnables Marquis de la ville : il presse , il conjure , il se desespere. Non lui dit Damon , non , rien ne peut m'engager à faire une telle démarche ; cependant s'il

ne s'agissoit que faire connoissance avec ta maîtresse , on dit que c'est une des plus aimables personnes du monde : en lui disant que je la trouve telle , je ne commettrai point ma sincérité : en un mot si le pere peut concevoir quelque esperance sur mon assiduité auprès de sa fille , je la verrai ; à cela ne tienne , que je ne te rende service : mais je t'avertis que si l'on me veut faire expliquer , je parlerai sincèrement ; tout ce que je puis faire pour toi , c'est d'éviter l'explication. Le Marquis se contenta de ce qu'il pouvoit exiger , & dès le même jour Damon fit connoissance avec la fille , & la vit ensuite pendant quelques jours.

Lucie, c'étoit le nom de cette charmante personne , Lucie étoit d'une délicatesse scrupuleuse sur tous ses devoirs , & quoiqu'elle eût de l'inclination pour le Marquis , elle obéissoit aveuglément à son pere ; cependant elle avoit conçu une aversion effroïable pour le gentil-homme , à qui elle étoit promise en dernier lieu , elle eut beaucoup mieux aimé Damon , si elle eut pû aimer quelqu'autre que le Marquis ; & Damon de son côté la trouva

si belle , si vertueuse , & si affligée , qu'il sentit bien-tôt pour elle une pitié fort tendre ; & cette tendresse augmentant de jour en jour , il s'apperçut enfin qu'il étoit le rival de son ami. Je croirois bien que malgré sa probité , il ne s'apperçut de cet amour que le plus tard qu'il put : mais enfin se trouvant à peu près dans la situation où l'auteur de Dom Quixote met l'ami du curieux impertinent , & ne pouvant plus secacher son amour à lui-même , il crut ne le devoir pas cacher à son ami. Je ne veux plus voir Lucie lui dit-il un jour , je suis trop honnête-homme pour vouloir m'en faire aimer , & je n'ai pas le courage de servir ton amour en la voïant. Le Marquis , quoi qu'un peu extravagant d'ailleurs , ne le fut pas assez pour exiger de son ami un service si dangereux. Damon cessa de voir Lucie , & le pere qui avoit déjà ses vûes sur lui , fut alarmé de ne le plus voir : mais la destinée de ce pere avare, vouloit qu'il lui vint coup sur coup des offres plus avantageuses les unes que les autres : voici un nouvel enchérisseur plus riche que les precedens ; c'étoit un Conseiller de Province , qui

PAR INTEREST. 63

étoit devenu passionnément amoureux de Lucie , chez une parente où il l'avoit vû plusieurs fois. Abregeons le recit des poursuites de cet amant, & des chagrins qu'en eut Lucie ; le pere se determina absolument pour celui-ci ; voilà les articles dressés , & le Conseiller assuré qu'il possedera bientôt la fille du monde la plus aimable , & la plus sage ; c'est ce qui le touchoit davantage , car il étoit naturellement fort jaloux.

Il est bon de faire ici attention sur la sagesse de Lucie , & sur la jalousie du Conseiller , pour mieux comprendre la surprise où fut ce jaloux en trouvant sur la table de sa maîtresse une lettre décachettée : cette lettre qu'il crut avoir déjà droit de lire, lui parut être d'un cavalier fort amoureux de Lucie, & qui lui écrivoit d'un stile d'amant aimé. Ah, ma chere Lucie , disoit la lettre , faut-il qu'un triste devoir nous separe ! que je suis à plaindre , & que vous êtes à plaindre , vous même d'être sacrifiée par un pere injuste à un homme que vous ne pourrés jamais aimer, à un incommode , à un facheux. . . . En un mot le Conseiller voit qu'on parle de lui, comme

s'il étoit déjà mari , & qu'aparamment Lucie est de moitié du mépris que ce rival témoigne pour lui : imaginez-vous l'effet d'une pareille aventure sur un jaloux. Ce n'est pas tout , la lettre marquoit que le cavalier ne manqueroit pas de se trouver à onze heures du soir chez Lucie pour la consoler , & qu'il y seroit reçu par la porte d'un jardin par où la maison tenoit à une petite ruë écartée. Enfin tout étoit si bien circonstancié dans la lettre , que le Conseiller resolut d'attendre l'heure de ce rendés-vous pour s'éclaircir , avant que de prendre là-dessus un parti violent digne d'un homme très-vindictif , & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'être riche . & amoureux d'une personne qui méritoit d'être aimée.

Après avoir attendu l'heure du rendés-vous avec impatience , notre jaloux se trouve dans la petite ruë par où devoit arriver le Marquis , car c'étoit lui qui avoit écrit la lettre : que vous dirai-je , l'heure sonne , le Marquis vient , on lui ouvre une petite porte , on la referme , & le jaloux restant au guet jusqu'au matin eut tout le loisir de se convaincre que le

galand n'étoit pas entré chez Lucie pour une conversation passagere. Ce fut pendant ces heures si cruelles à passer, qu'il médita contre Lucie une vengeance inouïe : voici comment il s'y prit.

On devoit signer le contrat le lendemain au soir, il fit preparer un souper magnifique, & prit soin pendant le jour de rassembler toute la famille de Lucie qui étoit fort nombreuse, il y joignit quantité de femmes qu'il choisit exprès les plus medisantes qu'il put, sans compter les hommes qui sont encore plus dangereux que les femmes, parce qu'on les croit moins medisans.

Le soir venu le Conseiller fit remettre la signature du contrat après le souper, & les deux contractans furent placés solennellement au bout de la table : le repas fut fort serieux, parce qu'on voïoit les époux futurs fort taciturnes, & enfin quand on fut prêt à sortir de table, le Conseiller adressa la parole au pere. Monsieur, lui dit-il, en élevant la voix, afin que toute l'assemblée put l'entendre : je n'ai jamais manqué de parole à personne, c'est pourquoi j'ai voulu avoir ici grand

nombre de témoins des justes raisons qui m'en font manquer pour la première fois.

Ce début parut singulier à toute l'assemblée, on fut curieux d'entendre ce qu'alloit prononcer ce grave Juge de Province : tout le monde sçait, continua-t'il que vous avez manqué de parole à trois ou quatre gendres de suite; vous m'en manqueriez aussi sans doute s'il s'en presentoit un plus riche que moi, vous me mepriseriez; ainsi je suis en droit de mepriser votre fille puisque j'en trouve une plus sage qu'elle.

A ce discours on crut d'abord que le vin de la nôce avoit troublé le cerveau du Conseiller; le profond silence où l'on étoit lui donna le loisir de lire aux convives la lettre du Marquis, & de circonstancier si bien le rendés-vous nocturne, qu'alors on ne l'accusa plus que d'avoir poussé trop loin sa vengeance; tous les parens de cette fille deshonorée, baissèrent les yeux; on s'entre-regarde sans oser ouvrir la bouche, les uns s'affligent de bonne foi, les autres n'osent rire encore de ce qui réjouit leur malignité; ceux-ci feignent

de douter , afin qu'on leur en apprenne encore davantage ; quelques-uns excusent , la plupart blâment , mais presque-tous ont les yeux sur Lucie , qui devenuë immobile & défaite , est prête à tomber en foiblesse.

Cependant le Conseiller est déjà bien loin , il avoit medité son départ pour la Province , une chaise de poste l'attendoit , & il étoit sorti de la salle sans que personne eut eu le courage de le retenir.

On alloit se separer , & quelques-uns commençoient à defiler lorsqu'un nouveau sujet d'attention les rassembla tous : c'étoit le jeune Marquis , auteur de la lettre ; il avoit vû partir son rival , & étoit sans doute entré triomphant , de l'avoir fait fuir par un coup de sa tête , mais aiant appris l'éclat que ce brutal venoit de faire , il accouroit pour reparer l'honneur de sa maîtresse , pendant que l'assemblée étoit encore entiere ; il dit d'abord pour justifier Lucie , ce qui étoit vrai , c'est que la connoissant trop scrupuleuse pour entrer dans son projet il avoit gagné sa femme de chambre pour lui aider à donner de violens soup-

çons au Conseiller jaloux ; en un mot la femme de chambre à l'insçu de sa maîtresse avoit joié le stratagème de la lettre, & se doutant bien que le Conseiller voudroit approfondir la circonstance du rendés-vous, avoit introduit le Marquis par la petite porte du jardin, mais il en étoit sorti à l'instant par la grande.

Après cette explication le jeune Marquis pour se justifier lui-même, s'écria pardonnés, belle Lucie, à l'amour & au desespoir !, je sçavois bien continua-t-il, que mon rival étoit assez jaloux pour rompre l'affaire : mais je ne le croïois pas assez vindicatif pour la rompre avec éclat.

Pendant tout ce discours, Lucie avoit paru agitée hors d'elle-même, & sa colère fut prête d'éclater contre ce Marquis extravagant, qui l'avoit si cruellement offensée : mais tout à coup on la vit redevenir tranquille, comme une personne qui a pris son parti ; les femmes seules sont capables de prendre à l'instant le bon parti, quand elles ont l'esprit bon ; celles qui prennent de mauvais partis, les prennent avec la même vivacité

& c'est encore un avantage qu'elles ont sur nous ; car leurs fautes étant moins réfléchies que celles des hommes , elles sont plus excusables.

Le Marquis après avoir parlé à toute l'assemblée , se jeta aux pieds de Lucie , bien sûr d'obtenir pardon d'une personne qui lui avoit avoué qu'elle l'aimoit ; il lui représenta que la justification la plus authentique qu'une fille put désirer , c'étoit que celui qui avoit fait soupçonner sa vertu , prouvât en l'épousant , qu'il croïoit cette vertu hors de soupçon.

Un murmure d'approbation qui s'éleva dans toute l'assemblée , marqua qu'on jugeoit ce mariage nécessaire ; la famille à l'instant exigea du pere qu'il y consentît , & la joie qu'il avoit de voir sa fille justifiée , le rendit en ce moment moins avare qu'il n'avoit jamais été ; il se tourna vers sa fille , & lui dit qu'il lui laissoit le choix de sa destinée.

Puisque vous avez la bonté , répondit modestement Lucie , de remettre à mon choix la maniere de me justifier , je veux être justifiée le plus parfaitement qu'il se pourra ; il est clair que le Marquis

me justifie en quelque façon par ses offres , car il est rare qu'un homme épouse volontiers celle qu'il auroit des-honorée ; mais il est encore plus rare qu'une fille refuse de pareilles offres de celui pour qui elle auroit eu quelques foiblesses ; ainsi je me crois plus parfaitement justifiée , en declarant que je n'épouserai jamais un homme qui a été capable de sacrifier ma reputation.

Le Marquis fut confondu par la fermeté de cette resolution : tout le monde , & le pere même la trouvant sensée , approuvoit le parti que Lucie venoit de prendre , lorsqu'on vit paroître Damon , qui avoit suivi le Marquis , pour voir comment la justification seroit reçue : indigné de l'imprudencce de cet ami , voici comme il parla.

Puisque mon ami , dit-il à Lucie , a perdu par sa faute les droits qu'il avoit sur votre cœur , je crois ne devoir plus avoir d'égard que pour votre justification ; vous avez déclaré que vous choisiriez la plus parfaite de toutes , daignés donc comparer aux deux autres celle que je vais vous proposer.

Il est rare , comme vous l'avés dit , qu'on fasse des offres telles qu'en a fait le Marquis ; Il est rare aussi qu'en pareil cas une fille à marier refuse de pareilles offres : mais il est sans doute encore plus rare qu'après l'éclat que vient de faire ce Conseiller , un homme aussi riche que moi , qui passe pour homme sensé , & qui se pique de délicatesse sur l'honneur , prouve en offrant de vous épouser , qu'il est assés sûr de votre vertu pour croire même que vous oubliérés entièrement le Marquis.

Tout le monde fut attentif à cette dernière justification , on attendoit la décision de Lucie ; oui , Monsieur , dit-elle à Damon , me croire capable d'oublier , par estime pour vous , un homme que j'ai eu la foiblesse d'aimer , c'est mériter mon cœur aussi-bien que mon estime.

Après avoir ainsi parlé , Lucie tourna les yeux vers son pere qui n'avoit garde d'oublier en cette occasion que Damon étoit le plus riche de tous ceux qui s'étoient présentés , excepté le Conseiller : une joie unanime decida pour Damon ,

& les plaintes du Marquis se perdirent parmi les applaudissemens de toute l'assemblée.

Ceux qui soupçonneront cette historiette d'avoir été imaginée , diront que l'amour en devoit faire le dénoüement : on pourroit leur répondre qu'un dénoüement fait par la raison , est encore plus beau selon les mœurs , d'autant plus que le Marquis a mérité d'être puni ; il est vrai qu'il peut rester à Lucie quelque tendresse pour lui , mais celle qui a sçu sacrifier cette tendresse , à l'estime solide qu'elle a pour Damon , sçaura bien achever ce qu'elle a commencé ; en tout cas c'est l'affaire de Lucie si l'histoire est véritable ; & si elle est feinte , c'est l'affaire de l'Auteur , de répondre à la critique qu'on pourroit faire de son dénoüement.





AVANTURE

DU CARNAVAL.

PLUSIEURS personnes d'une même famille s'étoient assemblées pour parler d'un mariage : la fille dont il s'agissoit y vint avec sa Mere ; elle étoit habillée fort négligemment , & cependant elle sçavoit que le Cavalier à qui on la destinoit , devoit venir souper aussi dans cette maison. On s'étonna de ce qu'elle ne s'étoit point parée ; elle dit qu'elle s'étoit rencontrée la veille par hasard dans une compagnie où ce Cavalier n'avoit fait nulle attention sur elle : qu'apparemment , n'étant point faite de maniere à lui donner de l'amour , elle tâcheroit du moins de se faire estimer de lui par sa modestie. On ne trouva pas sa

raison autrement bonne ; mais elle en avoit une meilleure qu'elle ne disoit pas ; c'étoit la personne du monde qui avoit le plus d'esprit & de raison , comme vous le verrez dans la suite.

Le Cavalier qu'on attendoit arriva ; c'étoit un jeune homme très-aimable , mais d'une franchise outrée : il disoit tout ce qu'il pensoit , mais il ne disoit rien de mal-à-propos , car il étoit très-galant homme , & avoit beaucoup d'esprit. La première chose qu'il fit en entrant , ce fut de s'adresser à la mere , & de lui dire qu'il venoit de son logis pour lui rendre ses devoirs ; qu'il n'avoit appris que le matin le mariage où son pere vouloit l'engager. Si j'avois sçû hier , dit-il , en saluant la fille , que vous étiez celle avec qui je dois passer ma vie , je vous eusse prié de me dire franchement , si , dans un mariage que nos parens font simplement par intérêt de famille , vous obéissez aussi volontiers à votre mere , que j'obéis à mon pere ; car si cette alliance vous faisoit la moindre peine , rien ne pourroit m'y contraindre : il faut parler franchement dans ces occasions. La mere prit aussi tôt la parole , &

protesta au Cavalier , que sa fille lui obéïssoit de très-bon cœur : mais Monsieur , continua-t'elle en le tirant en particulier , je vous prie de me dire avec votre sincérité naturelle , si ma fille est de votre goût. Je vois qu'on sert le souper , dit-il tout haut , je m'expliquerai au fruit , mettons-nous à table. On s'y mit , & pendant tout le repas , on ne parla que de la singularité d'un mariage si brusquement résolu : la fille ne disoit mot , & ne regardoit que rarement le Cavalier , quoiqu'elle l'aimât déjà ; mais elle avoit son dessein.

Elle n'étoit ni belle ni laide , & même elle avoit une de ces physionomies qui ne plaisent que lorsqu'on y est accoutumé. On fut long-temps à table , le fruit vint , les valets furent congédiés , & la mere somma le Cavalier de lui tenir parole.

Il avoit promis de parler franchement , il le fit , & avec toute la politesse imaginable ; il lui dit que son cœur n'étoit point touché pour sa fille , mais il lui protesta qu'elle pouvoit compter sur tous les bons procédés que pourroit avoir le mari le plus tendre. On plaisanta fort sur cette nouvelle manière de faire une déclaration

d'amour ; enfin on se sépara , & la mere est retournant chez elle , fit de grands reproches à sa fille de ce qu'elle n'avoit pas fait paroître le moindre esprit à table : je l'ai fait exprès , lui dit la fille , pour tâcher de me faire aimer.

La mere ne comprit rien à ce paradoxe ; mais cette prudente fille lui expliqua si bien le dessein qu'elle avoit , que la mere promit de l'aider à l'exécuter ; c'est ce que vous allez voir dans la suite.

Le lendemain le Cavalier rendit visite à celle qu'il n'aimoit point , & qu'il estimoit , parce qu'on l'avoit assuré qu'elle étoit estimable. Après quelques momens de silence , elle lui dit , d'un air à ne lui pas donner grande idée de son esprit , que ne comptant point sur sa tendresse , elle lui demandoit au moins une preuve excessive de son estime ; c'étoit qu'il la fit sa confidente ; en cas que dans la suite il eut de l'inclination pour quelqu'autre. Cette proposition lui parut ridicule , & le confirma dans l'opinion que sa maîtresse étoit un très-petit génie. Il lui répondit qu'il ne se croïoit pas d'un caractère à devenir fort sensible ; mais qu'en cas qu'il le devînt ,

jamais , il ſçauroit étouffer par raifon une paſſion , & ſe la cacher à lui-même ; plutôt que d'en faire confiance à ſa femme. Elle lui dit qu'elle vouloit dans ſon cœur au moins la place d'un bon ami. Ils eurent là-deſſus une longue conteſtation , il refuſoit toujours de lui promettre une confiance ſi extravagante , mais elle le preſſa tant , qu'enfin il lui promit ce qu'elle ſouhaittoit , & ce qu'il avoit une fois promis il le tenoit. Il la quitta après lui avoir dit , par maniere de conſervation , qu'il iroit ce ſoir-là au bal , & qu'il y alloit preſque tous les jours. Elle lui dit que pour elle , elle haïſſoit le bal , parce qu'elle ne ſçavoit pas aſſez bien danser.

Dès qu'il fut parti , elle envoïa chercher un habit de Sultane , ſçachant qu'il devoit courir ce ſoir-là en habit de Bacha ; & elle avoit médité de le ſuivre , dans tous les bals où il iroit.

Avec l'air le plus noble & la plus belle taille du monde , elle avoit toutes les graces du geſte , & danſoit à ravir ; elle avoit la gorge , le tour du viſage , & les yeux d'une beauté parfaite ; en forte qu'avec un très-petit maſque dont les yeux étoient

fort ouverts , c'étoit la plus charmante personne qu'on pût voir. Dès qu'elle parut au bal , elle y attira les yeux de tout le monde , & son Bacha en fut ébloïi comme les autres. On la pria d'abord de danser ; elle acheva de charmer toute l'assemblée , & prit pour danser le Bacha qui s'avançoit plus que les autres pour l'admirer. Après qu'ils eurent dansé ensemble , ils se prirent de conversation : le Bacha qui avoit beaucoup d'esprit , fut étonné de ses reparties , du tour & de la justesse de ses pensées : il n'avoit garde de la reconnoître ; il ne l'avoit encore vüe , comme nous l'avons dit , que dans un negligé qui lui avoit caché sa taille & son air. Elle avoit toujours affecté une indolence presqu'hebêtée , dont elle avoit voilé la vivacité de son esprit. En un mot il commença à l'aimer plus qu'il ne pensoit , & se crut heureux d'apprendre seulement d'elle qu'elle devoit courir encore le bal la nuit suivante dans le même habit.

Le lendemain après midi , il alla chez elle ; il la trouva beaucoup plus négligée , & aussi indolente qu'à l'ordinaire : mais

DU CARNAVAL. 99

dans les choses qu'elle lui disoit , elle marquoit une raison si solide , un si bon caractère d'esprit & une douceur si aimable , qu'il se consoloit presque de ne pas trouver en elle le brillant & les charmes de la Sultane. Il étoit pourtant extrêmement agité , & il avoit de tems en tems des distractions qui la charmèrent ; elle vit bien qu'il étoit pris.

Ils ne manquerent pas de se rejoindre le soir au bal , où une conversation encore plus vive que celle de la nuit précédente , augmenta son amour de moitié. Cependant les reflexions qu'il faisoit sur son mariage , prirent le dessus ; & par un effort de raison , il voulut quitter brusquement la Sultane. *Quoi vous me fuïés ?* lui dit-elle , d'un air à le rendre amoureux s'il ne l'eût pas été : il retomba sur le siege d'où il s'étoit levé & ne put répondre un seul mot. *Je vois bien* , lui dit-elle , que j'ai besoin de tous mes charmes pour vous arrêter. *Je vais donc me démasquer : ah ! n'en faites rien* , s'écria-t'il par un second effort de raison , que deviendrois-je ? Il craignit en effet de s'engager davantage , & la quitta dans le moment.

C'est peut-être la première fois qu'une maîtresse ait été charmée de voir son amant , vaincre la passion qu'il a pour elle. La Sultane voyant fuir son Bacha , fut aussi contente de sa raison que de son amour.

Comme la sincérité étoit le caractère dominant de ce Cavalier , il résolut d'ouvrir son cœur , à celle qu'il regardoit déjà comme son amie ; & de plus il avoit promis , il n'avoit garde d'y manquer. Dès qu'il pût lui parler , il lui fit voir le fond de son cœur. Elle feignit seulement autant de jalousie qu'il falloit , pour lui faire sentir qu'elle l'aimoit , & lui montra ensuite tant de douceur , & tant de confiance en sa fidélité , qu'il se haïssoit en ce moment , d'avoir été capable de lui faire une demi infidélité. Elle tâchoit de le consoler , en louant la constance qu'il avoit eue , en refusant de voir la Sultane démasquée : mais elle lui conseilla pourtant de la voir , s'il pouvoit ; car , lui disoit-elle , c'est le seul moyen de vous guérir : sans doute elle est moins belle sous le masque , qu'elle ne l'est dans votre imagination ; & si par bonheur pour vous elle n'avoit nulle beauté , vous oublieriez

DU CARNIVAL. 81

bien-tôt son esprit. Non, non, lui repliqua-t'il ; le plus sûr est de l'éviter, & je vais prier mon pere de differer notre mariage. Je vous estime trop, pour me donner à vous dans l'état où je suis. Je veux aller pour quelques jours à la campagne où je dissiperai à coup sûr cette idée. Non, lui dit-elle, non, je vous aiderai mieux que personne à oublier les charmes de la Sultane, & j'ai toujours en tête, que le seul moïen de guerir la passion que vous avez pour elle, c'est de vous la faire voir sans masque ; car quelqu'un qui la connoît, m'en parla hier. On m'a dit qu'aux yeux près, elle est d'une laideur à dégoûter de sa taille & de son esprit.

Notre amant insista toujours pour s'absenter ; mais le pere qui fut instruit de tout ce qui s'étoit passé, força son fils à terminer dès le lendemain.

On signa le Contrat ; on fut à l'Eglise, & l'on revint souper. Une mascarade avec des violons, vint justement comme on sortoit de table. La nouvelle Epouse qui avoit feint de se trouver mal en soupant, pria son Epoux de faire les honneurs de la mascarade, pendant qu'elle iroit se reposer.

Elle disparut , & fit une telle diligence à reprendre son déguisement , qu'elle rentra dans la salle où l'on dançoit , avec une autre troupe de masques , qui parut suivre de près la première. C'étoit quelques amis qu'on avoit priés de venir danser , pour faciliter le dénoüement de tout ceci.

Dès que notre époux fidele apperçut celle qu'il craignoit tant , il voulut fuir ; mais la mere le retint , & lui dit qu'elle avoit exprès fait prier cette Sultane qui étoit dans un bal du voisinage , de venir danser chez elle avec sa troupe : ma fille , continua-t'elle , veut absolument vous guérir l'esprit , en la faisant démasquer ; car elle est , dit-on , d'une laideur à surprendre. Ah ! quand elle auroit le visage affreux , s'écria-t'il , elle ne me guerira point par là d'une maudite passion , que tant d'autres charmes ont fait naître. Je me la suis déjà représentée plus hideuse qu'elle ne peut être , & je n'en suis pas plus tranquille : ah Madame ! pourquoi-m'arrêtés-vous ici ?

Pendant qu'il parloit ainsi , la Sultane animée par cette scene qu'elle voïoit , redoubloit de vivacité dans son air & dans

sa danse : il détournoit sa vûë d'un objet si dangereux ; mais elle vint , tout en dansant , passer malignement si près de lui , qu'il oubliâ en la voïant , sa raison , son devoir , & la presence de sa belle-mere ; enfin la Sultane en lui prenant la main , acheva de le troubler ; il ne se possédoit plus. Sa belle-mere le prit par-dessous le bras ; il se laissa ainsi conduire dans un cabinet , sans sçavoir où il alloit , & la mere s'y enferma avec eux.

La Sultane fit alors un grand soupir , & le faisoit naturellement ; car elle craignoit de perdre , en se démasquant , le plaisir de voir son époux si tendre. Elle l'aimoit autant qu'il aimoit la Sultane ; ses regards languissans se confondoient avec ceux de cet amant , qui ne gardoit plus de mesure. Ils se regarderent quelque tems sans rien dire , pendant que la mere tâchoit de donner à son gendre , l'idée de la plus affreuse laideur , afin que par ce contraste , sa fille démasquée lui parût plus aimable. La tendre épouse profita le plus long-tems qu'elle pût de l'erreur de son époux ; elle ne pouvoit se résoudre à finir cette scene : mais enfin la mere ôta le masque de sa fille.

L'effet étonnant que cette surprise fit sur notre amant-époux, est une de ces choses qu'on ne peut dépeindre, sans en diminuer la force. Que chacun s'imagine la situation d'un parfaitement honnête-homme, cruellement agité entre l'amour & le devoir, qui estime infiniment une personne, qui en aime passionnément une autre, & qui trouve tout réuni dans un seul objet.

A l'égard de la femme, quel charme pour elle d'avoir sçu faire en si peu de tems, un époux passionné d'un amant indifférent.





LE BON MEDECIN, HISTORIETTE.



'Eté dernier un riche Bourgeois de Paris, alla faire un voïage à Rouen ; & laissa chez lui sa fille , pour avoir soin de son menage ; elle prit tant de plaisir à le gouverner , que cela lui donna envie d'en avoir un à elle. Un joli voisin qu'elle voïoit quelquefois fortifioit beaucoup cette envie ; elle l'aimoit , elle en étoit aimée ; en un mot ils se convenoient , c'étoit un mariage fait ; il n'y manquoit que le consentement du pere , & ils ne doutoient point de l'obtenir à son retour : ils se repaissoient un jour ensemble de cette douce esperance , lorsque la fille reçut une lettre de ce pere absent : elle ouvre la lettre , la lit , fait un cri ,

& la laisse tomber : l'amant la ramasse , jette les yeux dessus & fait un autre cri. Cruelle surprise pour ces deux tendres amans ! Pendant que cette fille se marioit de son coté , le pere l'avoit mariée du sien , & lui écrivoit qu'elle se preparât à recevoir un mari qu'il lui amenoit de Rouën.

Quoiqu'il vienne de bons maris de ce pais - là , elle aimoit mieux celui de Paris. Là voilà desolée , son amant se desespera ; après les pleurs & les plaintes , on songe au remede : la fille n'en voit point d'autre pour prevenir un si cruel mariage , que de mourir de douleur avant que son pere arrive. Le jeune amant imagina quelque chose de mieux , mais il n'osa decouvrir son dessein à sa maîtresse. Non , disoit-il en lui-même , elle n'approuvera jamais un projet si hardi ; mais quand j'aurai réussi , elle me pardonnera la hardiesse de l'entreprise : les Dames pardonnent souvent ce qu'elles n'auroient jamais permis. Notre amant la conjura de feindre une maladie subite , pour favoriser un dessein qu'il avoit ; & sans s'expliquer davantage , il courut à l'expedient qui n'étoit pas trop bien concerté :

le jeune homme étoit vif , amoureux & étourdi , à cela près très-raisonnable ; mais les amans les plus raisonnables , ne sont pas ceux qui réüffissent le mieux.

Celui - ci s'étoit souvenu à propos , qu'un Medecin de Rouen étoit arrivé chez un autre Medecin son frere , qui logeoit chez un de ses amis ; il s'imagina que ce Medecin de Rouen pourroit bien être son rival , & prit ses mesures là-dessus.

Il étoit assez beau garçon , pour avoir couru plusieurs fois le bal en habit de fille. A ce déguisement soutenu d'une voix feminine, il ajoûta un corset garni d'ouatte , à peu près jusqu'à la grosseur convenable d'une fille enceinte de sept à huit mois : ainsi déguisé, dans une chaise à porteur, sur la brune, il va misterieusement chez le Médecin , se doutant bien que le secret qu'il alloit lui confier , seroit bien-tôt revelé à l'autre Medecin son frere. La chose lui réussit mieux encore ; car le Medecin de Paris n'étoit point chez lui, & n'y devoit rentrer que fort tard : le Médecin de Rouen étoit arrivé ce jour-là , & se trouvant dans la salle , se crut obligé de recevoir cette

88 LE BON MEDECIN,

Dame, qui avoit l'air d'une pratique importante pour son frere : il engagea la conversation avec la fausse fille , qui ne lui laissoit voir son visage qu'à travers une coëffe. Elle lui tint des discours propres à exciter sa curiosité , & paroissoit prendre confiance aux siens , à mesure qu'il étaloit son éloquence provinciale, pour lui paroître le plus habile , & le plus discret Médecin du monde. Dès qu'elle eut reconnu son homme pour être celui qui la devoit épouser , c'est-à-dire qui devoit épouser sa Maîtresse, dont il vouloit faire ici le personnage , il tira son mouchoir , se mit à pleurer & sanglotter sous ses coëffes , & après quelques-unes de ces ceremonies de pudeur , que l'usage a presque autant abrégées que les autres ceremonies du vieux tems , il parla au Medecin en ces termes.

Monsieur , vous me paroissés si habile & si galant homme , que ne connoissant pas Monsieur votre frere plus que vous , j'aime encore mieux me confier à vous qu'à lui : ensuite la confidence se fit presque sans parler : la jeune personne redoubla ses pleurs , & entr'ouvrant son écharpe

écharpe pour faire voir la taille d'une femme grosse , elle dit vous voïés la plus malheureuse fille du monde.

Le Medecin des plus habiles , connut , sans lui tâter le poulx , de quelle maladie elle vouloit guérir ; il lui dit pour la consoler , qu'il couroit beaucoup de ces maladies-là cette année , & qu'apparemment on lui avoit promis mariage : hélas ! oui , repliqua-t'elle ; mais le malheureux qui ma seduite , n'a ni parole , ni honneur.

Après plusieurs invectives contre le seducteur & contre elle-même , elle conjura le Medecin de l'aider promptement de ses conseils , parce qu'elle attendoit dans peu un mari de Province.

Quoique le Medecin ne s'imagina pas d'abord , qu'il pût être ce mari de Province qu'on attendoit , il ne laissa pas d'avoir plus de curiosité qu'il n'en avoit eu jusques-là ; & pour s'attirer la confiance entiere , il redoubla ses protestations de zele & de discretion. Enfin après toutes les sinagrées necessaires , notre jeune homme deguisé lui dit : Je suis la fille d'un tel , qui m'a écrit de Rouen , qu'il

m'avoit destinée à un honnête-homme ; mais tel qu'il soit , on est trop heureuse de trouver un mari , après avoir été trompée par un amant. Vous comprenez bien quel fut l'effet d'une telle confiance sur le Medecin , qui crut voir sa future épouse enceinte par avance : il demeura immobile , pendant que , lui embrassant les genoux , elle le conjuroit de conduire la chose de façon , que ni son pere , ni le mari qu'elle at tendoit , ne pûssent jamais soupçonner sa sagesse.

Le Medecin prit là-dessus le parti de la discretion ; & sans témoigner qu'il fut l'honnête-homme que l'on vouloit charger de l'iniquité d'autrui , il offrit son secours ; mais on ne l'accepta qu'à condition qu'il ne la verroit point chez son pere : on supposoit que le Medecin seroit assez delicat pour rompre un tel mariage , & assez honnête-homme pour ne point dire la cause de la rupture.

Le Medecin alla chez le pere dès qu'il le sçut arrivé : ce pere lui dit avec douleur , qu'il avoit trouvé en arrivant sa fille très-malade ; & celui-ci , qui croïoit bien sçavoir quelle étoit sa maladie ,

inventa plusieurs prétextes de rupture ; mais le pere, esperant que la beauté de sa fille pourroit renouer cette affaire qu'il souhaittoit fort, mena notre homme voir la malade comme Medecin , & elle le reçut comme tel , ne se doutant point qu'il fût celui qu'on lui vouloit donner pour mari ; son pere n'avoit encore eu là-dessus aucun éclaircissement avec elle, la voïant trop mal pour lui parler si-tôt de mariage : le Medecin , qu'il pria d'examiner la maladie de sa fille , parla avec toute la circonspection d'un homme qui ne vouloit rien approfondir ; il demanda du tems pour ne point agir imprudemment. Cette discretion plut beaucoup à la malade , elle crut que connoissant bien qu'elle feignoit cette maladie , & qu'elle avoit quelque raison importante pour feindre , il vouloit lui rendre service : dans cette idée elle le gracieusa fort , il répondit à ses gracieusetés en Medecin qui sçavoit le monde ; enforte que cette consultation devint insensiblement une conversation galante. C'est assez la methode de nos consultans modernes , & elle vaut bien , pour les Dames ,

92 LE BON MEDECIN,

celle des anciens Sectateurs d'Hipocrate. Le tour agréable que prit cette entrevûë donna de la gaieté au pere , qui dit en badinant, que comme pere discret il laissoit sa fille consulter en liberté son Medecin ; & les quitta , croïant s'appercevoit qu'ils ne se déplaisoient pas l'un à l'autre.

Voilà donc le Medecin & la malade en liberté : leur tête à tête commença par le silence ; la fille avoit remarqué dans ce Medecin tous les sentimens d'un galant-homme , mais elle hesitoit pourtant encore à lui confier son secret. Lui de son côté ne comprenoit pas bien pourquoi elle hesitoit tant ; si l'on se souvient ici de l'entrevûë du Medecin , & de l'amant deguisé en fille enceinte , on comprendra qu'une si grande reserve dans cette fille qu'il croïoit la même , devoit le surprendre ; cependant il y a des filles si vertueuses , qu'un second aveu leur coûte presque autant que le premier. Notre Medecin tâcha de rappeler en celle-ci , cette confiance dont il croïoit avoir été déjà honoré. Cela produisit une conversation équivoque , qu'on peut aisément imaginer ; la fille lui parloit d'une

maladie qu'elle vouloit feindre pour éloigner un mariage, & le Medecin d'une autre maladie plus réelle dont il croïoit avoir été déjà le confident. Quoiqu'il touchât cette corde très-délicatement, la fille en fremit de surprise & d'horreur; elle pâlit, elle rougit, elle se trouble; tous ces symptômes étoient encore équivoques pour le Medecin; la honte jointe au repentir fait à peu près le même effet: il se sert pour la rassurer, des lieux communs les plus consolans, vous n'êtes pas la seule à Paris, lui dit-il; ce malheur arrive quelquefois aux plus honnêtes filles, les meilleurs cœurs sont les plus credules, il faut esperer qu'il vous épousera.

On juge bien que l'éclaircissement suivit de près de pareils discours, mais on ne sçauroit imaginer la surprise où ils furent tous deux, quand la chose fut mise au net: le pere arriva assez tôt, pour avoir part à l'éclaircissement & à la surprise; ils se regardoient tous trois, sans deviner de quelle part venoit une si horrible calomnie: la fille même n'étoit pas encore au fait, lorsque son amant arriva de la

94 LE BON MEDECIN,
maniere que vous allés voir.

Pendant que ceci se passoit , l'amant inquiet vint s'informer de la fille de chambre , sur le mariage qu'il craignoit tant ; elle avoit entendu quelque chose de la rupture : elle l'en instruisit , & il fut d'abord transporté de joie ; mais aiant appris ensuite que le Medecin venoit d'avoir un grand éclaircissement avec le pere & la fille , il perdit la tramontane , & courut comme un fou à la chambre de sa maîtresse , & là , transporté de desespoir , il lui demanda permission de se percer le cœur avec son épée : il n'osa faire sans permission cette seconde sottise , qu'elle n'auroit pas plus approuvé que la premiere ; il entra donc , & se jetta la face contre terre entre le pere , la fille & le Medecin , qui se regardoient tous trois sans dite mot : la fille parla la premiere , comme de raison , & son amour s'étant changé en colere , elle ne parla que pour foudroïer le pauvre jeune-homme ; elle commença par lui défendre de la voir jamais , le pere aussi outré qu'elle , le fit sortir de sa maison , & la fille aussi-tôt offrit sa main au Medecin pour se venger

HISTORIETTE. 25

de l'offense qu'elle avoit reçue du jeune homme. Le Medecin convint qu'il meritoit punition, & dit qu'il alloit lui-même le faire avertir qu'il n'avoit plus rien à prétendre ; ainsi après que le pere & la fille eurent donné leur parole au Medecin, il promit de revenir le lendemain pour terminer le mariage.

Le pere & la fille passerent le reste du jour à parler contre l'imprudent jeune-homme ; la fille ne pouvoit s'en lasser, & son pere en la quittant lui conseilla de dormir un peu pour appaiser sa colere, lui faisant comprendre qu'un amant capable d'une telle action, ne meritoit que du mépris. La nuit calma la violence de ses transports, mais au lieu du mépris qu'elle attendoit, elle ne sentit succeder à sa colere que de l'amour : elle fit pourtant cent reflexions sur le risque où l'avoit mise ce jeune-homme, d'être le sujet d'un vaudeville ; mais elle ne pût trouver dans cette action que de l'imprudence & de l'amour, & le plus blâmable des deux ne sert qu'à prouver l'excès de l'autre : en sorte qu'avant le jour elle se repentit d'avoir donné sa parole, & fut bien-tôt

96 LE BON MEDECIN,
après au desespoir, de ce qu'il n'y avoit
plus moïen de la retirer.

Quand le Medecin revint il trouva son
épouse fort triste ; je me doutois bien ,
dit - il au pere en présence de sa fille ,
qu'elle n'oublieroit pas si-tôt , ni l'offense
ni l'offenseur , elle pourroit s'en sou-
venir encore après son mariage ; son amant
n'est pas prêt non plus d'oublier son amour
je viens de le voir ; j'ai voulu le punir ,
en lui laissant croire pendant vingt-quatre
heures , qu'il étoit malheureux par son
imprudence ; il en est assez puni , car il a
pensé mourir cette nuit ; je m'apperçois
aussi que votre fille est fort mal : voilà
de ces maladies que sçavent guérir les
bons Medecins , mariés-les tous deux ,
voilà mon ordonnance.

Le jeune amant étoit riche , la fille eut
été au desespoir , le pere fut raisonnable ,
& le mariage se fit le même jour par l'entre-
mise du Medecin.



L'AGIOTEUR



L'AGIOTEUR DUPE.

UN de ces Juifs Parisiens , non pas de ceux qui dans la Sinagogue des halles sçavent faire d'un vieux manteau deux juste-au-corps neufs , mais de ceux qui achetant , vendant & rachetant le même papier plusieurs fois en un jour , en gagnent la valeur en moins d'un mois. Un de ces Juifs , dis-je , qu'on nomme depuis peu Agioteurs , des plus raffinés , des plus avides , & des plus défiants , calculoit un jour sur le midi le gain de sa matinée en attendant pratique nouvelle.

Arrive un Picard , franc gaulois par la mine , homme grossier en apparence , & soi-disant pressé de faire de l'argent d'un billet de change , pour s'en retourner à Amiens ; l'Agioteur lui dit qu'il a de l'argent à son service ; mais que depuis deux jours , les billets sont à trente-cinq pour cent. Le bon Picard fait l'étonné ,

98 L'AGIOTEUR DUPE.

lui assurant qu'hier encore, Monsieur Franchard n'avoit pris de lui que trente pour cent. Cela se peut, lui dit l'Agoteur, mais qui est donc ce Monsieur Franchard? si je n'étois pas si pressé de partir, continua naïvement le Picard, je serois retourné à lui, mais il loge bien loin d'ici : ça, Monsieur, voions vite si vous me voulés faire aussi bon marché que lui. Je m'en garderai bien, dit l'Agoteur en le pressant de lui dire qui étoit cet homme si desintéressé. Le bon Picard en s'en allant comme un homme pressé, expose la franchise & le desintéressement de Monsieur Franchard, avec des circonstances à faire apétit au plus degoûté Agoteur, d'agioter avec Monsieur Franchard. Il lâche ensuite, comme par abondance de cœur les tenans, les aboutissans, la rue & le logis de Monsieur Franchard; disant qu'il va au plus vite recevoir son argent, & laisse notre Agoteur dans les reflexions & dans l'impatience de lier commerce avec un homme si bon & si facile : il prend dans son Bureau pour quinze mille francs de papiers, pour aller faire connoissance avec Monsieur Franchard. Pendant que

L'AGIOTEUR DUPE. 99

notre Agioteur va chercher fortune , il faut vous instruire quelles étoient les bonnes gens avec qui il alloit négocier.

Monsieur Franchard , & le Picard pressé de partir , étoient chefs de cinq ou six filoux de la haute volée , de ceux qui par un long apprentissage dans l'exercice des petits vols acquierent l'habileté & les moïens d'en faire de plus grands.

Il y avoit autrefois à Paris un grand nombre de ces filoux ; mais à présent la Police y met bon ordre , & ceux-ci ne porteront pas loin le tour qu'ils ont fait à notre Agioteur.

Monsieur Franchard avoit loïié depuis quelques mois un grand cabinet garni d'armoires avec des cloisons à barreaux ; en y joignant quelques tables , de vieux coffres forts , & des balances , il en avoit fait un Bureau en forme ; il avoit assemblé force Régistres vieux & nouveaux , & force sacs bien ronds , bien numerotés & de riche apparence. Ces Régistres & ces sacs arrangez dans ces armoires , formoient une Bibliothèque de financier des mieux assorties. Avec cet étalage & le secours de ses compagnons qui se déguis-



soient tantôt en gens d'affaires , tantôt en porteurs d'argent pour ~~ap~~halender le Bureau , il avoit établi son crédit chez son hôtesse , ce qui lui produisoit de petits gains courants d'agiotage qui païoient leurs dépens ; mais ils attendoient du hazard quelques bonnes occasions : celle-ci en fut une.

Comme notre Agioteur étoit très défiant , il demanda le logis de Monsieur Franchard à toutes les boutiques du voisinage , pour avoir occasion de s'informer finement quel homme c'étoit ; mais plus il s'informa & plus il fut trompé , car tous les voisins étoient prevenus pour lui. Il arrive au logis de Monsieur Franchard dont il reconnut l'hôtesse : elle avoit été autrefois de ses amies. Il avoit grande confiance en elle , & elle en avoit tant en son hôte qu'elle ne pouvoit s'en taire. Il lui avoit fait mille plaisirs ; c'étoit un hôte charmant ; il n'y avoit qu'une incommodité avec lui , c'est qu'étant logée directement sous son Bureau elle avoit la tête rompuë de la quantité d'argent qu'on y remüoit à la pelle. En effet il avoit deux ou trois sacs de bon argent blanc avec quoi

il faisoit le plus de bruit qu'il pouvoit : passons la conversation de l'hôtesse & de l'Agoteur ; elle court le presenter à son hôte , qui promet tout à sa consideration : elle les laisse parler d'affaire , & s'en va : Monsieur Franchard l'amusa par des discours vagues sur le courant de l'agiotage , & l'amusoit à dessein ; car il ne pouvoit faire son coup , qu'il n'entendit pour signal un Carosse arriver à grand bruit. Pendant que Monsieur Franchard étale en verbiage sa probité & sa franchise, l'agoteur le considere de la tête aux pieds ; il est charmé de sa phisionomie ; c'étoit un de ses visages pleins , unis , faits de façon qu'on croit les connoître de vûë, parce qu'on en voit souvent de semblables ; sa taille étoit courte & ronde , des épaules , du ventre , jambes renforcés , jarets bas , bras courts , & main large ; main à compter les écus dix-à-dix , vrai moule de Caissier ; enfin , un homme devant lequel vous vous mettriés à genoux pour lui faire prendre votre argent la veille d'un décri.

Voici un Carosse qui arrive ; c'étoit le signal : venons au fait , dit Franchard ; le fait est, répond l'Agoteur , que j'ai là pour

quinze mille francs de billets, & sur ce qu'un Marchand d'Amiens m'a dit que vous en aviez pris à trente pour cent. . . . Qu'est-ce à dire, interrompit l'autre, avec un air de franchise brusque, vous moqués vous ? ils sont à trente-cinq ; tout ce que je puis faire en faveur de mon hôtesse, c'est de perdre un pour cent.

Ils en étoient là, quand un petit filou qui étoit venu dans le Carosse, vint faire le personnage d'un jeune Ecolier en droit, à qui sa mère achetoit une Charge de Conseiller en Province. C'étoit un petit blondin à voix grêle, graffiant un peu & riconnant beaucoup. Il entre étourdiment sans se faire annoncer, & d'un air évaporé court embrasser Franchard, en lui criant avec joie qu'il avoit conclu le marché de sa Charge.

Il me faudra, lui dit-il, vingt mille francs de billets de monnoie ; je les prendrai de vous sur le pied que vous voudrés, je vous ai tant d'obligations d'ailleurs ; autres embrassades ; mais ce n'est pas le tout, il faut dans le moment quatre sacs de mille francs à ma mere pour m'acheter un Carosse. Monsieur Franchard ne répond qu'en tirant quatre sacs d'une armoire comme un

L'AGIOTEUR DUPE. 103

homme qui les donnoit aussi facilement, que l'autre, donnoit des embrassades; il en ouvre un & le répand sur la table pour le compter: vous vous moqués de moi, s'écrie le petit Conseiller, a-t'on jamais compté après Monsieur Franchard? donnez-moi une plume que je vous fasse mon billet. Votre mere m'en fera un tantôt, dit froidement Franchard, vous êtes trop jeune pour signer, empêchés toujours, nous souperons ce soir ensemble. Deux grands Laquais s'avancent, prennent les sacs, & le jeune homme s'en va courant & capriolant comme il étoit entré.

Je ne reconduis point les jeunes étourdis, s'écrie Franchard, je n'ai pas assez de jambes pour les suivre. Ensuite se tournant vers l'Agoteur: l'occasion est heureuse pour vous, je lui ferai prendre vos billets de Monnoie à trente-deux pour cent; c'est trois de gain pour vous. Je veux bien faire ce plaisir à mon hôtesse aux dépens d'un jeune fou qui jette l'argent par les fenêtres; ça voions vos billets. Pendant que l'Agoteur les tire de sa poche en faisant mille remerciemens, Franchard arrange plusieurs sacs sur une autre table, en prend

104 L'AGIOTEUR DUPE.

Un qu'il renverse sur le comptoir; comptés, dit-il, à l'Agoteur, je vais examiner vos billets. L'Agoteur compte, & Franchard prend la liasse. Pendant qu'il la feüilletoit sans la délier, notre jeune étourdi rentre avec une Dame venerable qu'il tenoit sur le poing, & riant de toute sa force, conte à Franchard comme une chose fort plaisante que sa mere qui n'avoit pas voulu monter la premiere fois de peur de le déranger, venoit par excès d'exaëtitude lui faire son billet. Franchard court au devant d'elle, se fâche de cette exaëtitude offençante pour lui, jure qu'il ne recevra le billet qu'en lui donnant à souper. La Dame venerable cede de peur de le fâcher, & regagne son Carosse, où Franchard, plus ceremonieux avec les Dames qu'avec les jeunes étourdis, voulut absolument la reconduire. Il la suit tenant toujours à la main la liasse de billets, & l'Agoteur reste sans se défier de rien; il compte toujours son sac pour gagner du tems; mais il n'osa pas toucher aux autres qu'en présence de Franchard, très-fâché même d'avoir trouvé deux écus de manque dans le sac; car l'aïant compté sans témoins, il prenoit déjà la résolution

de perdre deux écus par politesse ; il s'assit , & attendit fort tranquillement pendant un quart-d'heure ; c'est le moins que puissent durer les compliments d'une femme à qui on prête de l'argent.

Voïons cependant si nos filoux munis des quinze mille francs en billets , sont montés en Carosse : non , ils s'esquivent plus finement ; ils laissent le Carosse de louage à la porte , & Franchard feignant d'accompagner la Dame jusques chez un Notaire voisin , la suit à pied jusques dans une ruë tournante où un autre Carosse les attendoit , & touche Cocher , voilà les quinze mille francs partis.

Imaginés-vous l'impatience inquiete de l'Agoteur & de l'hôtesse qui le fut rejoindre au Bureau pour voir s'il étoit content de son hôte. Leur confiance étoit si bien établie que les soupçons ne leur vinrent que par degrés ; mais il fallut enfin en venir aux craintes , aux éclaircissemens , aux allarmes ; l'Agoteur veut emporter quinze sacs , l'hôtesse s'y oppose , il faut des formalités. Je passe sous silence l'arrivée du Commissaire , l'ouverture des sacs remplis de cailloux & de ronds d'ardoises.

Je ne vous dirai point quels furent à cet aspect les fremiffemens & les mines de l'Agoteur dupé, vous imaginerez le dénoïement de tout cela plus plaifamment que je ne pourrois vous le décrire.

FAIT PLAISANT.

UN jeune Anglois qui logeoit dans une Auberge du faubourg saint Germain, devint éperduëment amoureux de la fille de son hôte. Elle étoit très-belle & l'Anglois lui fit des offres à proportion de fa beauté, mais cette fiere hôteffe, foit par vertu, foit par ambition, ne voulut entendre parler que de mariage; le pere de ce jeune Anglois, étoit homme à le deshëriter s'il eut voulu contenter fa passion à ce prix, l'hôteffe n'en voulut pourtant rien rabattre, notre amant défefpéré tomba dangereufement malade.

On fit plusieurs consultations, où Monsieur Guenaut fameux Medecin de ce tems-là, n'eut pas de peine à prouver à fes confreres, qu'il falloit d'abord faigner, & rafraîchir, & qu'il faudroit ensuite rafraîchir & faigner; car, difoit-il, je connois les deux maladies de mon malade, elles font

routes deux dans le sang ; c'est l'amour & la fièvre. Enfin notre amant fut livré à l'opinion de Monsieur Guenaut, qui par dix ou douze saignées consecutives, ôta de ses veines non-seulement l'amour & la fièvre, mais encore la vie, ou peut s'en fallut, car on le crut mort ; cependant il en revint, parce que les Medecins, & le Chirurgien l'abandonnerent.

Pendant ce tems-là, on avoit écrit au pere la cause de cette maladie ; & il arriva de Londres dans la résolution de consentir à ce mariage extravagant, plutôt que de perdre son fils unique.

Il le trouva mourant, & la premiere chose qu'il fit pour le rapeller à la vie, ce fut de lui promettre la belle hôtesse en mariage ; mais comme la passion du jeune-homme n'étoit fondée que sur la beauté, les idées vives des charmes de l'hôtesse s'étoient dissipées avec son sang, elles revinrent pourtant avec le sang nouveau qu'il faisoit ; mais à mesure que sa santé se fortifioit, le pere voïoit moins de nécessité à ce mariage ; enfin il ne craignit plus de s'y opposer entierement.

Si la passion de ce fils eût été aussi vio-

108 FAIT PLAISANT.

lente qu'avant la maladie, il eut fallu rappeler Monsieur Guenaut pour la lui ôter par de nouvelles saignées, ou le marier pour l'empêcher de retomber malade ; mais cette passion n'étant presque plus qu'un simple souvenir , la raison & le pere furent les plus forts : il renonça à la belle hôtesse ; & cela fait voir que l'amour , sur tout celui qui n'est fondé que sur la beauté , est entierement dans le sang ; & que si la transfusion que quelques Medecins ont crû possible , ne peut guérir de la vieillesse , au moins elle peut guérir de l'amour.

CONTE ARABE.

LE Calife Arrhoun disoit que l'esprit de l'homme étant encore plus malade que son corps, un bon Philosophe étoit aussi nécessaire auprès d'un Prince qu'un bon Medecin. Un jour étant seul avec le Medecin de sa melancolie , après une rêverie profonde , & regardant l'arbre qu'on lui comparoit il s'écria tout à coup : Arrhoun , Arrhoun , tu attristes tes amis par ta melancolie , comme cet arbre toufu attriste , en les ombrageant, les arbres qui l'environnent ;

puis se tournant vers le Philosophe : écoute, ami , lui dit-il , je te promets une bague chaque fois que tu pourras me faire rire. Bon, reprit le Philosophe en secouant la tête, je ne gagnerois pas avec vous en dix ans de quoi orner un de mes doigts ; j'aurai beau plaisanter , vous ne rirés jamais ; ce sera quelque fois ma faute , & quelque fois la vôtre , mais vous jugerés de mes bons mots selon votre mauvaise humeur , & je n'aurai point de bague.

Hé bien reprit le Calife , toutes les fois que tu pourras me prouver que c'est ma faute de n'avoir pas ri de tes plaisanteries , je te les païerai comme bonnes ; mais il faudra me prouver par raison que j'aurois dû rire. Vous me réduisez à l'impossible , dit le Philosophe , je puis bien prouver par raison qu'un bon mot est raisonnable ; mais quand on pourroit prouver qu'il est risible , on ne prouvera point à un homme qu'il a tort de n'en pas rire. Voïons pourtant , continua le Philosophe , si vous rirés de ce que m'a conté ce matin la fille de chambre de cette veuve , dont le mari mourut hier ; c'est la veuve de votre Maître-d'Hôtel.

Vous sçavés qu'elle se piquoit d'être la plus tendre épouse du país , & par conséquent elle va se piquer d'être la plus affligée veuve qui fut jamais. Hier après avoir en présence de sa fille de chambre , épuisé ses larmes & sa douleur , elle s'enferma seule pour pouvoir en liberté laisser reposer son affliction, & étudier le rôle d'affligée qu'elle a résolu de soutenir. Elle cherche dans son miroir tous les airs & les changemens de visage qui peuvent convenir aux larmes qu'elle répandra , car elle compte que les larmes ne lui manqueront pas. De toutes ces grimaces d'affliction qu'elle étudioit au miroir , une entre-autres lui parut si plaisante à elle-même , qu'elle ne put s'empêcher d'en rire : après avoir un peu ri elle recommença son étude , autre grimace qui lui parut encore plus plaisante ; il lui prit alors des éclats de rire si violens & si continus que je croi qu'elle rira tant qu'elle sera veuve.

Ce récit accompagné des grimaces de la veuve que contrefit le Philosophe , ne fit pas seulement sourciller le Calife. Le Philosophe bilieux & colere est piqué au vif , il redouble de bons mots , on n'en

rit point , il plaise de rage , & par de
vives secousses il veut ébranler le Calife,
comme un voyageur alteré qui voudroit
attraper une poire , s'efforce d'ébranler à
secousses réitérées le poirier dont il desire
ardemment le fruit ; mais le Calife est
inébranlable , le Philosophe est outré , &
cette colere outrée dans un Philosophe qui
veut faire rire , devoit avoir son effet ,
mais le Calife en sourit à peine , & faire
sourire ne suffisoit pas pour gagner la
bague.

Dans le moment une volée ou plutôt une
épaisse nuée de corneilles vint se reposer
sur ce grand arbre à qui on avoit com-
paré le Calife.

Je vis hier ces mêmes corneilles , dit
impromptu le Philosophe ; elles pensèrent
desesperer un brutal distrait , qui voiant
cette nuée de tristes oiseaux noircir les
fruits & les fleurs d'un si bel arbre , s'irrita
d'abord , & oubliant que cette tige est
grosse comme une tour , voulut dans son
premier mouvement secouer ce gros arbre
comme un jeune poirier.

Imaginés-vous cet extravagant occupé du
desir de faire envoler ces corneilles , trans-

porté de colere contre elles ; il redoubloit ses secouffes en se meurtrissant le dos contre le tronc de l'arbre , comme nous voïons les petits enfans en colere , fraper du poing la muraille qui leur a fait une bosse au front ; le recit que je vous fais n'est pas risible , mais je ne pus jamais m'empêcher de rire en voïant la chose en original. Je erois que j'en eusse ri comme toi , dit le Calife , si je l'eusse vû.

Vous deviés donc rire en me voïant en colere , vouloir , par des secouffes de plaisanteries réitérées , chasser de votre tête les noires corneilles , c'est-à-dire , les soucis & les chagrins.

Je t'entends , dit le Calife , en tirant de son doigt une bague , tu me prouve que je devois rire en voïant ta colere , ainsi tu as gagné la bague.

C'est de ce conte qu'est venu le proverbe Arabe qui dit à propos des grands Seigneurs , que leur grandeur & leurs soucis accablent de melancolie. Ils ont une volée de corneilles dans la tête.

CONTE ORIENTAL.

IL y avoit en Orient une fille sage, & si sage qu'elle résistoit aux desirs d'un riche & puissant Calife, & ce Calife étoit si bon qu'il souffroit patiemment qu'une fille lui résistât. Cette fille s'appelloit Zoroïne, & comme elle étoit au service de la femme du Calife, il la voïoit souvent; leurs conversations étoient mêlées de maximes en vers Arabes; car c'est l'excellence des conversations Orientales.

Un jour dans une dispute sur l'amour, le Calife soutenoit à Zoroïne qu'elle devoit répondre à sa passion, & s'obstinoit un peu trop à vouloir qu'elle fût de son sentiment. Voici comment cette fille vertueuse reprima l'ardeur du Calife dans la dispute.

Il faut sçavoir que le Calife avoit pour le Soleil une vénération superstitieuse, en sorte qu'il suffisoit de lui nommer seulement cet astre pour lui inspirer du respect. Zoroïne le prenant par son foible s'écria,

Par ce Soleil je te jure,

Que ma vertu toujours pure

Tome VI.

K

Jamais ne s'éclipsera,
Tant qu'il nous éclairera.

Le Calife crut entrevoir dans ce serment que Zoroïne seroit moins vertueuse la nuit que le jour; ton serment, lui dit-il, c'est un serment de femme:

Il sied dans ta bouche;
Contre moi ta vertu tiendra,
Tant que le Soleil paroîtra,
Ma s le soir le Soleil se couche:

Sans doute, répondit Zoroïne en quittant brusquement le Calife qui l'avoit fait asseoir près de lui sur un sofa, mais tu vois que je sçai me lever avant que le Soleil se couche.

Le Calife se flatta encore que Zoroïne ne l'avoit quitté que parce qu'elle avoit vû de loin sa maîtresse qui venoit de ce côté-là: il chercha l'occasion de la rejoindre, & l'ayant surprise sur le soir dans un jardin rempli de plantes curieuses, il l'aborde, & pendant qu'elle rêve à la maniere dont elle se pourra tirer d'affaire, voici ce que lui dit le Calife.

Le Soleil ne luit plus, belle Zoroïne, & nos Poètes Arabes comparent les femmes

CONTE ORIENTAL. 115

à certaines plantes dont la vertu n'est forte que pendant l'ardeur du Soleil : ainsi les femmes étant moins fortes la nuit que le jour, il leur est pardonnable d'être moins vertueuses.

Leur force soutient leur sagesse ,
Ainsi tel sentiment d'amour ,
Qui seroit un crime en plein jour ,
La nuit n'est que simple foiblesse.

Il se seroit honteux , reprit Zoroïne , de devoir mon amour à la nuit & à ma foiblesse : crois que je ferois gloire de t'aimer si je n'avois pas juré le contraire en présence du Soleil. Puisque tu le crains , repliqua le Calife :

Profite donc de son absence ,
Il ne verra point ton amour ,
Dans ton sexe la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.

S'il faut enfin t'aimer , reprit Zoroïne en fuyant , je ne veux t'aimer qu'en plein jour. Arrête-donc , lui cria le Calife , faut-il me renvoyer ainsi de la nuit au jour & du jour à la nuit ? Zoroïne fuïoit toujours , & le Calife ne la pût réjoindre que le lendemain , mais il la pressa tant que pour s'en

débarasser elle lui promit qu'elle iroit le trouver dans son appartement , & pour le prendre toujours par sa superstition lui dit : oüi je te jure par le Soleil qu'il sera témoin de l'execution de ma parole.

Le Calife ne fit point d'attention au vrai sens de ses paroles, tant il étoit transporté de joie , & la voilà encore débarassée de lui ; mais le soir craignant qu'elle ne lui manquât de parole , il fut l'attendre secrettement dans la chambre où elle couchoit ; elle fut fort surprise en y rentrant à minuit d'y trouver celui qu'elle fuïoit , elle demeura immobile : te souviens-tu de tes dernieres paroles , lui dit le Calife : je me souviens des tiennes lui répondit-elle en tremblant.

Dans mon sexe la nuit dispense

Des sermens qu'on a fait le jour.

Moi j'ai juré que le Soleil seroit témoin de l'execution de ma promesse. Ensuite elle ouvrit sa fenêtrre & regardant le Ciel , elle s'écria : parois Soleil , parois , viens éclairer un crime que veut commettre ce Calife si vertueux , & si bon , & si tu aprouves son crime , viens en être témoin.

CONTE ORIENTAL. 117

Ces paroles prononcées dans l'horreur de la nuit, firent impression sur le Calife, il demeura muet, & Zoroïne continua d'appeler le Soleil : viens donc, s'écria-t'elle, viens donc ; mais continua-t'elle en regardant le Calife intimidé, le Soleil ne paroît point, au contraire le Soleil s'obscurcit de plus en plus.

Le Soleil ne vient point ;
Ce n'est qu'en sa présence,
Que je t'avois promis d'écouter ton amour.
C'est ainsi que la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.

A V A N T U R E

DE MONSIEUR

P O U J E T.

L'Affaire de Cette a pensé nous couter un Juge de l'Amirauté: voici l'avanture. Monsieur Poujet Juge de l'Amirauté fut intimidé par ses ennemis qui l'obligerent à prêter serment de fidélité à la Reine Anne & lui donnerent des provisions nouvelles

pour sa Charge. Ils le firent Magistrat Anglois, moyennant quoi il fut pillé tout le premier par preference, & il resta dans Cette jusqu'au jour du départ des ennemis.

En les voïant quitter cette prise, il crut pouvoir abjurer la Magistrature Angloise. Il dépêcha un Païsan pour donner avis à nos Généraux de la retraite des ennemis. Ce Païsan fut surpris se glissant furtivement le long de la plage. On l'arrête comme un espion ; on le menace : ce pauvre rustre répond naïvement : » Je ne suis point » un espion, Messieurs, je suis un Courrier ; » mais tu es à pied, lui dit-on ; n'importe » je suis le courier du Juge de mon Village, » puisque c'est lui qui m'envoïe porter des » avis.

Sur cette déclaration, Milord Norris envoïa prendre Monsieur Poujet à Cette, & dès qu'il fut arrivé, on lui déclara qu'on l'alloit condamner comme un Anglois qui trahit sa Souveraine. » Hélas, Messieurs, » leur répondit-il, tout effraïé, vous ne » devés me condamner ni comme Anglois, » ni comme François, car je ne sçai plus » ce que je suis. On ne lui tint pas de longs discours, & sans autre forme de procès on

le déclare traître : on le condamne : on va le faire pendre.

Pendant qu'on le dispose à prendre son parti de bonne grace , ou à être pendu malgré lui , deux Officiers que nous avons faits prisonniers furent amenés à nos Généraux , qui leur faisant une reception polie & gracieuse , leur donnerent d'abord leur table pour prison. Après les y avoir tenus joieusement captifs , on les renvoia sur leur parole ; mais à condition qu'ils porteroient au Milord les marques de leur captivité c'est à dire force bouteilles du même vin dont ils avoient bû.

Ils partent avec cinq ou six hommes chargés de bon vin , sans compter celui qu'ils avoient dans la tête , qui donnoit à leur marche un air de gaieté d'un très-bon augure pour tous ceux qu'ils rencontroient

Cette troupe gaillarde arriva fort à propos pour égaier un peu la ceremonie funebre du pauvre Monsieur Poujet. Il presentoit déjà le col au sacrificateur , & la victime alloit être immolée en l'air, lorsque ces Officiers parurent avec leur present Bachique ; en l'offrant au Milord , ils crierent *grace , grace*. Le Dieu du vin sollicita : quel Juge

pourroit être inflexible à tant de bouteilles? Les Officiers y joignent un recit patetique de la reception que nos Generaux leur ont faite. Enfin le Milord attendri leur envoie Monsieur Poujet avec un present de bierre excellente.

Ainsi pour deux Officiers & de bon vin , l'on nous donna en échange , un Juge & de la bierre ; nous y perdons, mais c'est la seule perte que nous aïons faite en forçant les ennemis à se rembarquer.

LES BOHEMIENNES.

Plusieurs grands hommes de l'antiquité Grecs & Romains ont ajoûté foi aux discours de bonne aventure. Tel grand Capitaine qui affronte avec intrepidité des perils réels , craindroit peut - être les perils imaginaires qu'une Bohemienne verroit dans sa main , & par consequent espereroit les bonnes fortunes qu'elle lui promettroit ; pardonnés donc cette foiblesse à une femme dont je vais vous parler ; elle a un bon esprit & est aimable d'ailleurs. C'est une riche Bourgeoise que je nommerai

merai Belise, & qui est d'autant plus excusable que la fourberie qu'on lui a faite est des moins grossieres en ce genre - là. La Bohemienne qui l'a filoutée, & qui est presentement au Châtelet, a de l'esprit comme un Demon, la langue bien pendue, le babil & l'accent Bohemien tenant du Gascon, langage propre à raconter le merveilleux & à faire croire l'incroïable.

Cette Bohemienne sçachant que Belise alloit souvent chez une amie, la guette un jour, passe comme par hazard auprès d'elle, la regarde à plusieurs reprises, s'arrête, recule trois pas, fait un cri d'étonnement & de joie. . . . Est-ce que vous me connoissez, lui dit Belise, en s'arrêtant aussi? si je vous connois, répond la Bohemienne dans son jargon, oui, ma bonne Dame, & non, peut-être & sans doute; & si je ne vous connois pas, je suis sûre que vous serés heureuse de me connoître: je vois bien, lui dit Belise avec bonté, que vous avés envie de gagner la piece, en me disant ma bonne aventure; je n'y crois point, mais ne laissez pas de me la dire. Belise la fit entrer chés son amie, & les voilà toutes deux à causer: Belise lui presenta sa main,

& la Bohemienne, en l'observant, feignoit d'être de plus en plus surprise, & réjouie d'avoir rencontré, disoit-elle, une personne qu'elle cherchoit depuis plusieurs années. Elle devina par les regles de son art, plusieurs singularités, dont elle s'étoit fait instruire par une servante qui avoit servi Belise: mais ce qu'elle voïoit de plus sûr dans cette main, c'étoit, disoit-elle, une fortune subite & prochaine: une fortune, s'écria Belise! oüi répondit la Bohemienne, & bonne fortune, bonne fortune, fortune de richesse, s'entend, & non d'amour, car je vois dans votre main que vous êtes sage & fidelle à votre mari, qui pis est pour vos amants; certes je vois bien des mains à Paris, mais j'en vois peu comme la vôtre.

Par ces circonstances surprenantes qu'elle paroïssoit deviner, elle disposa Belise à donner avec confiance dans le piege qu'elle lui tendoit: après avoir persuadé à nos Bourgeoises, qu'elle avoit des liaisons très-particulieres avec les Demons & les Genies, elle leur conta l'histoire d'une Princesse Orientale, qui étoit venue mourir à Paris, il y avoit cent ans, & leur dit que cette Prin-

celle étrangere avoit enterré un trésor dans une cave , & qu'ensuite voulant faire son héritiere une certaine Bourgeoise de ce tems-là qu'elle avoit pris en affection , elle avoit été surprise de mort subite , avant que d'avoir pû instruire la Bourgeoise de ce trésor caché : c'est ce que je sçai de la Princesse même , continua la Bohemienne ; car quoique morte il y a cent ans , elle est fort de mes amies , & voici comment : vous devés sçavoir , car il est vrai , que nulle personne de l'autre monde ne peut parler à nulle de celui-ci que par l'entremise des Genies ; or le mien est ami de celui de la Princesse ; bref je l'ai vüe tant de fois que rien plus , & je me suis chargée de lui chercher dans Paris , quelque femme qui soit de la famille de la défunte Bourgeoise , que la défunte Princesse vouloit faire son héritiere du trésor caché , & je suis bien trompée si vous n'êtes une de ces parentes que je cherche avec empressement.

A ce recit extravagant l'amie rioit de tout son cœur ; mais Belise ne rioit que pour faire l'esprit fort , car le desir d'être héritiere augmentoit sa credulité. Il faut être folle , dit-elle , pour s'aller imaginer

que je suis parente de cette héritière; pas si folle, ma bonne Dame, pas si folle, car je le voudrois de tout mon cœur, & je l'ai soupçonné d'abord à certain air de famille qui m'a frappé dans votre visage; car la Princesse m'a fait voir en songe l'air de famille de l'héritière, afin que je reconnusse à la physionomie, quelqu'une de ses parentes: mais, reprit Belise, comment sçavoir si je suis parente de cette héritière qui vivoit il y a cent ans? oh dans Paris, reprit la Bohémienne, on est parent de plus de gens qu'on ne pense; car depuis le tems qu'on s'y marie, & qu'on ne s'y marie point, imaginés-vous combien d'alliances? toutes les Bourgeoises de Paris sont cousines, vous dis-je, il n'y a que la différence du degré; & si vous êtes cousine de l'héritière seulement au septantième degré, j'ai tant de crédit sur la Princesse, que je vous fais héritière de son trésor; car je suis impatiente d'affection pour vous, de sçavoir si vous êtes la parente qu'il me faut; je vais l'éprouver dans un clin d'œil: mais si j'étois aussi parente, dit l'amie; la Bohémienne n'y trouva point d'apparence, mais fut ravie pourtant de faire l'épreuve

LES BOHEMIENNES. 125

double pour mieux jouër son jeu : à l'instant elle demanda deux grands verres de cristal qu'on alla chercher & remplit d'eau claire ; elle les mit sur deux tables éloignées l'une de l'autre , & dit aux Bourgeoises de fermer un œil , & de regarder attentivement avec l'autre. Les voilà donc observant chacune leur verre d'eau : regardés-bien , leur crioit la fausse Magicienne ; car celle qui est parente de l'héritiere , doit voir dans son verre un échantillon du trésor dont elle doit hériter , & l'autre y verra le Diable, c'est-à-dire , rien. Il faut vous dire ici, que la Bohemienne avoit mis dans chaque verre, une petite racine , leur disant que c'étoit la racine d'enchantement qui attiroit les Genies ; & l'une de ces racines , étoit apprêtée avec une composition chimique, qui detrempée par l'eau , devoit par une espee de fermentation , former des bubbles d'air , & force petits brillans de différentes couleurs, avec des paillettes dorées : c'en est plus qu'il ne faut pour faire voir à une femme prevenuë tout ce que son imagination lui représente. Belise étoit si agitée par le desir du trésor , & par la crainte de ne rien voir , que la premiere petite bube d'air qui parut

dans le verre , elle cria qu'elle voïoit quantité de perles : notre rufée acheva de lui tourner la tête en se réjouiſſant d'avoir deviné juſte : vous en allés bien voir d'autres , s'écria-t'elle ; regardés-bien. En effet la fermentation augmente ; & chaque fois qu'on lui dit , voïés-vous ceci ? voïez-vous cela ? Belife répond touſjours , oüi , oüi ; car transportée , ébloüie , troublée , elle vit enfin tant de belles choſes , que charmée & convaincuë , elle alla ſauter au col de celle qui la faiſoit ſi riche.

L'autre Bourgeoiſe étoit muette , & bien fâchée de n'avoir vû que de l'eau claire ; mais Belife croïant déjà tenir des millions , lui promit de l'enrichir & de recompenser ſa bienfaitrice , qui lui jura foi de Bohémienne , qu'elle poſſéderoit ce tréſor dans deux jours , mais qu'il y avoit pourtant de grandes difficultés à vaincre ; car , dit-elle , le Diable qui eſt gardien de tous les tréſors enterrés , en doit prendre poſſeſſion au bout de cent années , c'eſt la regle des tréſors cachés ; mais par bonheur il n'y a que quatre-vingt-dix-huit ans que la Princeſſe a enterré le ſien ; je crains pourtant que le Diable ne nous diſpute la datte , enragé

contre vous, de ce qu'à deux ans près, vous lui enlevés des richesses qui lui auroient servi à damner trente avaricieux. Mais, encore votre main : je me trompe fort si ce même Diable ne vous a déjà lutinée. Justement, dit Belise ; car cet été à la campagne il revenoit un esprit dans ma chambre ; il faut être sorciere pour avoir deviné cela : la sorciere sçavoit en effet, que la servante, s'ennuiant de ne point voir son amant, s'étoit avisée de lutiner sa Maîtresse pour l'obliger à revenir à Paris.

C'a menés moi chez vous, dit la Bohemienne, en regardant l'eau du verre ; car je remarque ici que ce trésor est dans la cave de la maison même où vous demeurez ; & je vois qu'il consiste en deux caisses, dont l'une est pleine de vieux ducats, & l'autre de pierreries.

Belise ravie de sçavoir déjà la succession dans la cave, emmena chez elle son amie & la Bohemienne, qui l'avertit, chemin faisant, que pour adoucir l'esprit malin, elle alloit faire des conjurations, des fumigations, & qu'il falloit amorcer d'abord le Diable par une petite effusion d'or : avés-vous de l'or chez-vous, continua-t'elle,

j'ai cinq loüis d'or, répondit Belise, fort bien répondit l'autre; mais je ne veux toucher de vous ni or ni argent que je n'en aie rempli vos coffres. Vous mettrés vous-même l'or dans le creuset au fond de la cave, & vous le verrés fondre à vos yeux par un feu infernal qui sortira des entrailles de la terre en vertu de certaines paroles signées que je prononcerai; je veux que vous soïés témoin de ces merveilles qui vous prouveront mon pouvoir, & le droit que vous avez déjà sur la succession.

Avec de pareils discours ils arriverent enfin chez Belise, où le reste de la fourberie étoit préparé, comme vous l'allés voir. Les caves en question étoient, comme on en voit encore à Paris, pratiquées dans des souterrains antiques, en sorte qu'elles n'étoient séparées de plusieurs autres caves que par un vieux mur; caves fort propres à exercer l'art des magiciens & des Marchands de vin: l'ancienne servante, au tems qu'elle apparut en lutin à sa maîtresse, avoit fait dans ce vieux mur une petite ouverture à l'occasion de ses amours; elle dispoit d'une de ces caves voisines. C'est par son moien que notre magicienne

avoit composé un spectre ressemblant à peu-près à celui qui étoit apparu à Belise à sa campagne. Elle joignit à cela un appareil, affreux dont vous verrés l'effet dans un moment.

Belise arrivée chez elle , alla prendre dans son tiroir les cinq louis d'or pour faire fondre au feu infernal ; on la conduit dans ses caves : un frisson la prend en entrant dans la première ; il y en avoit encore une autre à traverser , quand elle vit au fond de la troisième , une lueur qui lui fit appercevoir ce spectre de sa connoissance qui sembloit sortir de terre , elle ne fit qu'un cri qui fut suivi d'un évanouissement. Aussitôt la magicienne & sa compagne la reporterent dans sa chambre ; & dès qu'on l'eut fait revenir à elle , son premier mouvement fut d'être charmée d'avoir vû ce qui l'assuroit de la réalité du trésor , elle donna les louis d'or , pour aller achever la ceremonie dans la cave ; & quelque-tems après on lui vint rendre compte du bon effet de l'or fondu ; car le Demon du trésor avoit promis de se trouver la nuit suivante au rendez-vous qu'on lui avoit donné de la part de la Princesse , pour convenir à l'amiable du

droit de celle qui en devoit hériter. C'est ainsi que la Bohemienne gagna cent francs pour sa premiere journée , & laissa l'héritiere fort impatiente du succès qu'auroit pour elle la conference nocturne du Demon & de la Princesse.

Le lendemain la Bohemienne en curée vint trouver Belise ; & feignant d'être transportée de joie , lui dit en l'embrassant , que la Princesse s'étoit renduë chez elle dans une petite chambre qu'elle lui avoit fait tapiffer de blanc , & que le Diable y étoit venu malgré lui ; je l'ai bien contraint d'y venir , continua-t'elle dans son jargon , je leur commande à baguette à ces petits Messieurs-là : au reste j'ai dittant de perfections de vous à la Princesse , qu'elle vous aime comme sa propre enfant ; elle vous fait sa legataire universelle : le Diable alleguoit que les cent ans étoient accomplis , il vouloit escamoter par un faux calcul les deux ans qui lui manquent. Il a bien disputé son droit contre nous ; mais tout Diable qu'il est , il faut qu'il nous cede en dispute à nous autres femmes , & nous l'avons fait convenir qu'en lui donnant sa paragoüante , il renonceroit à la

succession , & cette paragoïante ne sera que de mille écus , encore voulions-nous qu'il les prit sur l'argent du trésor ; mais il s'est mis en fureur , disant qu'on vouloit le tromper ; & il a raison : car dès qu'un trésor est decouvert , il n'y a plus de droit. Bref , nous lui avons promis les mille écus d'avance , il faut que vous les lui trouviés aujourd'hui. Belise écoutoit avec plaisir les bontés de la Princesse , mais les mille écus lui tenoient au cœur , elle y rêvoit : je ne veux point toucher cet argent continua la rusée , vous les donnerés au Diable en main propre ; il est enragé contre vous , car vous êtes si vertueuse , il voit de plus que vous l'allés deshériter ; s'il vous tenoit , il vous déchireroit à belles dents ; il faut pourtant que vous lui donniés vous-même les mille écus. Oh ! s'écria Belise , je ne veux plus le voir : voïez-le , voïez-le , continua l'autre , en faisant un peu la fâchée , vous croiriez peut-être que je veux gagner avec lui sur ces mille écus là ; c'est son dernier mot , voïés-le vous-même. Belise lui protesta qu'elle avoit toute confiance en elle , mais qu'il lui étoit impossible de trouver mille écus , & qu'elle auroit même de la

132 LES BOHEMIENNES.

peine à mettre, ensemble, cinq cens livres; à quoi la Bohemienne répartit, après avoir rêvé un moment, hé bien vous me ferés votre billet du reste, & je ferai le mien au Diable, & cela je vous le propose, sous son bon plaisir s'entend, car il faut que j'aie lui faire cette nouvelle proposition. Après ce discours, elle quitta Belise, qui passa le reste du jour à ramasser cinq cent livres dans la bourse de ses amis.

Le lendemain la Bohemienne revint lui annoncer, que le jour suivant elle la mettroit en possession, & que le marché se pourroit conclure la nuit prochaine, dans la cave où le Diable gardoit le trésor; que la Princesse devoit s'y trouver sur le minuit, & qu'elle vouloit absolument que l'heritiere fut présente mais, continua-t-elle en voyant déjà pâlir Belise, ne craignez rien, vous y ferez, & vous n'y ferez pas; car ce sera mon Génie qui prendra votre ressemblance, & qui paroîtra à votre place avec quatre Genies de ses amis habillés en femmes, car la Princesse est entêtée du cérémonial; elle veut que quatre ou cinq Dames vénérables forment un cercle digne de la recevoir; il ne nous

manque plus que des habits pour ce cercle; mais il en faut trouver, car les Génies ont bien le pouvoir d'imiter au naturel des créatures vivantes, mais ils ne peuvent imiter ni le fil, ni la soye, ni la laine, ni rien qui soit ourdi, tramé, tissé, ou tricotté, ce sont les termes du grimoire; nous sçavons cela nous autres, & je vous l'apprens, en sorte que pour les habiller, il faut des habits réellement étoffés, & j'ai imaginé que vous leur prêteriez les vôtres; ne craignez point qu'ils les fassent, les Génies sont propres. Ça, continua-t'elle, il nous faut aussi quantité de toile; vous avez sans doute des draps, des nappes; c'est que la Princesse ne peut paroître que dans un lieu tapissé de blanc: votre cave est noire, elle n'y viendrait point, & nous manquerions votre succession. A tout ce détail, Belise topoit de tout son cœur, pénétrée de reconnoissance pour sa bienfaitrice. Et après avoir donné les cinq cens livres, elle fait elle-même l'inventaire de ses habits & de son linge; la Bohemienne ne trouve rien de trop beau pour le cercle de la Princesse, & même elle l'augmente encore de deux Génies, voyant des jupes

134 LES BOHEMIENNES.

& des coëffures de reste; à peine laisse-t'elle à Belise un jupon de toile : cette pauvre femme dépouillée aide elle-même à porter ses hardes jusqu'à la porte de sa cave, & la Bohemienne en y entrant recommande à l'heritiere de bien fermer la porte à double tour, de peur que quelqu'un ne vienne troubler le cercle. Belise ne pouvoit avoir aucun soupçon, en enfermant son bien dans sa cave, car elle ignoroit la communication des caves voisines, par où les Génies plierent toilette : ainsi les Bohemiennes eurent toute la nuit devant elles pour sortir de Paris avec leur butin, & l'heritiere en chemise fut se coucher, en attendant ses habits & la succession de la Princesse.





L E
CORRESPONDANT
DE LA GUINGUETTE.



ES Vendanges ont été si abondantes cette année, qu'un Payfan d'Argenteüil a recueilli dans un seul demi arpent de vignes quatorze muids de vin. La posterité biberonne aimera mieux voir cette remarque dans nos registres, que l'époque du grand hiver, & des débordemens d'eau. Le vin ne vaut plus que trois sols à la Guinguette, & cette abondance me fournira des memoires pour les articles burlesques du Mercure : il ne me suffit pas d'avoir des correspondans dans les pays étrangers, & dans les Provinces, j'en ai un très-assidu les Fêtes & Dimanches aux assemblées de la Courtille, Pan-

136 LE CORRESPONDANT.

tin , Vaugirard & autres païs de la banliëue : on y apprend non seulement l'intérieur des familles bourgeoises , mais encore ce qui se passe dans les grandes maisons.

Bacchus toujours sincere , & quelquesfois malin ,
Se plaît à publier le long du grand chemin ,

Le soir au retour des Guinguettes

Les intrigues les plus secretes

De l'Artisan , du bas Bourgeois ;

Il médit même quelques fois

De la plus haute Bourgeoisie.

Sa téméraire frénésie

Des plus qualifiés revele les secrets ;

Ne fait-il pas parler Servantes & Valets ;

Des Bijoutiers , des Revendeuses ,

Des Tailleurs & des Accoucheuses ?

Une Revendeuse , & le Valet d'un vieux Medecin buvoient ensemble à la grand-Pinte : la Revendeuse se réjouïssoit de ce que la petite verole est presque finie dans Paris , & le valet du Medecin s'en affligeoit pour son Maître ; la Revendeuse lui racontoit à cette occasion les erreurs de la plûpart des femmes , sur tout ce qui peut apporter dans une maison l'air de la petite verole ; & cela lui avoit fait grand tort ,
disoit-elle ,

disoit-elle, car les Dames croïoient trouver la petite verole jusques dans les dentelles que je leur portois. Cela n'est pas si mal fondé, lui disoit le valet; car le mauvais air se met dans le linge, dans les habits, dans les Perruques, & voici ce qui est arrivé à mon Maître.

Une Bourgeoise jeune & jolie craignant la petite verole, comme de raison, mais un peu plus qu'une femme raisonnable ne ja doit craindre, prenoit pour petite verole, la moindre émotion, la moindre vapeur, elle croïoit à chaque instant sentir la fièvre & l'avoit peut-être de peur; elle croyoit être prise: son premier mouvement fut d'envoyer vite au Medecin; mais faisant reflexion que les Medecins portent avec eux l'air de la petite verole, elle résolut de se passer de Medecin. On en fit pourtant venir un; on le conduisit d'abord dans la chambre d'une servante malade, en attendant qu'on disposât la Maîtresse à le voir; & elle ne voulut absolument point le recevoir qu'il n'eût ôté sa perruque & ses habits: mais, lui dit-on, un vieux Medecin dépoüillé vous fera encore plus de peur que la petite verole. Il est vrai, ré-

138 LE CORRESPONDANT

pondit-elle , mais qu'il prenne quelque habit dans la maison. Il ne se trouva point d'habit vacant , le Médecin étoit pressé ; on le travestit de ce qui se présenta dans la chambre de la servante , de sa juppe , de son manteau & de ses cornettes dont on le coëffa comme on put. Dans cet équipage , il fut reçu de la Bourgeoise , & s'assit auprès de son lit pour lui tâter le pouls.

Il faut sçavoir que la servante étoit au lit de son côté pour avoir été excédée de coups par la belle-mere de la Bourgeoise. Cette belle-mere étoit une grande femme seiche , bilieuse , acariâtre & brutale , qui affommoit ses valets pour le moindre sujet , & elle en avoit eu un essentiel de battre la servante ; aussi lui avoit-elle juré qu'elle la mettroit sur le grabat pour un mois , & lui avoit défendu d'entrer dans la chambre de sa bru. Quelle fut sa colere en y entrant ? quand elle crut , trompée par l'habit , voir cette servante assise au chevet du lit ? aveuglée de rage elle court sur le Médecin , qui se sentit prendre à la gorge , avant que de sçavoir par qui ; il se débarassa à coups de poings de cette

enragée , & l'aventure finit , comme la scène d'Arlequin Lingere , par un détignonnement reciproque de la belle-mere & du Medecin.

Comme le valet du Médecin achevoit de conter l'aventure de son Maître , arrive un bon compagnon : paye-nous bouteille , lui dit celui-ci ; non , dit l'autre , je suis ruiné depuis que le vin est à bon marché ; j'avois plus d'argent quand il étoit cher , car je ne buvois que de l'eau. Ce propos de Guinguette fut suivi d'une erudition de la Chine , car c'étoit un garçon qui avoit fort voyagé , & qui leur dit , à propos de petite verole qu'elle se gagne par la respiration , & cita là-dessus les Médecins Chinois.

Il y a à la Chine des Médecins plus habiles à donner la petite verole , que les nôtres à la guérir ; ce n'est point une plaisanterie : comme elle est mortelle en ce pays-là après certains âges , on va trouver le Médecin , pour la faire venir quand elle ne vient pas naturellement ; & voici comment les Médecins la donnent : ils recueillent soigneusement , & en certains momens de cette maladie , la sueur des

140 LE CORRESPONDANT

malades avec du coton ; ils enferment ensuite ce coton mouillé dans de petites boîtes d'or , & le conservent avec certaine préparation , & l'on met ensuite ce coton dans les narines de ceux qui veulent avoir cette maladie , & l'effet en est sûr : nos Dames craindroient beaucoup ces Medecins-là , car ils portent à coup sûr la petite verole dans leur poche.

Après le voyageur , un Auteur du Pont-Neuf vint boire avec ces Messieurs-ci , & donna un plat de son métier.

*Air Original de la Guinguette , sur l'Air :
Avance , avance , &c.*

Un Officier à son retour
S'en vint pour me parler d'amour :
Je me mis d'abord en défense ,
Eh avance , avance , avance ,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Je suis , dit-il , jeune & bien fait ,
J'ai de l'esprit & du caquet ,
En amour la belle éloquence ,
Eh avance , avance , avance ,
Avec ton habit d'Ordonnance.

DE LA GUINGUETTE. 141

Je lui dis votre beau parler,
Ici vous fera reculer ;
Près de moi la seule finance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Il me dit je t'épouserai,
Mille écus je te donnerai,
Je lui dis, payés-les d'avance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Il n'a point d'argent le matois :
Mais sa bouche vers mon minois ;
Malgré ma bonne contenance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Mon grand frere arrive soudain
Qui tient une épée à sa main,
Dont la pointe droit vers sa panse,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Ce brave ne recule pas,
Mais au contraire à très grands pas
Du côté de la porte avance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

A propos d'air du Pont-Neuf, dit un garçon Marchand qui se trouva là, les airs de Lambert sont charmans ; j'ai un de mes amis qui en est fou ; il chante des chansons de Lambert toute la journée, la nuit même en rêvant, c'est sa passion : il est dammeret, galant, pincé, la perruque blonde, les gands blancs, la cravatte à glands de fayence ; nous l'enyvrâmes à Chaillot Dimanche dernier : il se perdit en chemin, & après l'avoir cherché longtemps, nous l'entendîmes chanter ; nous courûmes à la voix, il étoit tombé dans l'égoût, mais il s'y trouvoit à son aise comme dans son lit ; tout couvert d'ordure, sa perruque roide de crote, il ressembloit à un fleuve noir : il s'étoit accôté sur un tas d'immondices qui formoit en cet endroit de l'égoût une cascade de bouë liquide, & là presque yvre mort, il s'égoïilloit de chanter.

Coulez, murmurez clairs ruisseaux,

Allez dire à Clémence

L'état où m'a mis l'inhumaine.

Comme nous n'osions le toucher pour le relever, tant il étoit boueux, nous lui

passâmes deux perches sous le ventre , & nous l'enlevâmes tout brandi pour le porter à son inhumaine , qui étoit avec sa famille au cabaret prochain : l'un des deux qui le portoient étoit son rival , & lui jouïoit ce tour , pour en degoûter sa maîtresse , qui haïssoit les yvrognes. C'étoit une simple Bourgeoise qui ne connoissoit pas assez le grand monde de Paris : elle croïoit que l'yvrognerie étoit haïssable dans un jeune-homme ; & comme elle étoit prête à se marier avec celui-ci , elle fut fort affligée de le voir en cet état : la mere s'écria en le voïant paroître , ah ! je ne veux pas donner ma fille à un homme qui a si peu de raison

Il faut lui pardonner , dit le pere , grand diseur de bons mots Bourgeois , & qui aimoit aussi à boire ; quand le vin est commun , la raison est rare , il n'est défendu qu'aux femmes de boire , parce que quand elles ont une fois perdu la raison elles ne la retrouvent jamais mais ; il faut qu'un homme sage s'enyvre au moins une fois en sa vie , pour sçavoir quel vin il a.

Après une tirade de raisons aussi bonnes que celles-là , il conclut que le jeune

homme yvre feroit son gendre ; la mere s'emporta fort , disant que sa fille étoit plus à elle qu'à lui , & qu'elle ne vouloit point la donner à cet homme-là : toute la famille présente proposa un accommodement entre le mari & la femme ; & on convint que la fille qu'on sçavoit être très-censée , décideroit sur ce mariage , & qu'elle choisiroit des deux rivaux.

Le rival triomphoit déjà auprès de cette sage fille , & n'avoit rien oublié pour augmenter l'horreur qu'elle avoit pour l'yvrognerie , mais elle en avoit encore plus pour la mauvaise foi : elle sçavoit que celui-ci étoit ami de son amant ; & voyant qu'il l'avoit trahi en l'amenant yvre devant elle , elle supposa qu'il l'avoit ennyvré exprès , & se tournant vers lui , elle lui dit haut en pleine assemblée : Monsieur, j'aime encore mieux un homme qui s'ennyvre , qu'un homme qui trahit son ami.

Le pere qui étoit bon & franc comme le vin de sa cave , loüa fort la décision de sa prudente fille ; il exagéra la noirceur d'ame , d'un homme qui se sert du vin pour faire tort à quelqu'un ; cela , disoit-il , est contre le droit des buveurs , plus sacré

sacré que le droit des gens ; c'est pis que de voler sur le grand chemin ; car si j'avois confié la clef de mon cabinet à un ami , & qu'il me volât , quel crime seroit-ce ? & n'est-ce pas donner la clef de son cœur à quelqu'un , que de s'enyvrer avec lui ? Celui avec qui je m'enyvre m'est plus cher que femme & enfant , entendez-vous ma femme ? & voiez la punition que je mériterois si je vous avois trahi ; cela est vrai , répondit la femme : je conclus donc , répliqua le mari qu'on me donne à boire , & que je boive à la santé du pauvre enyvéré , à qui je donne ma fille pour punir l'autre.

C'est à condition , reprit la fille , qu'il ne s'enyvrera de sa vie : bien entendu , reprit le mari , il fera comme moi , plus je bois , moins je m'enyvre ; buvons encore ce coup-ci , & qu'on m'aille querir le Notaire ; je veux que ce repas-ci soit le commencement de la nôce , & qu'elle dure huit jours.





AVANTURE DU BAL.



UN jeune Officier fort amoureux d'une femme fort vertueuse , en fut rebuté plusieurs fois , de très - bonne foi , car elle fut prête d'en avertir son mari. Elle en menaça l'Officier qui lui representa qu'elle avoit grand tort d'être si fidelle à un mari qui avoit une maîtresse. *Une maîtresse !* s'écria la Dame qui étoit encore plus jalouse que vertueuse. *Ab ! si vous pouvez me prouver cela* *Achevez , Madame , achevez ,* lui dit l'Officier ; vous avez voulu dire que si je pouvois vous prouver l'infidélité de votre mari , vous vous en vengeriez. J'avouë , reprit vivement la Dame , que j'ai voulu dire cela dans mon premier mouvement , mais la raison me revient bien vite comme

vous voiez , car je n'ai pas achevé , il en seroit de même si je voïois réellement l'infidelité de mon mari , mon premier mouvement seroit de me venger , mais la raison me reviendroit si vîte que vous n'aurez pas le loisir de profiter de ce moment-là. Je me le tiens pour dit , reprit le Cavalier , la question n'est donc plus que de vous prendre dans un moment de colere qui dure assez pour vous déterminer à la vengeance ; la question seroit encore , repliqua-t'elle ; en le quittant brusquement , si cette vengeance ne se tourneroit point contre vous plutôt que contre mon mari.

Le Cavalier étoit de ceux qui expliquent tout à leur avantage , parce qu'ils jugent desavantageusement de toutes les femmes : il conçut de grandes esperances s'il pouvoit trouver l'occasion favorable , il la chercha avec soin ; enfin aiant gagné à force d'argent la femme de chambre de la maîtresse du mari , il sçut que le soir même ils devoient se trouver à un bal , & cette femme de chambre lui montra la lettre que sa maîtresse écrivoit au mari pour ce rendez-vous. Voici ce qu'elle contenoit.

N ij

Trop infortuné mari d'une femme jalouse , je ne pourrai te consoler ce soir dans mon appartement , car j'y reçois des Dames qui s'y viennent déguiser pour un bal qui se donne dans le grand appartement bas qui est au-dessous du mien , tu m'y trouveras déguisée simplement en chauve-souris , avec deux jupes noires , un ruban jaune autour du col , & un rouge sur la tête ; viens-y avec la même robe d'Armenien que tu avois aux deux derniers bals , &c.

Le Cavalier copia cette lettre en écriture de femme, & y ajoûta seulement ceci : *C'est la seconde fois aujourd'hui que je t'ecris la même chose , je t'envoie cette seconde instruction en cas que tu n'aies pas reçu la première.*

La femme de chambre recacheta l'original de cette lettre , & l'envoia naturellement au mari dès le matin comme elle en avoit l'ordre , & le Cavalier envoia la sienne par un laquais fort adroit , qui faisoit le niais à merveille , & qui alla droit au logis de la Dame jalouse , où feignant de n'avoir trouvé en bas aucun laquais de Monsieur , il monta chez la femme de chambre de Madame , à qui il demanda niaisement , si Monsieur n'étoit point au logis , il tenoit negligemment à sa main

la lettre que cette femme de chambre-ci confidente de la jalousie de sa maîtresse , se sçut bon gré d'avoir attrappée à notre faux niais , qui la pria bonnement de la remettre entre les mains de Monsieur, sans que Madame en sçut rien ; elle fit tout le contraire comme vous pouvez penser , & c'étoit l'intention du Cavalier qui se doutoit bien que la femme jalouse feroit suivre son mari , & feroit convaincuë de son infidélité , c'est tout ce qu'il souhaitoit , mais le hazard poussa la chose plus loin.

Le mari voulant aller au bal à l'insçu de sa femme , feignit le soir un mal de tête , elle comprit d'abord qu'ayant reçu la lettre dont elle avoit le double , il se disposoit à se dérober d'elle pour aller au rendez-vous , & pour lui donner beau , elle feignit aussi une migraine , & se retira de bonne heure dans son appartement : sa confidente eut soin de lui trouver pour le bal un habit de chauve-souris pareil à celui que devoit avoir sa rivale , avec le signal des rubans marquez dans la lettre.

Le mari sortit en secret sur les dix heures du soir pour aller se deguïser je ne sçai où ; la femme prit le carrosse un peu après

& se rendit au bal avec sa femme de chambre qu'elle fit aussi masquer ; le bal ne faisoit que de commencer , elle se posta dans un coin , où elle ne fut remarquée que de son jeune amant , qui voïant la chauve-souris de si bonne heure au rendez-vous , & sçachant qu'elle ne devoit s'y trouver que fort tard , devina que cette chauve-souris-ci pourroit bien être la femme jalouse qui prenoit les devans pour donner le change à son mari , & le convaincre de perfidie ; ce soupçon fut bien-tôt confirmé par la femme de chambre avec qui il étoit d'intelligence , souvenez-vous que c'est celle de la maîtresse du mari , & qu'étant de la maison où le bal se donnoit , elle y pouvoit être naturellement , elle y cherchoit le mari amant de sa maîtresse qu'elle venoit prier de ne point s'impatienter , parce qu'elle ne pouvoit venir que sur la fin du bal. Comme cette femme de chambre & notre amant masqué s'entretenoient ensemble , l'Armenien , c'est à dire , le mari en robe d'Armenien , parut , & fut aussi-tôt reconnu par la femme , qui chercha l'occasion de l'attirer dans quelque coin pour le confondre. Notre amant qui

les observoit pour voir le dénoüement de cette Scene, en imagina une qui pourroit lui être plus favorable, il concerta *impromptu* avec la femme de chambre, qui voulut bien sacrifier sa maîtresse à cet amant passionné & liberal : voici comment elle s'y prit.

Elle aborda l'Armenien, & lui dit que sa maîtresse le prioit de changer son déguisement, parce qu'on l'avoit trop remarqué au dernier bal, & le pria de la suivre jusqu'à une petite chambre où elle lui donneroit un autre habit : voilà donc la femme de chambre qui marche la première, l'Armenien la suit, la chauve-souris suit l'Armenien, & l'amant suit la chauve-souris, marche mystérieuse & intéressante dont je ne vous tracerai point ici tous les détours, car je n'ai point sçu exactement quel étoit le plan de ces appartemens; mais enfin à la faveur de quelque obscurité chacun allant à ses fins, nos quatre personnages se trouverent postez comme vous allez voir; le mari entre d'abord avec la femme de chambre dans un cabinet, y quitta son habit d'Armenien pour en prendre un autre avec un masque différent, & re-

tourna au bal attendre sa maîtresse. L'amant à qui la femme de chambre donna l'habit que venoit de quitter le mari , resta dans le cabinet pour y être pris pour lui si l'occasion devenoit favorable, & elle le devint, car la femme jalouse trouvant la porte ouverte , & voïant l'amant Armenien qu'elle prit pour son mari , crut avoir trouvé le moment de le confondre. Elle entre , ne doutant point qu'il ne fût là pour y attendre la chauve-fouris sa rivale ; l'Amant Armenien feignit de s'y méprendre comme auroit fait le mari , & cela produisit une scene que je prie le lecteur de ne point deviner trop tôt, il feroit tort à l'honneur du mari , à la vertu de la femme , & à celui qui écrit cette aventure , car il se garderoit bien d'en faire le recit si le dénoüement en étoit vicieux.

Cette femme par malheur pour l'amant n'aimoit pas assez son mari pour se soucier qu'il la prit en ce moment pour sa maîtresse , elle se démasqua d'abord pour l'accabler de reproches & d'injures, le faux mari feignant un repentir sincere , voulut reparer son infidelité par un racommodement des plus tendres , mais il la trouva inflexi-

ble : ah ! Madame , s'écria-t'il , en se démasquant , puisque vous ne voulez pas pardonner à un mari perfide, vengez-vous-en donc dans ce premier mouvement de colere où la vengeance est si pardonnable ; la vertueuse femme lui répondit avec sa vivacité ordinaire , qu'un autre premier mouvement avoit déjà succédé à celui de la vengeance , & qu'elle se sentoît si indignée contre lui que s'il paroïssoit jamais en sa présence elle lui mettroit en tête un mari qui sçavoit aussi-bien se venger d'un suborneur qu'être infidelle à sa femme.

Après cette menace, elle laissa notre jeune présomptueux convaincu pour la première fois de sa vie que ses charmes avoient bien peu de force , puisqu'ils n'avoient pas pû vaincre une femme déjà affoiblie par le desir naturel de punir un mari infidelle.





LA CONSTANCE DES FEMMES.



Ne fille de condition , nommée Therese , nous servira de modele , non pas pour ses constances heroïques & prodigieuses , qu'on ne connoît gueres que par tradition : mais de celles qu'on peut vraisemblablement attendre d'une femme , & par consequent d'un homme ; car les deux sexes n'ont rien à se reprocher là-dessus.

Therese étoit charmante de sa personne , très-jeune , & si peu experimentée , qu'elle ne connoissoit encore l'amour que par les Romans. Elle se sentoit une si grande disposition à la constance , qu'elle disoit quelquefois : *Non , je ne veux jamais aimer , la vie est trop courte , une constance de soixante*

ans ne seroit pas contentement pour moi. En d'autres momens elle faisoit reflexion que puisqu'il falloit aimer necessairement , il étoit bon de commencer très-jeune , afin de pousser la constance le plus loin qu'il étoit possible. Elle prit ce dernier parti , & dès le lendemain elle fut éprise du fils d'un Armateur de saint Malo. Ce jeune homme devint passionnément amoureux d'elle , & au bout de quelque temps on parla de mariage. Le parti parut bon à la mere de Therese : mais le jeune homme étant obligé de suivre son pere qui faisoit une nouvelle course en mer , ne put obtenir son consentement que pour le retour. Cependant on convint des articles , on se donna des paroles d'honneur , & les amans s'en donnerent de bien plus inviolables , ils se jurèrent un amour éternel. L'Armateur promit de revenir dans trois mois ; & le voila embarqué. Quelle épreuve pour Therese ! De vastes mers la separent de son amant : mais cette separation ne fait que redoubler son amour , & les trois mois d'absence lui parurent si longs , qu'on peut bien les lui compter pour trois années de constance. Cependant elle la poussa plus

loin ; car son amant ne revenant point encore au bout de six autres mois , elle étoit si affligée , que sa mere n'osa lui parler d'un autre parti qui se presentoit. Elle eut beau lui insinuer que peut-être l'Armateur ne reviendrait jamais ; elle lui fit même soupçonner que ce vaisseau avoit péri : mais Therese protestoit une fidelité égale pour son amant mort ou vif.

Un an entier s'étant écoulé , & la mere & la fille crurent réellement que l'Armateur ne reviendrait jamais. On le pleura comme mort pendant quelques jours ; & la mere , sans parler de rien à sa fille , fit trouver , comme par hazard , le second amant chez une parente , où elle mena sa fille. C'étoit un jeune Officier , fait pour donner de l'amour , & qui avoit tout l'esprit possible. Il étoit convenu avec la mere qu'il falloit prendre Therese par son foible. Il la loua d'abord sur le vœu qu'elle avoit fait de ne se jamais marier après avoir perdu ce qu'elle aimoit. Cette conversation ne pouvoit manquer de lui plaire , étant si conforme aux resolutions qu'elle avoit prises. Elle retourna plusieurs fois chez sa parente , où les exhortations

que cet Officier lui fit sur la constance produisirent insensiblement un effet contraire , & elle commença à raisonner ainsi : *Pour aimer bien constamment il faut être aimé de même , & cet homme - ci assureroit ma constance par la sienne , si jamais je pouvois l'aimer.*

Un autre raisonnement que lui fit cet ingenieux amant acheva de la déterminer ; car il lui prouva qu'elle ne pouvoit se vanter d'être constante sans avoir été mariée , parce que le mariage étoit la pierre de touche de la constance. Therese , qui tendoit toujours à la perfection de cette vertu , & qui ne pouvoit la posséder éminemment sans se marier , prefera pour cette raison seule l'amant vivant à l'amant mort : & peu de temps après ce second mariage fut aussi avancé que l'avoit été le premier : mais par malheur il vint à l'Officier un ordre de la Cour pour aller en Flandres. Il falut partir dans le moment , paroles données comme avec l'Armateur , pareils sermens entre Therese & l'Officier. Mais les chagrins de l'absence furent plus violens ; car elle aimoit celui - ci plus que l'autre , ou , pour mieux dire , l'amour qu'elle

avoit pour l'Officier lui persuadoit qu'elle n'avoit jamais aimé l'Armateur ; car elle se croïoit incapable de changer. Elle changea pourtant , je ne vous dirai point par quels motifs , mais , à coup sûr , ce fut pour parvenir encore à une constance plus parfaite ; car sans cela elle n'en auroit jamais aimé un troisième. Celui-ci étoit un Avocat , & la mere conclut avec lui plus promptement encore qu'avec les autres , craignant qu'il ne lui échapât ; car il étoit très riche. Le jour fut pris , les articles furent dressés : mais il y avoit une fatalité sur les mariages de Therese , il étoit écrit qu'ils ne seroient jamais qu'ébauchés , & celui-ci fut interrompu comme vous allez voir.

L'Armateur étoit revenu depuis quelque temps : mais aiant appris dans le voisinage que sa maîtresse aimoit passionnément l'Avocat , & n'aiant pas d'ailleurs fort bien fait ses affaires sur mer , il jugea à propos de ne point paroître , & se logea pourtant assez proche de la maison où se faisoient les conférences pour le mariage , qui fut enfin résolu. Le jour fut pris , on invita les parens de part & d'autre : l'af

semblée étoit grave , & Therese en habit paré y charmoit l'époux futur , dont elle étoit aussi charmée ; ils se repaissoient de regards & de desirs , lorsqu'on vit entrer dans la salle l'Officier , qui ne se doutant encore de rien , venoit d'arriver en poste de l'armée. Il entre avec la vivacité & les transports d'un jeune amant ; & ne voïant que celle qu'il aime , il court à elle. Il la regardoit déjà comme son épouse , & va l'embrasser. Il est reçu avec la froideur que vous pouvez vous imaginer , Therese est deconcertée : l'époux futur ne l'est pas moins , de voir qu'un homme d'épée a de si grands privileges sur sa femme ; cette familiarité l'allarme. L'Officier transporté ne prend garde au desordre ni de l'un ni de l'autre , & les yeux fixes sur ce qu'il aime , il reste un moment immobile. Une parente priée entre dans cet instant , & va d'abord feliciter les époux. A son discours l'Officier revient à lui : elle continuë , le voila presque au fait . Enfin la gravité de l'assemblée , & les complimens de la parente ne finissant point , lui expliquerent si nettement de quoi il s'agissoit , qu'il resta immobile encore : mais ce n'étoit plu

de plaisir. L'Armateur, premier époux en datte, aiant appris à la porte ce qui se passoit dans la salle, y entra justement dans le temps que tous ceux qui composoient cette assemblée muette se regardoient les uns les autres. L'Armateur étoit un homme froid & malin, une espèce de La Rancune. Therese ne sçavoit point son retour; dès qu'elle l'aperçut, ce fut un dernier coup de massüë. Il marcha froidement vers elle, & l'embrassant aussi comme époux, il lui tint des discours à faire mourir l'Avocat de jalousie, & l'Officier de desespoir. Son discours fut long, parce que personne n'avoit la force de l'interrompre. L'Avocat & l'Officier eurent le loisir de prendre leur parti, & ce fut celui du mépris pour Therese. Voici par où l'Armateur finit.

Dans le voiage que, j'ai fait j'ai oüi dire à un Poëte Arabe, que la femme est semblable à un certain arbre, & l'amour de la femme aux feüilles de cet arbre. Elles naissent au printemps, se soutiennent tout l'été, & tombent en automne. L'arbre produit bien des feüilles le printemps suivant: mais ce ne sont plus les mêmes. L'Arabe conclut de là que la durée des feüilles est la durée naturelle de la constance des femmes. Monsieur l'Officier & moi
vous

nous avons eu chacun notre printemps & notre été, il est juste que Monsieur l'Avocat soit aimé de même jusqu'à la chute des feuilles ; il n'a qu'à voir s'il veut s'engager là-dessus.

Vous parlez fort bien, dit ensuite l'Avocat : mais l'Arabe a oublié de dire que si dans le printemps même on met la coignée dans le pied de l'arbre, les feuilles se sechent avant l'automne. Je craindrois que le mariage ne fit à peu-près le même effet que la coignée. Ainsi Mademoiselle Therese restera, s'il lui plaît, fille toute sa vie : cette constance étant la plus glorieuse de toutes, c'est celle qui convient le mieux au desir qu'elle a d'exceller dans cette vertu.





LE DIABLE MASQUE'.

NOUVELLE DE VENISE.



LE Carnaval dernier une des jolies femmes de Venise, Provençale de naissance, & établie dans Venise depuis plusieurs années, fit chez elle une assemblée, qui devint une espece de bal. Elle ne manquoit pas d'amant, qui tous attendoient, pour lui faire leur declaration en forme, qu'on eût des nouvelles assurées de la mort de son mari. Il s'étoit embarqué il y avoit déjà plusieurs années, & le silence qu'il avoit gardé depuis son départ faisoit présumer qu'il avoit péri. Cependant la Dame observoit beaucoup de regularité dans sa conduite, & il ne lui falloit pas moins que les privileges du Carnaval, pour l'autoriser à faire chez elle une assemblée pareille à celle dont je vous parle. On venoit de

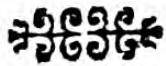
deffervir une grande colation qu'elle avoit donnée après trois heures de jeu , quand on vit entrer un masque , qui lui présenta un momon. Il avoit trouvé la porte ouverte , & ne s'étoit point mis en peine de faire demander si on le voudroit recevoir. Sa brusque entrée n'étonna personne ; la saison permettoit ces sortes de libertez , & dans cette ville on est bien venu par-tout avec le masque. La Dame reçut le momon , & le gagna. Le masque la pria d'en joüer un autre , qu'il perdit encore. La même chose lui étant arrivée cinq ou six fois , parce qu'il broüilloit les dez avec tant de promptitude , que quand ils tournoient favorablement pour lui , il sembloit ne s'en pas appercevoir ; d'autres voulurent joüer à leur tour : mais ils n'y trouverent pas leur compte , le masque gagna , & ne perdit que contre la Dame , qu'il engagea de nouveau au jeu. La gaieté avec laquelle il sou tint la perte qu'il continua de faire contr'elle , ne laissa aucun doute qu'elle ne fût volontaire. On s'en expliqua tout haut : il l'entendit , & prenant un ton different de celui dont il s'étoit servi jusqu'alors , il declara qu'il étoit le maître

des richesses , qu'il ne les aimoit que pour en faire part à la Dame , & qu'il ne disoit rien qu'il ne s'offrît à justifier par les effets. En même temps il découvrit plusieurs bourses toutes pleines de pieces d'or , qu'il demanda à jouïer en un seul momon , contre tout ce que la maîtresse du logis voudroit hazarder. La Dame embarrassée de cette declaration , renonça au jeu. On examina le masque avec plus d'attention ; & une femme de la compagnie , que l'âge & la foiblesse de l'esprit rendoient sujette à se faire des réalitez de ses visions , l'ayant regardé depuis la tête jusqu'aux pieds , devint pâle , tremblante , & tellement éperduë , qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir parler. La parole lui étant revenuë , elle dit tout bas à sa voisine , qu'il n'y avoit point à douter que le masque ne fût le Diable ; qu'il l'avoit marqué en declarant qu'il étoit le maître des richesses ; & que si elle y vouloit prendre garde , elle lui verroit des cornes sous son bonnet. Le Diable masqué avoit pris une coëffure bizarre , qui convenoit en quelque maniere avec ce que les Peintres ont accoustumé de nous représenter du Demon : &

e'étoit là-dessus que la credule visionnaire avoit appuié son jugement. Ce qu'elle dit passa en un moment d'oreille en oreille. Apparemment elle trouva des esprits foibles eomme le sien , & l'on proposa d'abord l'exorcisme. Ce mot fit connoître au masque ce qu'on s'étoit figuré de lui ; il commença tout de bon à faire le Diable , parla plusieurs Langues , dont quelques-unes étoient inconnuës : & après quelques raisons expliquées sur ce qui l'avoit obligé de quitter l'enfer , il ajouta qu'il venoit particulièrement demander une personne de la compagnie , qui s'étoit donnée à lui , protesta qu'elle lui appartenoit , & qu'il ne desempareroit point qu'il ne l'eût , quelque obstacle qu'on y apportât. Chacun regarda la Dame : ces menaces sembloient s'adresser à elle , & le masque les avoit prononcées d'une voix creuse qui embarassoit les moins susceptibles de fraïeur. Les uns se taisoient , les autres se parloient bas , & celle qui avoit donné ouverture à la diablerie , crioit continuellement à l'exorcisme. L'Histoire porte que sans consulter personne , elle fit venir des gens d'un

166 LE DIABLE MASQUE.

caractere à faire fuir les Demons ; que le Diable prétendu leur répondit fort pertinemment ; & qu'après s'être diverti quelque temps de leur zelée conjuration , il leva le masque : ce qui finit l'aventure par un fort grand cri que fit la Dame. C'étoit son mari , qui avoit passé d'Espagne au Perou ; il s'y étoit enrichi , & revenoit chargé de trésors. En arrivant il avoit appris que sa femme regaloit ses plus particulieres amies. C'étoit un des derniers jours du Carnaval : cette saison favorable aux déguisemens , lui fit naître l'envie de voir la fête sans être connu , & il avoit pris pour cela le plus grotesque habit qu'il eût pû trouver. Toute l'assemblée lui fit compliment ; & comme il n'étoit pas si diable qu'on l'avoit crû , on lui abandonna la Dame qu'il venoit chercher , & qu'il avoit dit si hautement qui s'étoit donnée à lui.





LA CONVENTION MATRIMONIALE.



Ne nouvelle mariée , femme tres-vertueuse , mais encore plus enjoiée , demandoit à son mari s'il seroit aussi fidelle, qu'elle avoit resolu de l'être ; cela n'est pas egal , répondit le mari , qui entendoit raillerie , mais qui ne plaisantoit que de sang froid. Non , continua-t-il , il n'est pas juste qu'un homme borne sa tendresse à sa femme , mais une femme doit borner la sienne à son mari. Ils disputerent quelque temps sur cette matiere si rebattuë , & ne se dirent que des plaisanteries usées que je n'aime point à repeter , & que vous aimeriez encore moins à lire.

Le resultat de leur dispute fut un marché conclu entr'eux ; sçavoir , qu'ils s'entre-

aimeroient tant que leur amour durerait
 mais ils s'obligèrent de faire succéder à cet
 amour , estime , amitié , égards , en un
 mot tout ce que se promettent les époux
 après quelques mois de mariage , lorsqu'ils
 sont prêts de se haïr ; ceux-ci se promirent
 de plus , une sincérité sans réserve , une
 confiance mutuelle , & si exacte qu'ils ne
 se cacheroient aucuns de leurs sentimens ,
 non pas même leurs infidelitez , si le cas
 arrivoit , c'est-à-dire , à l'égard du mari ;
 car la femme solidement vertueuse promet
 de bonne foi , que ne pouvant répondre
 de la durée de son amour , elle répondoit
 du moins de la durée de son indifférence.

Le mari d'aussi bonne foi que sa femme ,
 avoua qu'il ne pouvoit en promettre au-
 tant , & sa femme plus raisonnable qu'on
 ne pourroit se l'imaginer , n'exigea de lui
 qu'une seule chose.

*C'est le moins que vous puissiez faire pour moi ,
 dit-elle , quand votre amour cessera , que de m'es-
 timer assez pour me confier vos secrets , & je vous
 declare , que si vous me cachez jamais les moindre
 circonstances de vos aventures , je me tiens en conf-
 science relevée du serment de fidélité que je vous
 fais.*

Le mari trouva cette menace très-équitable, & après avoir juré qu'il n'aimerait jamais que sa femme, il lui jura que si par malheur il devenoit parjure, il n'auroit point d'autre confidente que sa chere épouse.

Ce furent là les conventions matrimoniales de ces nouveaux mariez : conventions verbales seulement, car ils avoient oublié de les stipuler dans leur contrat de mariage. Quelques mois de fidélité s'écoulerent, celle du mari ne résista pas longtemps à certaine voisine, femme de peu de mérite, à sa beauté près : son mari étoit si brutal qu'il méritoit bien une femme coquette, elle ne put refuser à notre jeune marié une partie de campagne, il ne s'agissoit pourtant que d'un souper ; car ils étoient tous deux mariez, ainsi ma plume est trop régulière pour écrire cette aventure si je n'avois sçu de bonne part qu'ils n'avoient dessein que de boire ensemble seulement. Quoiqu'il en soit, le nouveau marié n'eut pas le courage de confier à sa femme cette nouvelle inclination : voici comme elle en fut informée.

Un jeune fat beau de visage, droit &

guindé , très sûr de plaire , se crut aimé d'elle , quoiqu'elle lui jurât qu'il n'en étoit rien ; il commençoit à l'importuner beaucoup , elle lui donna son congé qu'il ne voulut point prendre : *parceque , disoit-il , cette vertu qui s'oppose à mon bonheur , doit céder à une raison sans réplique : c'est que votre mari vous trompe.* Elle lui demanda des preuves convaincantes , moyennant quoi elle lui promit ce qu'elle n'avoit nulle envie de lui accorder. Pendant qu'on travailloit à la convaincre , un laquais de cette voisine vint pour apporter une lettre à son mari qui étoit parti dès le grand matin pour Versailles , elle connoissoit les livrées de la voisine ; dès qu'elle vit le laquais , elle lui détacha un des siens qui le gagna. Dix louis d'or firent tomber la lettre des mains du porteur , & on lui en promit dix autres pour aller dire à sa maîtresse qu'il avoit remis la lettre entre les mains du mari ; cela étoit nécessaire pour l'idée que cette lettre fit naître à notre épouse offensée. Voici ce que marquoit la lettre avec d'autres traits qui la mirent entierement au fait.

Mon cher , &c. nous ne pouvons pas aller ce soir

à la maison de campagne de Mr, &c. je vous prie de remettre ce souper à demain, &c.

Dans cette lettre étoit enfermé un billet sur lequel le concierge qui avoit préparé le souper à la maison de campagne, devoit laisser entrer trois Dames & un homme. Le 22. Juin 1712. les Dames avoient renvoïé le billet afin que son amant changeât la date; car par certaines circonstances trop longues à deduire, ce souper mystérieux, en maison d'emprunt, avoit été ordonné par un tiers, & l'amant ne devoit s'y rendre que tard au retour de Versailles, où il étoit allé dès le matin pour affaires imprévûës.

Ces deux billets suffisoient pour faire naître l'idée dont vous allez voir la suite. Notre jeune mariée qui avoit, comme j'ai déjà dit, beaucoup de gaieté dans l'esprit, pria deux de ses amies de venir avec elle à la campagne manger le souper de son mari & le jeune importun arriva tout à propos pour faire le quatrième porté par le billet. *Enfin vous m'avez persuadée, lui dit-elle dès qu'elle le vit entrer, & je conviens qu'il est juste que celui qui m'a fait connoître l'infidélité de mon mari, m'aide à m'en vanger.*

montez en carrosse avec nous , je veux vous donner à souper à la campagne. Jugez si la vanité du fat fut flattée , car il étoit plus vain qu'amoureux , & il fut ravi d'avoir ces deux autres Dames pour témoins de sa bonne fortune. Ils arriverent enfin tous quatre à la maison de campagne , où il fut encore plus charmé de la fête magnifique & galante qu'il crût préparée exprés pour lui. Le concierge les reçut sur le billet qui étoit de la main de celui qui avoit ordonné la fête , & sur lequel on devoit recevoir sa compagnie.

Les Dames usèrent de la maison & de la fête avec une liberté qui confirmoit encore le concierge dans son erreur. Elles se firent servir le souper en attendant le mari qui arriva bien-tôt après avec l'impatience d'un amant qui croit être attendu par sa maîtresse. Le concierge lui dit à son arrivée que ces trois Dames & son ami étoient déjà à table , & avoient fait servir malgré lui , qui vouloit l'attendre ; il fut charmé que sa maîtresse en usât si librement , & cette liberté lui fut de si bon augure qu'il ne fit qu'un saut de-là dans la salle , & courut avec tant de précipitation , qu'il étoit au milieu des

trois Dames avant que de s'être apperçu que ce n'étoient pas celles qu'il croïoit trouver là. Quelle surprise fut la sienne ! il resta immobile dans un fauteuil où sa femme le fit tomber auprès d'elle, pendant que les deux compagnes retenoient dans un autre le petit homme à bonne fortune, qui avoit voulu fuir à l'arrivée du mari. Mettez-vous à la place de l'un & de l'autre, & jugez lequel des deux étoit le plus étourdi ou du mari ou du galant.

La femme rompit le silence la première. *Vous avez manqué à vos conventions, dit-elle à son mari, il ne tient pas à Monsieur que je n'exécute les miennes ; vous m'avez fait mystère de vos nouvelles amours, & si Monsieur n'avoit eu la bonté de m'en avertir, vous seriez ici bien plus à votre aise que vous n'y êtes. Ce seroit pourtant dommage qu'une fête si galamment préparée se passât tristement, vous avez ici deux partis à prendre, choisissez : l'un c'est de nous laisser avec Monsieur dans la joie, que vous troubleriez à coup sûr par l'humeur où je vous voi : l'autre parti, c'est de rester gaiement avec nous, en chassant d'ici celui que je n'y ai amené que pour le confondre.*

Cette alternative fut donnée au mari d'une façon si enjouée, si douce & si natu-

relle , que loin de soupçonner la vertu de sa femme , il fut pénétré de regret , & renouvela d'amour pour elle. Dès ce moment toute la honte & la confusion retomberent sur le petit fat , qu'on reconduisit en le bernant jusqu'à la porte de la maison , & le mari , qui étoit homme à craindre pour lui , lui ordonna , sous peine du bâton , s'il y manquoit , d'exercer son emploi de donneur d'avis , en allant de ce pas avertir la voisine coquette qu'il la prioit de ne plus compter sur lui. Cette commission fut donnée avec des menaces si sérieuses , que le petit homme à bonne fortune retourna toute la nuit de son pied à Paris , où l'on le fit suivre par un valet à cheval , qui promit de lui faire accomplir exactement cette pénitence , dont la femme ne voulut rien rabattre.

Cette aimable personne ainsi débarrassée de son importun , & se flattant d'avoir regagné , du moins pour un temps , le cœur de son mari , lui fit avouer à table qu'il n'avoit pas de regret à sa voisine. Ce souper se fit avec tant de gaieté , qu'on pourra dire après cela , que comme *il n'est chère que d'être avare* , il n'est bonnes fêtes qu'entre maris & femmes.



L A

BLONDE BRUNE,
FEMME ET MAITRESSE.



UNE Dame jolie , enjouée , & de beaucoup d'esprit, vertueuse dans le fond , mais aimant le monde & les amusemens d'une galanterie sans vice , ne put s'empêcher de suivre cette manière de vie pendant l'absence de son mari , que d'importantes affaires avoient appelé dans le Languedoc pour quelque temps. Il étoit très-nouveau marié , & avoit épousé sa femme par un accommodement de famille , & ne l'avoit pas vuë plus de deux ou trois jours avant son mariage , & avoit été contraint de partir peu de jours après. Il aimait d'a-

bord cette femme ; mais soit jalouſie , ſoit délicateſſe ſcrupuleuſe ſur le point d'honneur , il étoit un peu trop ſevere ſur ſa conduite ; & il lui recommanda en partant une régularité de vie fort éloignée des innocentes libertez qu'elle s'étoit données étant fille , & qu'elle s'étoit promis de continuer après ſon mariage , ainſi ſe voïant maîtreſſe de ſes actions par ce départ , elle oubliâ tous les ſcrupules qu'on lui avoit donnés en partant. Elle étoit née pour la vie agréable , l'occafion étoit belle , elle crut qu'il lui étoit permis de ſ'en ſervir , pourvû qu'elle évitât l'éclat ; elle ne vouloit point recevoir de viſites chez elle , mais elle avoit des amis & des amies de ſon humeur ; on la vit , elle plut & n'en fut point fâchée. On lui fit de tendres déclarations , elle les reçut en femme d'eſprit qui veut être aimée & ne point aimer ; elle ne ſe fâchoit de rien , pourvû qu'on ne paſſât point les bornes qu'elle s'étoit preſcrites conformément à un fond de ſageſſe qui ne pouvoit être alteré , les plus médifans ne pouvoient avoir que des ſoupiçons mal fondez , & ceux qui étoient les plus entreprenans s'apperçurent bien-

tôt qu'il n'y avoit à esperer d'elle que l'agrément de la société generale ; ils l'en estimerent davantage , & n'en eurent pas moins d'empressement à la voir , car elle plaisoit , même aux femmes qui se sentoient un mérite inferieur au sien. Tout alloit bien jusque-là ; mais un de ces jeunes conquerans qui ne veulent des femmes que la gloire de s'en être fait aimer , prétendit un jour être aimé d'elle plus sérieusement qu'elle ne vouloit ; elle le regarda fierement , changea de stile , prit un air severe & rabbatit tellement sa vanité , qu'elle s'en fit un ennemi très-dangereux ; il examina de près toutes ses démarches , la vit de facile accès à tous ceux qu'il regardoit comme ses rivaux , & sans songer qu'ils ne lui avoient pas donné les mêmes sujets de plainte que lui , il les mit tous sur son compte : il prit conseil de sa jalousie , & ne songea plus qu'à se vanger , il en trouva une occasion toute autre qu'il ne l'esperoit.

La Dame 'étoit allée à une campagne pour quelques jours avec une amie ; par malheur pour elle son mari revint justement de Languedoc le lendemain du dé-

part de sa femme , & fut fort désagréablement surpris de ne la point trouver chez elle en arrivant. Le premier homme qu'il vit en sortant de chez lui , ce fut l'amant jaloux , avec qui il avoit toujours vécu assez familièrement; le mari lui confia le chagrin qu'il avoit contre sa femme & le jaloux ami prit cette occasion pour la justifier de la manière dont les prudes medisent ordinairement de leurs émules , c'est-à-dire en excusant malignement les fautes qu'on ignoroit sans elle ; il entra dans le détail de toutes les connoissances qu'elle avoit faites depuis son départ , & de toutes les parties où elle s'étoit trouvée , en louant une vertu qui pouvoit être à l'épreuve de tout cela , mais cette vertu étoit ce qui frappoit moins le mari , les épreuves où elle s'étoit mise le frapotent bien d'avantage ; en un mot il l'envisagea comme très-coupable , il s'emporte , il fulmine , & il auroit pris quelque résolution violente , si quelques amis mieux intentionnez , n'eussent un peu adouci le venin que le premier avoit insinué dans le cœur de ce pauvre mari. Cependant tout ce que ceux-ci purent gagner , ce fut qu'en attendant

un éclaircissement plus ample , cette femme iroit , sous quelque prétexte qu'ils trouverent , passer quelques semaines dans un Convent à quinze lieues de Paris , dont par bonheur l'Abbesse se trouva sœur d'un de ces prudens amis , & la femme exécuta cette retraite demi volontaire dès qu'elle fut de retour , & deux parentes du mari se chargerent de l'y conduire.

La voilà donc dans le Convent ; ses manieres engageantes & flatteuses la rendirent bientôt intime amie de l'Abbesse ; elle se fit aimer de tout le Convent ; c'étoit une nécessité pour elle que la vie gaye , elle se fit des plaisirs de tout ce qui en peut donner dans la retraite , & elle fit amitié avec une jeune Provençale , parente de l'Abbesse qui étoit dans le Convent pour y passer la premiere année de son veuvage , mais elle étoit aussi gaye que celle-ci qui n'étoit pas veuve ; celle-ci eut une fantaisie si forte d'apprendre le Provençal , qu'elle le parloit au bout de quelque temps aussi bien que cette veuve qu'elle ne quittoit plus d'un moment.

Le temps de cette retraite dura près d'une année au lieu de quelques semaines ,

parce que le mari fut obligé de retourner en Languedoc , & qu'il ne voulut pas la laisser seule à Paris une seconde fois. Pendant ce temps-là elle eût la petite verole , & n'en fût presque point marquée , mais il se fit un petit changement dans les traits de son visage ; en peu de tems la convalescence joignit de l'embonpoint à sa taille qui étoit fort menuë , & son teint s'éclaircit beaucoup , elle perdit de beaux cheveux blonds qu'elle avoit , en sorte que mettant un jour en badinant une coëffure de la veuve , qui étoit brune , elle se trouva si jolie en brun , & en même-temps si différente de ce qu'elle étoit en blond avant sa petite verole , que joignant à cela le langage Provençal , qu'elle s'étoit rendu naturel , elle crut pouvoir satisfaire une fantaisie qui lui vint ; c'étoit d'accompagner son amie dans un petit voyage qu'elle alloit faire à Paris , & d'y passer *incognito* pour une Provençale parente de cette veuve ; elle en obtint la permission de l'Abbesse , & du frere de cette Abbesse , qui étoit , comme j'ai dit , le vrai ami de confiance du mari , & qui avoit même assez d'ascendant sur lui pour se charger

de ce qui pourroit arriver , lorsque par hasard elle seroit reconnuë par quelqu'un, En un mot , il ne put refuser cette petite consolation d'aller voir Paris, à une femme qu'il sçavoit innocente , & que son mari qui menaçoit d'être encore trois mois en Languedoc , avoit déjà laissé un an dans le Convent ; il partit donc avec la véritable & la fausse brune , qu'il mena en arrivant à Paris chez un vieux Conseiller dont la femme étoit très-vertueuse , il ne pouvoit la placer mieux pour la sureté du mari, Il fit croire aisément au vieux Conseiller & à sa femme qu'elle étoit Provençale & parente de la veuve.

Nos deux brunes firent pendant quelques jours l'admiration du petit nombre de gens que voyoit la Conseillère , & elles étoient un jour toutes trois avec le Conseiller dans son cabinet en sortant de table , lorsqu'un solliciteur impatient ne trouvant personne pour l'annoncer , parce que les gens dînoient , entra dans le cabinet du Conseiller. Qui pourroit imaginer la bizarrerie de cet incident ? le mari jaloux étoit revenu en poste pour un procès important dont ce Conseiller venoit



d'être nommé Rapporteur , il étoit encore aux complimens avec le Conseiller quand la parole lui manqua tout à coup , par la ressemblance étonnante qui le frappa malgré les changemens dont j'ai parlé ; le Conseiller lui dit ce qu'il croïoit de bonne foi , que cette belle Provençale étoit arrivée de Provence depuis deux jours avec la veuve. Le mari ne put s'empêcher contre la bienséance même de s'avancer vers les deux Dames , il leur marqua la cause de son étonnement , & il eût sans doute reconnu sa femme sans la présence d'esprit qu'elle eut de ne parler que Provençal , comme si elle n'eut pas sçeu bien parler François , ce jargon dépaîsa encore le mari qui s'en tint à l'étonnement d'une telle ressemblance entre une brune & sa femme qui étoit blonde. En ce moment l'ami qui avoit dîné avec les Dames , & qui étoit resté un moment dans le Jardin, fut étonné en remontant de trouver dans l'antichambre un laquais de son ami qu'il croïoit encore en Languedoc , & fut bien surpris encore quand ce laquais lui dit que son Maître étoit dans le cabinet du Conseiller ; il entra fort allarmé ,

mais la scene qu'il y trouva l'ayant un peu rassuré , lui fit naître en gros une idée qu'il perfectionna dans la suite , & après avoir appuié la sollicitation de son ami auprès du Conseiller , il sortit avec lui , le fortifia dans l'idée de la ressemblance , & lui promit , pour la rareté du fait , de lui faire voir le lendemain cette brune , & dès le soir même il prévint la Conseillère , en lui contant la verité de tout , & lui faisant approuver le dessein qu'il avoit , car il soupçonnoit déjà le mari d'être un peu amoureux de sa femme travestie.

La visite du lendemain se passa plus gaiement que la premiere entreyûë , car la femme ayant concerté son personnage , le soutint à merveille , & dit à son mari en langage Provençal cent jolies choses , que la veuve lui interprétoit à mesure , elle interprétoit ensuite à la femme ce que son mari lui disoit en bon François : ce jeu donna à l'ami la scene du monde la plus divertissante , & le mari sortit de là si amoureux , que son ami n'en douta plus ; mais il se garda bien de lui témoigner qu'il s'en apperçut , de peur de le contraindre. Le singulier de cette aventure , c'est qu'en cer-

ainsi momens le mari reconnoissoit si fort sa femme , que cela refroidissoit un peu son amour , toutes les differences qu'il trouvoit le frappant ensuite , son amour redoubloit , & les scrupules lui prenoient : il vit ainsi plusieurs fois sa femme , mais le jour de son départ étant arrivé , on dit hautement qu'elle retournoit en Provence , & elle partit pour se rendre au Convent.

Ce départ mit le mari dans un tel abattement qu'il ne put s'empêcher de faire confidence à son ami du cruel état où cette séparation l'avoit mis. Alors l'ami lui conseilla de profiter de la ressemblance , de tâcher que sa femme remplaçât cette perte dans son cœur. Ils partirent tous deux pour aller au Convent , où la femme redevenue blonde , prit des ajustemens si differens de ceux qu'elle avoit étant brune , que le mari crut voir une autre personne ; il y trouvoit pourtant quelques-uns des mêmes charmes , mais celle-ci ne servoit qu'à lui faire regretter l'autre , en lui en reveillant l'idée.

Sur ces entrefaites un courier vint apporter une lettre à l'ami , & cette lettre étoit de la veuve , qui de concert avec lui
étoit

étoit allée à une terre qu'avoit le Conseiller à quatre lieues du Convent ; cette lettre portoit , que la belle brune s'étant trouvée indisposée , & cette femme se trouvant sur la route du Languedoc elle y séjourneroit deux ou trois jours. Il montra le commencement de cette lettre au mari , qui en lut en même-temps la fin , où la veuve marquoit à l'ami , comme par une espece de confidence , que l'indisposition de la brune n'étoit qu'un prétexte pour tâcher de retourner à Paris , pour revoir son ami pour qui elle avoit le cœur pris. Jugez de l'effet que cette fin de lettre fit sur le pauvre mari , l'ami reprit sa lettre sans lui parler d'avantage de la veuve , ni de sa compagne , & dit ensuite qu'étant obligé de rester deux ou trois jours avec sa sœur l'Abbesse , il lui donnoit son carrosse pour s'en retourner à Paris ; le mari fut charmé de cet incident , & profita du carrosse , il gagna le cocher , & marcha droit vers la terre où il croïoit trouver sa brune , & c'est ce que l'ami avoit prévu , la blonde partit à l'instant par un chemin de traverse avec une chaise de poste , & l'ami à cheval , ils arriyèrent une heure avant le

carrosse dont le cocher avoit ordre d'aller fort doucement , & la blonde eut tout le loisir de se faire brune , avant que son mari fut arrivé ; l'ami se fit cacher dans le Château , & cette entrevûë fut si vive qu'il y eut déclaration d'amour de part & d'autre , car le mari eût la tête si troublée depuis la lecture de la lettre, qu'il fut incapable d'aucune reflexion sur l'infidélité qu'il faisoit à sa femme ; dans le moment qu'ils étoient dans le fort de leur tendresse l'ami parut , la brune feignit d'être surprise , & troublée , se retira avec précipitation , & laissa les deux amis seuls ensemble , alors l'ami prenant un ton fort severe , dit au mari qu'il s'étoit bien douté de l'infidélité qu'il vouloit faire à sa femme , & qu'il lui avoit exprès laissé son carrosse pour avoir lieu de le surprendre , & de lui faire cent reproches des mauvais procedez qu'il avoit eus avec sa femme sur de simples apparences , lorsqu'il étoit réellement infidelle. Ce mari fut très-honteux ; son ami avoit beaucoup d'ascendant sur son esprit , il lui fit promettre qu'il ne reverroit jamais la brune , il le promit , mais ce n'étoit pas là ce qu'on vouloit de lui.

l'ami reprit avec lui le chemin de l'Abbaye, & le détermina à reprendre sa femme pour la ramener à Paris; il le promit mais il eût besoin de toute sa raison & de toute celle de son ami pour faire un tel effort sur lui-même. Il arriva à l'Abbaye dans un état qui eût fait pitié à tout autre qu'à cet ami. Ils prirent leurs mesures en arrivant à l'Abbaye pour pouvoir partir le lendemain pour Paris; la femme étoit à l'Abbaye avant eux, & par le même chemin qu'elle avoit pris pour aller, elle en étoit revenue, & reparut en blonde mais ce n'étoit plus cette blonde soumise, gracieuse, & suppliante que le mari y avoit laissée le matin, elle prit un autre ton, elle fit la femme jalouse, & en présence de l'Abbesse déclara qu'elle savoit l'infidélité de son mari; l'ami & l'Abbesse jouèrent si bien leur personnage, & seconderent si bien les justes reproches de la femme irritée, que le mari véritablement convaincu de son tort résolut sincèrement de tâcher de bien vivre avec sa femme, & d'oublier la Provençale. Il le promit, mais la femme feignit de ne se fier pas à ses promesses, de vouloir res-

ter au Convent , & ne retira fierement. L'Abbesse, l'ami , & le mari dînerent fort tristement , & on le fit rester à table autant de tems qu'il fallut pour donner le loisir à la blonde de devenir brune ; elle n'oublia rien cette dernière fois pour plaire à son amant mari , il fut fort surpris de la voir entrer dans le parloir où ils mangeoient , l'Abbesse & l'ami feignirent aussi d'être surpris ; la scene qui se passa s' imagine mieux qu'elle ne se peut écrire , jamais mari ne s'est trouvé dans un pareil embarras , car l'Abbesse & l'ami ne pouvoient traiter la chose si sérieusement qu'ils ne leur échapât quelques éclats de rire , ils étoient dans cette situation lorsque la Provençale commença à parler bon François , & à déclarer ouvertement son amour , sans lui dire encore qu'elle étoit sa femme , & ils firent prudemment de tromper le mari par degrez , car s'il eût appris tout d'un coup que celle qu'il aimoit si passionnément alloit être en sa possession , il en seroit mort de joie. Enfin le dénouement fut mené de maniere , que le mari fut aussi amoureux après l'éclaircissement , & même plus qu'il ne l'avoit été avant & dans

la suite , le mari devenant moins amoureux , & moins jaloux , & la femme devenant plus réservée , cela fit un très-bon ménage : enfin l'ami fut remercié de la tromperie innocente comme du meilleur office qu'il pouvoit rendre au mari & à la femme.





AVANTURE NOUVELLE.

LE MARIAGE PAR DÉPIT.



UN homme de considéra-
tion , entre deux âges ,
homme d'un esprit en-
joüé , mais un peu vain ,
avoit été si heureux dans ses
amours jusqu'à l'âge de quarante ans , qu'il
s'imaginoit devoir l'être encore à soixante.
Il étoit garçon & disoit quelquefois , en
plaisantant, qu'il se marieroit quand il auroit
enfin trouvé une cruelle ; car pour lors , di-
soit-il , je commencerai à juger par les mé-
pris que je ne suis plus assez jeune pour bril-
ler dans la galanterie : & c'est alors qu'un
homme fait comme moi doit penser au ma-
riage.

LE MARIAGE PAR DÉPIT. 191

Cet homme , que nous appellerons Damis , vit chez un Président , qu'il alloit solliciter , une jeune & belle personne avec sa mere ; elles sollicitoient aussi de leur côté. Appellons cette belle personne Lucile.

Damis fut si frapé de la beauté de Lucile , qu'il ne voulut point faire sa sollicitation ce jour-là , pour avoir occasion de revoir le lendemain cette beauté , parce qu'il entendit dire à sa mere qu'elle reviendrait le lendemain apporter quelques papiers qu'elle avoit oubliez ce jour-la.

Le lendemain Damis fut assez heureux pour retrouver Lucile & sa mere chez le Président , qui revint fort tard du Palais , en sorte qu'il eut tout le loisir , en l'attendant , de lier conversation avec la mere , que l'envie de parler de son procès rendit accessible. Il sçut qu'elle étoit Bretonne , & qu'elle poursuivoit à Paris une affaire où il s'agissoit de tout son bien. Il saisit l'occasion , il offre de la protection & des amis que la mere eût accepté d'abord : mais Lucile refusoit tout avec une politesse si froide , que Damis desespéra de pouvoir jamais s'en faire écouter ; & comme il n'é-

roit pas d'humeur à soupirer en vain , il résolut d'en demeurer là : mais sa résolution ne l'empêcha pas de s'informer plus à fond qui elles étoient. En sortant il apprit de leur laquais leur nom , leur famille , leur logis , & leurs moïens. Quand il sçut que Lucile avoit à peine de quoi subsister , & qu'elle étoit logée très-petitement , il s'étonna de l'avoir trouvée si fiere : mais il espéra que s'il pouvoit faire naître l'occasion de lui offrir des secours considérables , il pourroit ensuite parler de son amour.

Il usa de cent détours polis & délicats pour faire connoître qu'il étoit liberal , & qu'il avoit le moïen de l'être : mais si-tôt qu'il touchoit cette corde , il voïoit redoubler les mépris de Lucille ; & l'on lui eût sans doute défendu la maison , si la mere , que son procès tenoit fort au cœur , & qui avoit déjà reçu des services de Damis , eut pu se résoudre à perdre un ami qui lui étoit si nécessaire.

Les choses en étoient là , lorsqu'un des amis de Damis revint d'un voïage qu'il avoit fait en Bretagne. Cet ami lui aiant rendu visite , il lui fit une ample confiden-
ce

ce du malheureux succès de son aventure , & c'étoit la première qu'il lui eut faite de cette espece ; car depuis dix ans qu'ils étoient amis il l'importunoit sans cesse des détails de ses bonnes fortunes. Au triste recit qu'il lui fit de la manière méprisante dont Lucile l'avoit reçu , aux plaintes & aux soupirs dont il accompagna ce recit , l'ami lui répondit , pour toute consolation : *Le Ciel soit loué ; je te felicite d'avoir enfin rencontré la cruelle que tu attendois pour être sage : ses mépris t'avertissent que tu deviens moins aimable. Tu m'as promis de te marier quand tu ne serois plus bon qu'à cela , il est temps d'y penser ; on te meprise , c'est le signal de la retraite , pense-y serieusement.*

A plusieurs plaisanteries pareilles , que Damis écouta avec douleur , il ne put répondre que par un soupir. Helas ! dit - il , je n'ai pourtant encore que quarante ans. *He morbleu* , reprit brusquement l'ami , *un homme à la mode est vieux à trente.* Mais quittons cet entretien , continua-t'il , il n'est pas agréable pour toi. C'à , mon ami , il s'agit de me rendre un service important. Tu sçais qu'avant mon voïage mon pere vouloit me marier à une personne qui ne

me convient point ; j'apprens à mon retour que ma famille est d'accord avec la sienne : il faut que tu m'aides à rompre ce mariage ; & pour y parvenir , je suis convenu avec elle , qui a aussi ses raisons pour le rompre , qu'elle feindra d'avoir de l'inclination pour toi. Ses parens sont interessés , ils te croient très-riche ; en un mot il faut que tu secondes notre projet , & que tu viennes avec moi chez elle dès aujourd'hui. Damis convint de faire tout ce qu'il faudroit pour servir son ami , dont le vrai dessein étoit de marier Damis à celle qu'on lui vouloit donner. Elle avoit tout le mérite possible , & beaucoup d'inclination pour Damis , qu'elle avoit vû plusieurs fois. La liaison qui se forma entre Damis & cette aimable personne , donna insensiblement à Damis beaucoup d'estime pour elle : mais il étoit piqué au jeu pour Lucile. Un jour que son ami lui proposa très-serieusement de penser au mariage ; il lui répondit qu'il ne desespéroit pas encore de se faire aimer de Lucile : mais que du moins s'il ne réussissoit pas auprès d'elle , il étoit sûr que personne ni réussiroit. Oh c'est trop se flatter , lui dit son ami , & je

veux attaquer ta vanité jusques dans ses retranchemens , en te faisant voir que Lucile n'a de la fierté que pour toi ; & la raison en est toute naturelle , c'est que de tous les amans que je lui connois , tu es le moins jeune , & qu'enfin , mon cher ami , il est temps que tu te rende justice , puisque les Dames te la rendent.

Damis crut d'abord que son ami plaifantait. Tout ce qu'il lui put dire de Lucile lui parut incroyable ; il la voïoit tous les jours , elle ne recevoit personne chez elle , ne sortoit que rarement & avec sa mere , qui l'accompagnoit presque toujours dans ses sollicitations. Enfin il défia son ami de lui donner la moindre preuve de tout ce qu'il lui avançoit. Par exemple , lui disoit-il , je l'ai mise à toute épreuve sur les présens , & il m'a été impossible de lui faire seulement écouter mes offres. Je suis ravi , répondit l'ami , d'avoir justement occasion de te convaincre sur cet article ; car je suis le confident d'un cavalier de qui elle doit recevoir une bague dès demain. Nous la vîmes ensemble hier , nous la marchandons , & si tu veux venir avec moi tantôt , je te la ferai voir. Damis ac-

cepta le parti ; & son ami , après lui avoir fait examiner la bague à loisir chez le Jouiaillier , lui dit en sortant , qu'aparement il la verroit dans quelques jours au doigt de Lucile , & que celui qui lui en vouloit faire présent , ne se tenoit qu'à peu de chose.

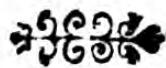
Quelle fut la surprise de Damis , lorsque dès le lendemain il reconnut la bague au doigt de Lucile ! il en pâlit , il fut troublé : mais il n'osa éclater ; car il avoit promis à son ami une discretion inviolable sur les choses qu'il lui confioit. Il ne put pourtant s'empêcher de faire compliment à la mere sur la beauté de la bague de sa fille.

A quoi la mere répondit froidement , que c'étoit une ancienne pierre à elle qu'elle avoit fait remonter. Ce mensonge ne fit que confirmer les soupçons de Damis , qui sortit dans le moment , pour aller témoigner à son ami combien il étoit piqué : mais il n'eût de lui , pour toute consolation , que le conseil qu'il en avoit déjà reçu. Marie-toi , lui dit-il , marie-toi au plus vite , & renonce de bonne grace à la vanité de donner de l'amour ,

puisque tu n'es plus assez jeune même pour faire accepter tes présens. Je ne suis point bien convaincu sur la bague , répondit Damis , & il faut qu'il y ait là deffous quelque mal entendu ; car selon tout ce qu'on m'a dit de Lucile , & selon tout ce que j'en ai vû , c'est la plus vertueuse personne du monde , & je l'ai bien éprouvé par moi-même. Fort bien repliqua l'ami , dans ta jeunesse , lorsque quelques femmes avoient de la foiblesse pour toi , tu t'imaginois que toutes étoient foibles ; & tu vas croire à présent qu'elles sont toutes des femmes fortes , parce qu'elles te résisteront toutes. C'à , mon ami , que diras-tu si dans un certain tems , que je prendrai pour faire connoissance avec Lucile , je puis parvenir à m'en faire aimer ? Oh pour lors , repliqua l'ami , je croirai que je ne suis plus fait pour être aimé. Damis donna un mois de temps à son ami ; mais en moins de quinze jours il fut bien reçu dans la maison , & se vanta même à son ami d'avoir déjà fait quelque progrès dans le cœur de Lucile. Mais quel fut l'étonnement & le dépit de notre amant méprisé , quand l'autre lui assura, quelque tems

après , que Lucile lui avoit promis de se dérober de sa mere pour l'aller voir chez lui ! Il ne put le croire d'abord : mais son ami l'aïant caché dans son cabinet le jour du rendez-vous , il fut témoin de l'entrevüe ; & la conversation fut si passionnée , que Damis ne se possédant plus , sortit brusquement du cabinet. Lucile se sauva dans la chambre prochaine. L'ami parut si irrité de cette indiscretion que Damis lui en demanda pardon , & comprit , pour la premiere fois de sa vie , qu'il se pouvoit faire qu'une femme très-susceptible d'amour pour un autre eût du mépris pour lui. Son ami profita de son dépit ; & pour le determiner à conclure son mariage , il lui declara qu'il étoit marié lui-même secretement depuis trois mois. Dès le lendemain , le contrat de Damis étant signé , son ami voulut absolument lui donner à souper chez lui. Comme les nouveaux mariés étoient prêts à se mettre à table , il leur dit que sa femme vouloit être du souper. Quelle fut la surprise de Damis , quand il vit sortir d'un cabinet Lucile avec sa mere , qui vinrent le plaisanter sur ce qu'il avoit voulu se faire aimer de la femme de son

ami. Vous ne sçaviez pas, lui dit Lucile, qu'en sollicitant notre procès vous rendiez service à votre ami ; en récompense il vous a bien marié , & vous n'eussiez jamais pû vous y résoudre , s'il ne vous eût fait comprendre , par les mépris affectez qu'il m'a ordonné d'avoir pour vous , qu'il falloit en éviter de réels , que vous eussiez peut-être pû vous attirer dans quelques années , si vous eussiez attendu plus long-tems à vous marier. Tu n'es plus étonné, lui dit l'ami , ni du diamant, ni du rendez-vous que je donnai ici à mon épouse ? Apprens que le voiage que j'ai fait en Bretagne a donné occasion à mon mariage ; & que ma femme étant arrivée la première à Paris, elle a profité de cette aventure , pour te résoudre à ce qu'elle sçavoit que je souhaitois si fort , c'est à dire à te voir marié aussi heureusement que je le suis.





HISTOIRE

DE

ZACZER ET DE BOULADABAS.



Aczer fils de Sam Prince Persan , aiant fait une partie de chasse , c'est-à-dire un petit voiage de quelques semaines , pour chasser dans le Kallestan , qui est la province de Kabul aux Indes , qui confine avec la Perse du côté du Nord. Mecherab Gouverneur de cette Province alla au-devant du fils de Sam pour lui faire honneur , & fut tellement charmé des belles & grandes qualitez de ce jeune Prince , que retournant dans sa famille il ne pouvoit cesser d'en parler , & sur ce recit une de ses filles nommée Bouladabas en devint amoureuse ; elle envoia quelques-unes de ses filles sous prétexte de cuëillir des fleurs autour d'une

fontaine où elle sçût que Zaczer alloit se rafraîchir pendant la chasse.

Zaczer aiant apperçû ces filles , ne manqua pas de les aborder & de s'informer qui elles étoient. Elles prirent occasion de lui dire tant de bien de leur jeune maîtresse , qu'il conçût dès ce jour-là beaucoup d'estime pour elle , & fut impatient de retourner le lendemain pour voir si les cueilleuses de fleurs ne reviendroient point à la fontaine : elles ne manquerent pas d'y revenir , & Zaczer passa avec elles tout le tems de la chasse , & devint amoureux de Bouladabas sur l'idée que ces filles lui en donnerent , comme elle étoit devenuë amoureuse de lui sur les recits que son pere en faisoit tous les jours.

Il faut remarquer que Zaczer avoit une de ces phisionomies qui ne plaisent pas d'abord , mais qui se font aimer dans la suite par l'esprit & par les sentimens qui les animent ; cependant les filles de Bouladabas lui en avoient fait un Adonis ; & d'un autre côté en faisant à Zaczer le portrait de leur maîtresse , chacune d'elles y ajoûtoit toujours quelque trait de beauté pour encherir sur sa compagne , & cela

formoit dans l'imagination de Zaczer une beauté , sinon plus grande , au moins toute différente de celle de Bouladabas. Ces deux amans furent quelque temps sans pouvoir trouver les moyens de se voir , & ne pouvant appuyer leur amour que sur l'idée qu'ils s'étoient formée l'un de l'autre , ils auroient juré que ce qu'ils aimoient ressembloit parfaitement à l'image où leur amour les avoit accoûtumés. Un jour Bouladabas aiant trouvé moyen de se dérober aux soins de ceux qui la gardoient , vint à la fontaine , & y arriva quelques heures avant Zaczer. Pendant que ses filles l'entrenoient à l'ordinaire des charmes de celui qu'elle alloit voir , elle fut long-tems rêveuse , & rompit ensuite le silence pour leur dire qu'elle craignoit deux choses dans cette entrevûe : la premiere de ne pas paroître aux yeux de Zaczer digne du portrait qu'elles lui avoient fait d'elle ; & la seconde , de ne pas trouver Zaczer si aimable qu'elle se l'étoit imaginé : *Et si l'un de ces deux malheurs m'arrive , leur disoit-elle , que deviendrai-je après toutes ces avances que nous nous sommes faites indiscrettement sans nous être vûs.* Une de ses filles lui dit qu'en effet il étoit

souvent dangereux de prévenir trop avantageusement , & que c'étoit même une politique des femmes jalouses de prôner excessivement les beautez qu'on annonçoit dans le monde , afin qu'on les trouvât moins belles : *je ne crains point cela pour vous , Madame ,* continua-t'elle , *& moi je le crains ,* interrompit Bouladabas ; *mais , Madame ,* reprit la fille qui étoit vive & ingénieuse *faites une chose : je ne suis point encore venue à la fontaine avec mes compagnes , ainsi Zaczer ne m'a point encore vûë , je suis brune comme vous , & je puis ressembler à peu près en laid au portrait qu'on lui a fait , je vais me parer de vos pierreries , & faire ici votre personnage , cela produira plusieurs bons effets. Premièrement , ma vûë détruira dans son imagination ce phantôme de beauté qu'il s'est fait , & dont vous craignez la comparaison , ce ne sera plus qu'à moi qu'il vous comparera quand vous vous ferez connoître à lui dans la suite , & comme je suis infiniment moins belle que vous & que l'idée qu'il s'est faite , cette premiere surprise le disposera à une seconde très - avantageuse pour vous.*

Une autre raison encore que cette fille representa à Bouladabas , fut que cette supposition lui donneroit lieu d'examiner

incognito & à loisir , si Zaczer étoit digne de l'idée qu'elle avoit de lui. Bouladabas accepta le parti pour une troisième raison encore : j'éprouverai par là , dit-elle , s'il m'auroit aimée naturellement sans la prévention qu'on lui a donnée pour moi : ma délicatesse seroit bien plus touchée de cet amour , & s'il venoit à s'aimer par hazard je n'en serois point jalouse , cela me prouveroit que nous n'étions pas destinés l'un pour l'autre. A peine cette conversation fut-elle finie , qu'on entendit de loin le bruit de la chasse , la fausse Bouladabas eut à peine le tems de se parer , que Zaczer parut seul , percer le bois avec impatience pour venir joindre les filles. Elles coururent toutes au-devant de lui , & la fausse Bouladabas resta sur un siége de verdure & de fleurs , accompagnée de la véritable , qu'on annonça à Zaczer comme une parente de Bouladabas dont elle s'étoit fait accompagner. La fausse Bouladabas se leva à l'arrivée de Zaczer , qui tout plein de sa beauté divine & imaginaire , accouroit avec ardeur ; mais cette ardeur fut bien rallentie quand il vit une personne qui n'étoit en effet que médiocrement belle , & qui lui parut encore fort au-dessous de ce qu'elle

étoit ; il resta immobile & presque muet , l'amour de Bouladabas fut encore plus refroidi que le sien , car Zaczer , comme nous avons dit , n'avoit pas pour lui le premier abord ; toutes les graces qui eussent pû animer son visage étoient effacées par la froideur & la surprise dont il avoit été frappé : en un mot Bouladabas , bien loin de le trouver aimable , ne songea qu'à abréger l'entrevûë , & fit souvenir la fausse Bouladabas qu'il falloit retourner au plus vîte , de peur qu'on ne s'apperçût au Palais de son pere qu'elle en étoit sortie. On parla de se separer , & Zaczer ne s'en plaignit que par politesse. Dans ce moment les filles de Bouladabas connurent le tort qu'elles avoient eu de prévenir ces amans trop avantageusement l'un pour l'autre ; car selon toutes les apparences si Zaczer avoit vû Bouladabas naturellement d'abord en Princesse , leur amour se fut peut-être éteint tout-à-fait , au lieu que comme vous allez voir , la froideur de cette premiere entrevûë ne servit qu'à rallumer plus vivement un fond d'amour qu'ils avoient réellement pour le merite l'un de l'autre.

Dans le tems que les complimens de separation se faisoient , Zaczer qui avoit eu presque toujourns les yeux baiffez , les jetta sur Bouladabas , & son imagination n'étant plus occupée d'aucune fausse image , la beauté de Bouladabas s'en empara , le premier coup d'œil le frappa si vivement , que sa physionomie en fut ranimée , & Bouladabas qui s'apperçut qu'elle plaisoit , commença à le trouver moins choquant , elle eut bien voulu rester encore , mais Zaczer partit brusquement , & Bouladabas s'en retourna avec ses filles.

La raison qui fit partir Zaczer si brusquement , fut une raison de delicateffe & de constance orientale ; il craignit que celle qu'il ne croïoit qu'une parente de Bouladabas , ne lui plût trop , & ne s'étant pas encore apperçû qu'il l'aimoit déjà , il vouloit conserver l'amour qui lui restoit pour le merite de Bouladabas , dont il ne pouvoit douter , parce qu'il étoit connu dans toute la Perse. Ce jeune Prince qui s'étoit dévoué hautement à cette Princesse , avant que de l'avoir vûe , voulant soutenir par honneur , le parti qu'il avoit pris , revint le lendemain à la fontaine .

où la Princesse devoit revenir. Il s'imaginoit craindre d'y retrouver sa parente , mais dans le fond du cœur il n'y venoit que pour elle , & il eut une joie secrète , lorsque Bouladabas sous le nom de parente parut sans la Princesse , qui l'avoit chargée , lui disoit-elle , de venir témoigner la douleur qu'elle avoit de n'avoir pû s'y trouver ce jour-là ; Zaczer lui répondit d'un air très-content , qu'il en étoit fâché. Elle ajouta que Bouladabas l'avoit chargée de venir lui parler d'elle , le plus long-temps qu'elle pourroit ; cette conversation fut longue , & Zaczer ne la pouvoit finir ; elle roula toute sur la constance , & Bouladabas le mettoit exprès sur ce sujet , pour connoître s'il en étoit capable. Zaczer eut tant de pouvoir sur lui-même dans cette entrevûë , que jamais il ne lui échapa aucun mot qui lui marquât son amour , au contraire , il juroit qu'il seroit toujours fidelle à Bouladabas , mais en jurant fidélité à celle qu'il croïoit ne pas voir , il soupiroit pour celle qu'il voïoit ; quel plaisir pour Bouladabas de se voir ainsi doublement aimée ! Ce jeu continua quelques jours , & la Princesse ne paroiss-

tant point , Bouladabas pouffa l'épreuve de la constance de Zaczer jusqu'à lui déclarer qu'elle l'aimoit ; & qu'étant aussi grande Princesse que sa parente , & beaucoup plus riche , il auroit dû penser à l'épouser. Que ne souffrit point Zaczer dans cette épreuve , il alloit peut-être succomber ; mais Bouladabas craignant de le voir infidelle le prévint par un dépit & un adieu qu'elle lui dit pour toujours ; & sans lui donner le tems de lui répondre : elle ajouta seulement que Bouladabas viendrait elle-même le lendemain pour le récompenser de sa constance.

Zaczer resta au même endroit où on l'avoit laissé , sans avoir la force ni de parler ni de se soutenir , & se laissa tomber sur un gazon où il seroit resté long-tems , si ses gens ne fussent venus le joindre : il se trouva mal & on l'emporta chez lui , où il passa la nuit dans un état si violent , qu'il prit le parti de ne se jamais marier, ne voulant pas donner à Bouladabas un cœur si rempli d'amour pour un autre , ni épouser cette autre en manquant de fidélité à Bouladabas.

Le lendemain Zaczer sûr de trouver
Bou-

Bouladabas au rendez-vous, y retourna à dessein de lui avouer de bonne foi les raisons qu'il avoit de ne jamais voir ni elle ni sa parente. Quel spectacle pour lui ! lorsque le lendemain la Princesse parut de loin magnifiquement parée, avec plusieurs Maures qui la portoient sur un Palanquin de fleurs, entourée d'un grand nombre de filles tenant des guirlandes, & de quantité de petits enfans representans les amours; en un mot avec tout l'appareil d'une fête galante, qui a pour but le mariage. Plusieurs Cavaliers parez comme pour un Tournoi se détachèrent de la Troupe; & le pere de Bouladabas à leur tête vint offrir sa fille à Zaczer, qui étoit prêt à la refuser & à fuir, lorsque voiant de plus près la Princesse qui s'avançoit, il vit à sa place celle dont il étoit si amoureux. Quelle fut sa surprise ! je croi qu'une peinture de tout ce qui se passa en ce moment, ne feroit qu'affoiblir celle que chacun s'en peut faire. Bouladabas dit à Zaczer que son pere avoit été touché de sa constance, & avoit voulu venir la couronner lui-même, les nœces se cele-

210 HISTOIRE DE ZACZER:
brerent peu après , & au bout de neuf
mois sortit de ce mariage le fameux Ros-
tan surnommé Oastam le plus vaillant
guerrier que les Persans aient jamais eu ,
& qui sert encore aujourd'hui de modele
à tous les grands hommes de l'Orient.





L'ENTREMETTEUR

POUR LUI-MESME.



UN gentil-homme de Province étant venu à Paris pour un procès, s'étoit logé dans une auberge, dont le maître le connoissoit depuis dix ans. Il étoit bien fait de sa personne, agréable dans la conversation, & assez riche pour trouver des partis fort avantageux, s'il eût voulu donner dans le Sacrement : mais la liberté lui plaisoit, ou plutôt son heure n'étoit point encore venue ; car quand elle frappe, il n'y a plus moïen de différer. Sa chambre donnoit sur la ruë. L'impatience de voir revenir un laquais qu'il avoit envoieé en ville, lui fit mettre la tête à la fenêtré, & ses yeux furent agréablement arrêtez

212 L'ENTREMETTEUR
par une belle personne qui fit la même chose que lui dans le même-temps. Elle étoit dans une chambre opposée directement à celle du Cavalier ; & un bruit de peuple , dont elle vouloit sçavoir la cause , l'avoit obligée à se montrer. C'étoit une brune d'une beauté surprenante. de grands yeux noirs pleins de feu , la bouche admirable , le nez bien taillé , & le teint aussi vif qu'uni. Le Gentil-homme charmé d'une si belle voisine , lui fit un salut qui lui marqua l'admiration où il étoit. Il lui fut rendu d'un air sérieux , quoique fort civil ; & la rumeur aiant cessé dans la rue , cette aimable personne se retira , au grand déplaisir du Cavalier qui la regardoit de tous ses yeux. Il crut qu'il n'auroit pas de peine à s'introduire chez-elle comme voisin , & dans cette pensée il demanda à son hôte qui elle étoit , & quelles pouvoient être ses habitudes. L'hôte lui apprit que depuis un an elle occupoit une partie de cette maison avec sa mere ; qu'elle avoit de la naissance , & peu de bien ; qu'il n'y avoit rien de plus regulier que sa conduite ; que tout le monde en parloit

avec grande estime , & qu'il n'y avoit que des propositions de mariage qui pussent obliger la mere à écouter des gens comme lui. Le Cavalier trouva le parti trop serieux ; il aimoit les belles personnes , mais non pas jusqu'à vouloir épouser. Cependant il demeura ferme dans la resolution de la visiter. Il prit la mere par son foible , & lui aiant fait entendre qu'il lui venoit demander sa fille pour un ami , qui en étoit devenu passionnément amoureux , il fut reçu favorablement. Il donna du bien & une charge considerable à cet ami ; & comme il étoit maître du Roman , il l'embellit de tout ce qui le pouvoit rendre vraisemblable. L'ami étoit à la campagne pour quinze jours ; des affaires importantes l'y avoient mené , & il devoit lui écrire le succès de cette négociation. On fut content de tout , pourvû que les choses se trouvassent telles qu'on les proposoit. La mere s'informa du Cavalier dans son auberge ; on lui dit qu'il étoit très-riche , d'une des plus considerables maisons de la Province , & si fort en reputation d'homme d'honneur , qu'on pouvoit s'assurer sur sa

214 L'ENTREMETTEUR

parole. Cependant il jouïoit un rôle assez delicat : mais comme il avoit de l'esprit, il ne s'en embarassoit pas. Il faisoit son compte de voir la belle le plus long-tems qu'il pourroit sur le pied d'agent, & croïoit sortir d'affaires par un ami, qui feroit le passionné pendant quelques jours, & romproit ensuite sur les articles : mais il fut la dupe de lui-même à force de voir. L'esprit de cette aimable personne fut un nouveau charme pour lui, & il acheva de se perdre en l'entretenant : sa douceur, son honnêteté, tout l'enchantait. Il supposoit tous les jours quelque lettre de son ami, qu'il faisoit voir à la mere, & elle lui servoit de pretexte pour des visites qui ne le laissoient plus maître de sa raison. La belle ne s'engageoit pas moins que lui, & il lui disoit quelquefois des choses si passionnées, qu'elle étoit contrainte de le faire souvenir qu'il s'égaroit. Un mois entier s'étant écoulé sans qu'il amenât son ami, la mere, qui craignit d'être jouïée, le pria de ne plus revenir chez elle, tant qu'il n'auroit que des lettres à lui montrer. Il se plaignit à la fille de la cruauté de cet ordre.

Cette charmante personne lui répondit qu'elle vouloit bien lui avouer que l'impatience de voir l'époux qu'on lui destinoit n'avoit rien qui la tourmentât : mais qu'elle avoit ses raisons pour n'être pas fâchée que sa mere lui eut fait la défense dont il se plaignoit. Le Cavalier comprit ce qu'il y avoit d'obligeant pour lui dans cette réponse, & en sentit augmenter sa passion. Il n'osa pourtant continuer ses visites le lendemain, & ce jour passé sans voir ce qu'il adoroit, lui parut un siecle. Il voulut se faire violence pour en passer encore quelques-uns de la même sorte, afin de s'accôûtumer à se détacher : mais le supplice étoit trop rude pour lui, & l'habitude déjà trop formée. Après de longues agitations, l'amour l'emporta sur l'averfion qu'il avoit toûjours eû pour les engagements qui pouvoient tirer à conséquence. Il se trouva plus charmé qu'auparavant, & il connut trop tard qu'il avoit laissé surprendre son cœur. Pour arrêter les plaintes qu'on commençoit déjà de lui faire, il debuta par une lettre de son ami, qui arrivoit ce même jour, & qui devoit venir

confirmer le lendemain toutes les assurances qu'il avoit données pour lui. Cette nouvelle fut reçue diversément. Autant que la mere en montra de joie , autant la fille en eut de chagrin. Il fut remarqué du Cavalier , qui s'en applaudit , & qui eut la rigueur de la preparer à la reception de l'époux qu'on lui promettoit depuis si long-temps. Elle ne se sentoit pas le cœur assez libre pour se réjouir de son arrivée , & passa la nuit dans des inquiétudes qu'il seroit difficile de se figurer. L'heure de la visite étant venue , le Cavalier entra le premier. La joie qu'il fit paroître de ce qu'il étoit enfin en état de tenir parole , fut un nouveau sujet de chagrin pour cette belle personne : mais ce chagrin n'aprocha point de la surprise où elle se trouva , en voyant entrer après lui un homme à manteau , & aussi Bourgeois par son équipage que par sa mine. La mere le regarda , la fille rougit , & il ne se peut rien de plus froid que la civilité dont elles paierent le salut qu'elles en reçurent. Le Cavalier étoit dans un enjouement extraordinaire , & leur dit cent choses plaisantes.

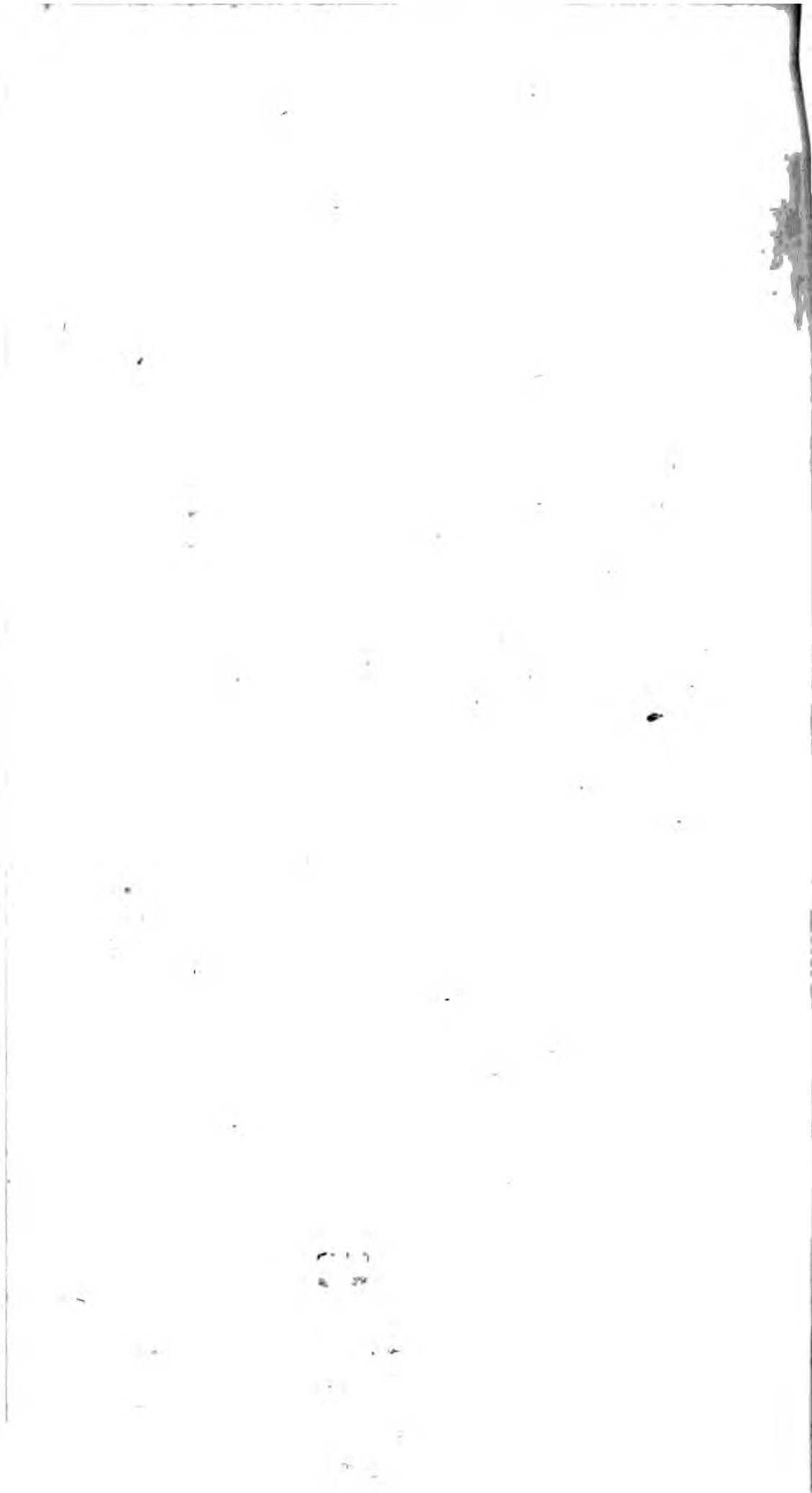
fantas sur le sérieux avec lequel elles recevoient une personne qu'il croioit leur devoir être si agréable. L'homme à manteau le laissa parler long-temps sans l'interrompre ; & aiant enfin demandé si on ne vouloit pas dresser les articles , il fut fort surpris d'entendre dire à la belle qu'il n'y avoit rien qui pressât , & que la chose lui étoit assez d'importance pour lui donner le temps d'y penser. Cette réponse , & la maniere dédaigneuse dont elle regardoit l'époux prétendu qu'on lui avoit fait attendre depuis un mois , mirent le Cavalier dans des éclats de rire , qu'il lui fut impossible de retenir. Ils furent tels , que la mere & la fille commencerent à s'en fâcher : mais il n'eut pas de peine à faire sa paix , & elles ne rirent pas moins que lui , quand il leur eut appris qu'il étoit lui - même cet ami dont il leur avoit parlé , & que celui qu'elles voïoient étoit un Notaire qu'il avoit amené pour dresser le contrat de mariage. Jugez de la joie de la belle , qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une si agréable tromperie , & qui s'étant laissée insensiblement prévenir pour le

218 L'ENTREMETTEUR, &c.

Cavalier , ne souffroit plus qu'avec peine
ne qu'on parlât de la marier avec son ami,
quelque honnête - homme qu'elle pût le
croire. Les articles furent signez , & la
grande ceremonie se fit un des derniers
jours de l'autre mois.

Fin des Nouvelles.

POËSIES
DIVERSES.





PLACET AU ROY,

*Pour obtenir le Privilege du Mercure
Galant.*

Plaise au Roy par brevet vouloir autoriser
Le Privilege ancien que j'ai de l'amuser.

Plaise à ma Muse aussi d'être badine & sage.

Plaise à moi, me bornant au prudent badinage

De ne pas ressembler à ces foux serieux,

Qui veulent pénétrer jusqu'aux secrets des Dieux ;

De louer sans flater, de blâmer sans médire ;

D'être libre sans m'oublier ;

Point ridicule en faisant rire,

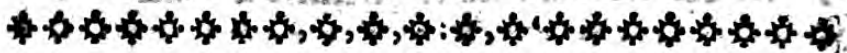
Et serieux sans ennuyer.

En un mot, plaise au Roy que je tâche à lui
plaire,

Mais surtout plaise au Roy mon desir de bien
faire ;

Plaise au Roy mon Mercure, & de là s'ensuivra

Qu'aux gens de bon esprit mon Mercure plaira.



REMERCIEMENT AU ROI.

MERCURE ET APOLLON.

DAns un bois Apollon rêvoit profondement ;
Sa lyre sur son bras penchoit negligemment ;

 Mercure la voit , la desfire ,

Il médite un larcin : quel en sera le fruit ?

 Il s'avance à petit bruit ,

 Voilà sa main sur la lyre.

Mais Apollon s'éveille & lui prenant la main ;

 Arrête ; quel est ton dessein ?

Mon dessein ? je voulois chanter ce Roi si sage ;

Ce Roi dont les vertus font respecter les loix.

Alors d'un air severe Apollon l'envisage ,

 Comment donc petit personnage ,

Dit-il , c'est bien à toi d'attenter sur mes droits ;

C'est bien à toi vraiment d'oser chanter les

 Rois !

Dieu des marchands forains va borne ton au-

 dace

 A trafiquer tant bien que mal ,

 Faisant courir de place en place

 Le sonnet & le madrigal ;

En fidelle marchand fais ton livre journal ;

Sans tromper ni surfaire orne ta marchandise ;

Sois plaisant si tu peux, si tu veux moralise ,

Sauve-toi par le serieux

Lorsque tu ne pourras mieux faire ?

Où l'on te permettra même d'être ennuyeux ;

Tant pis pour toi c'est ton affaire ;

Mais si ton vol audacieux

Va jusqu'aux Rois ou jusqu'aux Dieux ,

Et si tu prens l'effort en portant tes nouvelles ,

Le grand Dieu Jupiter te rognera les ailes.

Par ce ton menaçant Mercure est allarmé :

Honteux , confus , il se démonte ,

Et tâchant de cacher sa honte ,

Abaisse sur ses yeux son bonnet emplumé ;

Tourne le dos, veut fuir ; mais audace nouvelle ,

Un redoublement de zèle

Le fait encore insister.

Non , Apollon , dit-il , je ne puis résister ;

Par quelques vers il faut que je me satisfasse :

Le Roi m'a fait une grace

Je puis bien sans témérité

Chanter au moins sa bonté ?

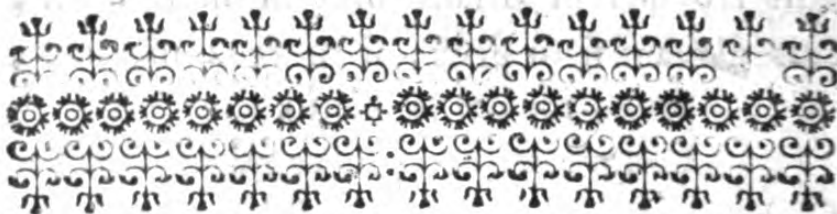
Je dois par reconnoissance....

Tais-toi , dit Apollon , le respect , le silence

Sont les remerciemens qu'on exige de toi :

Faire du bien *gratis* , c'est le plaisir du Roi.



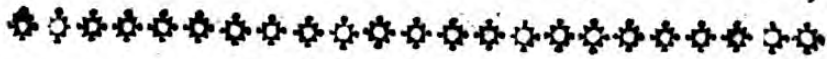


TRADUCTION D'UNE EPIGRAMME

G R E Q U E.

L'Escamoteur Doclés un jour jetta la vûe
 Sur une coupe d'or qu'avoit Lisimacus;
 Aussitôt que Doclés l'eut vûe,
 Lisimacus ne la vit plus.





E T R E N N E S

D E

M E R C U R E.

DAns un fallon du firmament,
Où les Dieux assemblez tenoient appartemen-
ment,

On vit entrer le Dieu Mercure,
Qui d'un marchand forain avoit pris la figure :
Dieu te gard, dit Momus ; qu'as-tu dans ton
balot ?

Des étrennes sans doute ? ouï dit le Mercelot :
Fort bien, tu nous vas donc étaler en paroles
Tout ce qu'un Mercelot étale en babioles ;
Ouvrages delicats, bijoux de cabinet,
Or pur, bien travaillé ; c'est-à-dire un sonnet,
Des brillans enchassez en naïve Epigrame ;
Amours d'argent massif dans un Epithalame ;
Eloges tous sucrez, & friands madrigaux ;
Portraits vrais ou fardez, satiriques tableaux ;
Des Odes de clinquant, des tambours, des
trompettes,

Flutes, flagcolets, & musettes,
Nipes d'églogues, des houlettes,

Petits chiens & petits moutons,
 Lyres d'adulateurs, chantans sur tous les tons,
Chut, dit le Mercelot, un brillant étalage
 A plus que l'on ne peut engage;
 Je n'ai presque dans mes tiroirs
 Que fideles petits miroirs,
Qui font voir les deffauts . . . si, dit le Dieu
 Comique,
Un fidel miroir est un garde boutique.
 A Paris tu vendras bien mieux,
 Lunettes à tromper les yeux,
Pour les prudes du tems éventails à lorgnettes,
 Des besicles pour leurs maris,
 Rubans à parer les Coquettes,
 Nœuds galands pour les Favoris,
 Nœuds coulans & poignards pour les amans
 trahis
 Veux-tu finir ? reprit Mercure,
 Je n'ai que des riens je te jure;
Petits riens de hazard, qu'on va mettre au
 rabais,
 Heureusement les bagatelles,
 Au Parnasse comme au Palais,
 Plaisent quand elles sont nouvelles.
En femme, en bel esprit, jeunesse & nouveauté
 Tiennent souvent lieu de beauté.
D'accord, mais nouveauté, pour les Dieux est
 usée,

De leur goût sur le beau la pointe est émouffée ;
 Car ils en ont tant vû ça fais donc de ton
 mieux ,

On doit des étrennes aux Dieux.

Dès le tems des Romains , à ce que dit l'histoire ;
 D'être étrennez ils faisoient gloire ,

Et par consequent d'étrennes

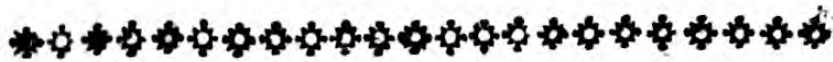
Chez les Dieux recevoir, ne va point sans donner ;
 Mercure , sois - donc magnifique ,
 Et déploye ici ta boutique.

Tout beau , du peu que j'ai , j'en veux faire à
 deux fois.

Tel qui fait aujourd'hui des presens à mains plei-
 nes ,

Seroit moins liberal en donnant des étrennes ,
 S'il devoit comme moi les donner tous les mois.





ETRENNES

DE

L' O Y E.

UN Procureur des moins fanteux ,
Pauvre par consequent , mais pourtant ge-
neroux ,

Avoit famille très-nombreuse ,

Comme lui pauvre & genereuse.

Il attendoit pour l'étremer ,

Ce grand jour où plaideurs se piquent de donner.

Ce jour vint & rien plus ; du Perche , ni du
Maine

Il ne vint pas la moindre aubaine ;

Mais une Oye arriva de la part d'un cousin :

Aussi-tôt pour étrenne il envoie à sa tante ,

Et la tante à sa bru , par qui l'Oye ambulante

De parens en patens continuant son tour ,

Revint au Procureur vers le milieu du jour.

Un autre l'eut de lui , soit ou gendre ou beau-
frere

Et par l'étrenne circulaire ,

Chacun fut étrennant , chacun fut étrenné ;

Donnant ce qui lui fut donné.

C'est ainsi que souvent libéralité brille :

Une Oye à peu de frais étrenna la famille ;

Et par le dernier étrenneur

Revint encore au Procureur,

Qui le soir à souper pour étrenne dernière ;

La donna de bon cœur à sa famille entière.

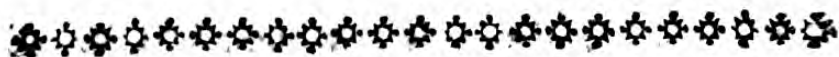
Je suis & genereux & pauvre comme lui :

Au public de bon cœur je redonne aujourd'hui

Tout ce que le public m'envoie ,

Ce sont les étrennes de l'Oye.





L' A G E

D' O R.

L Es deux sexes étoient unis des plus beaux
nœuds ;

Ce qui pouvoit les rendre heureux
N'étoit jamais illegitime.

Leur penchant étoit leur maxime.

Par la simple nature ils étoient vertueux,

Le respect, l'amour & l'estime

Etoient les seuls liens de leur société ;

Et chacun possédoit sans crime

Son plaisir & sa liberté.

Mais, ô funeste barbarie !

Bien-tôt l'infame volupté,

Vint troubler par sa tyrannie

La commune simplicité.

La mutuelle Sympathie ;

Qui s'expliquoit dans tous les cœurs ;

Effrayée à l'aspect de tant de frenésie ;

N'y fit plus sentir ses douceurs.

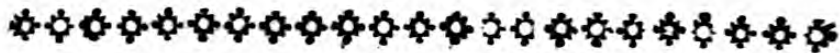
Sous les Loix de cette traitresse

DIVERSES,

231

Le cœur ne connut plus les innocens desirs ;
Et tous les sens troublés d'une honteuse yvresse ;
Lui ravirent le droit de choisir ses plaisirs,
Depuis ce tems fatal , l'amant & la maîtresse
Que ce monstre unit en un jour
Goûtent les plaisirs de l'amour ,
Sans goûter ceux de la tendresse.





C A P R I C E

D'UNE FEMME JALOUSE :

Sur l'énigme : *Torrents impetueux qui
cours après toi-meme & qui te fuïs toi-
meme aussi.*

T Astant le pouls
A son Epoux,
La jeune Aminte
Fit cette plainte :
Ton sang se fuit
Et se poursuit,
Son cours l'entraîne
De veine en veine,
Ainsi le cours
De tes amours,
Cher infidelle,
De belle en belle
T'entraînera ;
Quelle sera
Pour lors ma rage!
Non . . . je suis sage,
Tremble pourtant,
En un instant

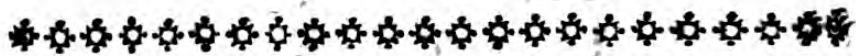
La

DIVERSES.

233

La vertu change,
Femme se vange;
Mais non , jamais.
Pourtant si mais ,
Tu m'aime encore ,
Moi je t'adore ,
Pourquoi vouloir
Déjà prévoir
Et l'inconstance
Et la vengeance ?
Arrivera
Ce qu'il pourra.



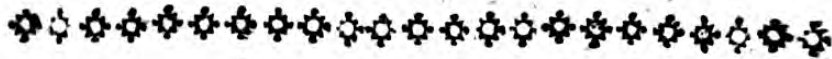


LE VIEIL OISEAU.

Fable.

UN vieux Rossignol de ce bois
 Laisa femme jenne & fringante ;
 Aussi-tôt d'amant plus de trente ,
 Et chacun d'étaler sa voix ;
 On ne vit onc musique si charmante.
 Pas un ne plût pourtant ; c'étoient Oiseaux de
 cour,
 Lestes d'atour ;
 Le col beau , la plume luisante ;
 Au surplus pas un fol de rente.
 La belle aimoit l'argent , & qui n'en avoit pas
 Etoit pour elle sans appas.
 Tendres regards , douces paroles
 N'y faisoit rien , il falloit des pistoles :
 Ce fut par-là qu'en vint à bout
 Un riche Oiseau de ce bocage ;
 Oiseau d'un étrange jargon ,
 Car on dit qu'il parloit gascon.
 Il n'étoit femme un peu jolie ,
 Dans tous nos bois ,
 A qui cent fois

En son patois
 Il n'eut conté son amoureuse envie,
 L'affreuse Pie,
 Et la Fauvette à son tour
 Avoient écouté son amour,
 Sans en avoir l'ame attendrie.
 Mais enfin il plaît en ce jour,
 Et sans retour
 Il se marie :
 L'affaire se conclut , dit-on ,
 Avant que le Printems expire.
 Tous les oiseaux n'en font que rire,
 Et s'en vont chantans sur ce ton :
 Quand on a l'âge
 De soixante ans.
Comme l'Oiseau du noir plumage
 Plus de bon tems
 En mariage,
 Le cocuage
 N'est point le mal
 Le plus fatal,
Le qu'on doit craindre davantage.
 En mariage
 Quand on a l'âge
 De soixante ans,
Est d'aller voir en peu de tems
 Le noir riyage.



B A L A D E

S U R

LES SOTES.

Lorsqu'un berger fidelle & tendre
 Nous sert & s'attache à nos pas,
 Pourquoi chercher à s'en deffendre ?
 Qu'on est sote de n'aimer pas !



Mais pour peu que l'on ait à craindre ;
 Qu'on puisse cesser de charmer,
 Ou qu'un berger n'ait l'art de feindre ;
 Ah que l'on est sotte d'aimer !



Quand on peut former une chaîne
 Sans chagrin & sans embarras,
 Que l'amour n'a rien qui nous gêne,
 Qu'on est sote de n'aimer pas !



Mais lorsqu'on voit une infidelle ;
 Qu'on peut aisément enflammer,
 Qui voltige de belle en belle,
 Ah que l'on est sote d'aimer !



Lorsque pour nous tout s'intresse,
 Que les jeux suivent la tendresse,
 Pour nous faire un sort plein d'appas ;
 Qu'on est sote de n'aimer pas !



Quand un berger sans la constance,
 Croit avoir droit de nous charmer,
 Qu'il faut payer ses soins d'avance,
 Ah que l'on est sote d'aimer !



Envoy.

L'amour paroît le plus doux partage
 Des bergeres dans le bel âge ;
 Aux jeunes cœurs il dit tout bas,
 Qu'on est sote de n'aimer pas !



Mais nous tient-il sous son empire ;
 Il se plaît à nous allarmer,
 Et malgré tout ce qu'on peut dire,
 Ah que l'on est sote d'aimer !





P L A C E T

*Présenté à S. A. R. Monseigneur le Duc
d'Orleans Regent, au mois de
Septembre 1719.*

Pour votre gloire, Monseigneur, il faut laisser Dufreny dans son extrême pauvreté, afin qu'il reste au moins un seul homme dans une situation qui fasse souvenir que tout le Roïaume étoit aussi pauvre que Dufreny, avant que vous y eussiez mis la main.



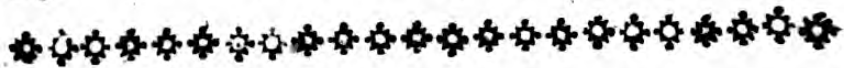


PLACET

*Présenté par l'Auteur dont le nom avoit
été pris au Visa, pour celui d'un autre.*

JE ne puis garder le Tacet,
Ma demande ne sera longue;
Voici le fond de mon Placet,
Je suis Martyr d'une Diphtongue.





L E S

Q U A T R E A G E S

D E L A F I L L E ,

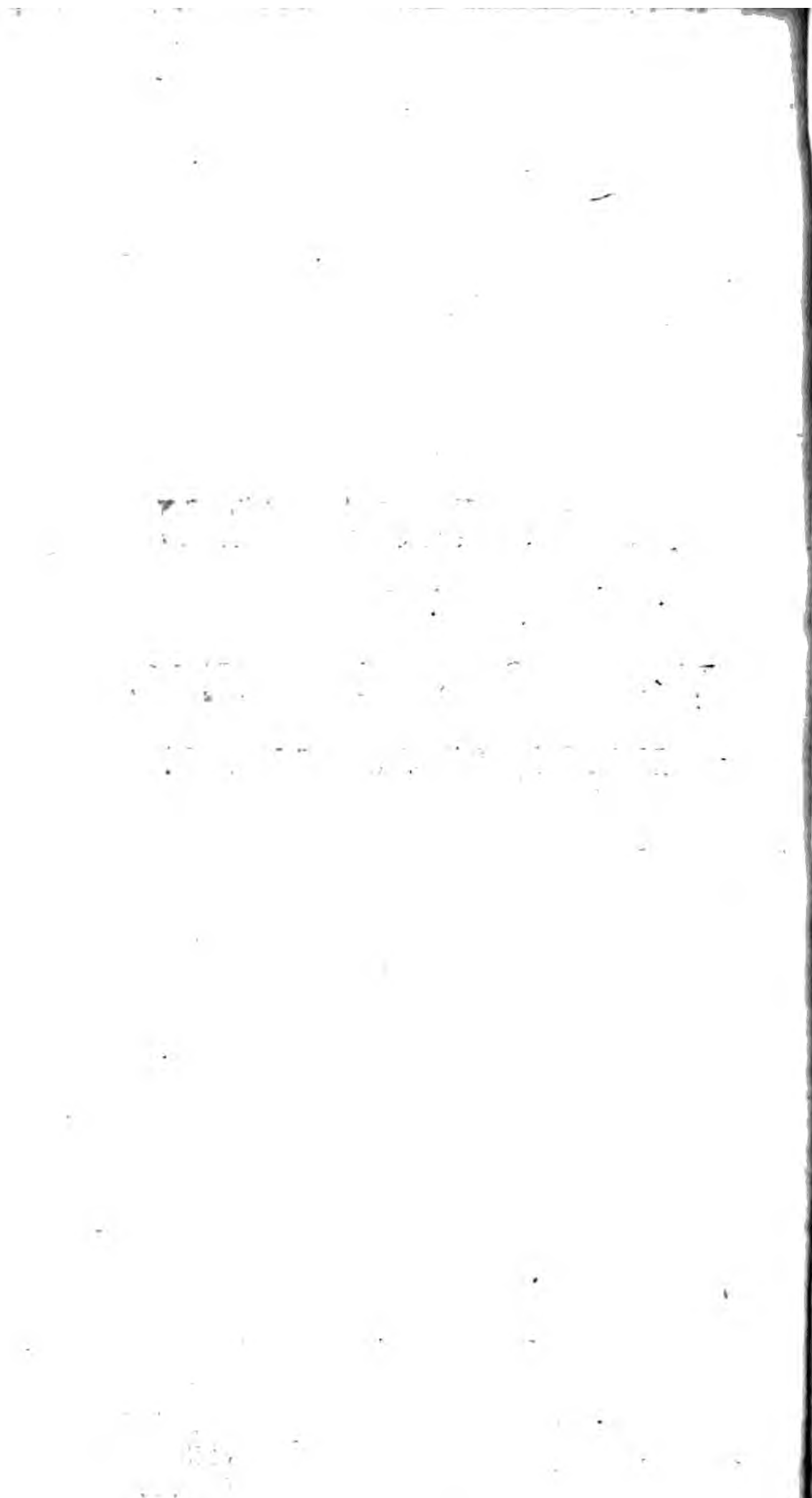
O U

LE BON AGE D'UNE FILLE
POUR BIEN CHOISIR UN EPOUX.

A Quel âge une fille sage ,
Doit - elle choisir un Epoux ?
Vers les quinze ans , on n'est pas assez sage ,
Pour choisir le meilleur de tous.
A vingt - cinq ans on peut être assez sage
Pour craindre le meilleur de tous.
A quarante ans on doit être assez sage
Pour les connoître & les mépriser tous.
Qu'à soixante dix ans la fille mûre & sage
Choisisse un Epoux de son âge ,
Qui pourra n'être alors ni traître ni jaloux ,
Pourvu qu'elle ne soit ni prude ni volage ,
Ils pourront faire bon ménage.
Si ce n'est pas un heureux mariage ,
Du moins c'est le plus sage
Et le mieux assorti de tous.

L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU
DE
VILLERS - COTTERETS.
DIVERTISSEMENT.





L'IMPROMPTU

D E

VILLERS - COTTERETS ,

DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE

Entre LICIDAS & CLEANTIS.



L I C I D A S .



Ombre réduit, paisib'e azile
Que Bacchus donne aux malheu-
reux époux
Contre les cris d'une épouse en
courroux,

Sombre réduit restés long-temps tranquille,

Tome VI.

X ij

L'IMPROMPTU

Qu'à longs traits ,

En paix

Dans mon gozier ce bon vin file.

Ah ! quelle volupté ! loin de ma femme en paix

A longs traits

Dans mon gozier ce bon vin file,

Sombre réduit, paisible azile

Que Bacchus donne aux malheureux époux ;

Contre les cris d'une femme en courroux ,

Sombre réduit, restés long-temps tranquille.

Mais , quels sons ! est-ce une furie ?

Sont-ce tous les demons ?

Non, c'est ma femme qui crie :

Soutiendrai-je les aigres tons ?

Grand Dieu du vin , reçois les vœux que je t'adresse :

Il faut bien que tu sois le plus puissant des Dieux :

Puisque tu soutiens ma foiblesse

Contre les assauts furieux

D'une épouse grondeuse ,

Hargneuse ,

Babillarde & pointilleuse ,

Grondeuse ,

Hargneuse ,

Babillarde & pointilleuse ,

Fougeuse ,

Furieuse ,

DE VILLERS-COTTERETS. 25

La voilà qui s'avance, hélas !
Grand Dieu du vin, ne m'abandonne pas.

CLEANTIS.

Je te suivrai partout buveur insupportable,
N'auras-tu d'autre Dieu que celui de table ?
Par son pouvoir te crois-tu dégagé,
Des soins dont l'Hymen t'a chargé ?

Licidas boit.

Il boit sans me répondre ; enfin par ma colère
Son sang froid n'est plus dérangé,
Ah ! sa froideur me désespère.

LICIDAS *buvant.*

Glou, glou, glou !

CLEANTIS.

Mon ardent amour
Avoit eu jusqu'à ce jour
Quelque espérance légère ;
J'attendois d'un époux quelque tendre retour ;
Mais si je ne puis plus exciter sa colère
Je ne pourrai jamais ranimer son amour.

LICIDAS.

Non, mon épouse aura beau faire,
Je ne puis me fâcher tant que je vois du vin.
X iij

L'IMPROMPTU

CLEANTIS.

A te pousser à bout travaillerai-je en vain ?

LICIDAS.

J'ai de la patience encore dans ma bouteille ;
Avalons-en ?

CLEANTIS.

Perfide, ingrat !

LICIDAS.

Avalons-en.

CLEANTIS.

Parjure, scelerat !

Ensemble.

LICIDAS.

CLEANTIS.

Avalons-en.

Perfide, ingrat !

Avalons-en.

{

Parjure, scelerat !

LICIDAS.

Pendant que ces doux noms chatouillent mon
oreille,

Avalons

Ces doux noms.

CLEANTIS.

Que ma rage

DE VILLERS-COTTERETS. 247
Puisse aller jusqu'au cœur d'un époux qui m'ou-
trage.

L I C I D A S.

Aurai-je assez de vin pour laisser ta fureur ?

Plus je bois, plus ma femme crie ;
Plus elle crie & plus je bois ;
Boire & crier usent la vie ,
Que l'un des deux, ou qu'elle ou moi
Mourant ou d'yvresse ou de rage
Procure à l'autre un doux veuvage.

Ensemble.

C L E A N T I S. Crions. } Tant.
L I C I D A S. Buons. }

Qu'un des deux en mourant
Procure à l'autre un doux veuvage.

L I C I D A S.

Mais ma bouteille est vuide , & je sens que ma
rage
Faute de vin va me mettre en fureur.

C L E A N T I S.

Puissant Bacchus je sens que ta liqueur
Peut suspendre par sa vapeur

X iiij

248 L'IMP. DE VILL. COTTERETS.

Les tempêtes du mariage.

Ensemble.

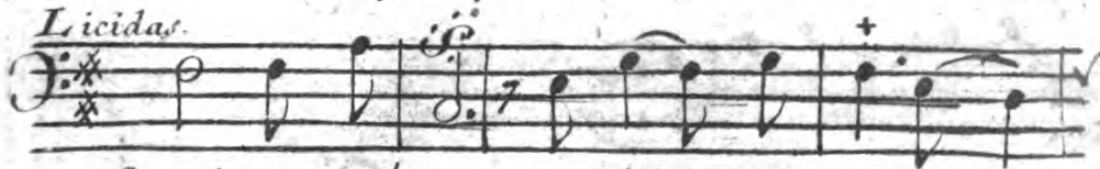
Un doux sommeil
Calme l'orage
Jusqu'au reveil.



A Impromptu de Villers Coterets.

Mis en Musique par Monsieur Mourgret.

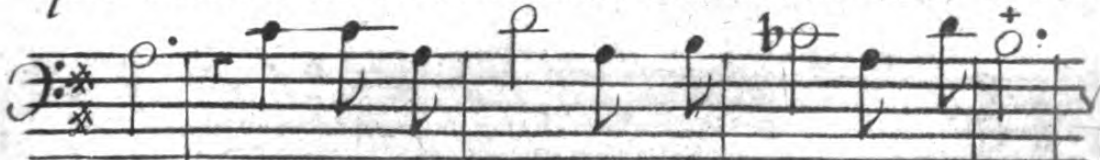
Licidas.



Sombre réduit, paisible a...zile



que Bacchus donne aux malheureux E...



:poux contre les cris d'une Epouse encourroux



Sombre réduit restéz longtems tran...



..qui-le, qu'à longstraits, en paix dans mō. go-



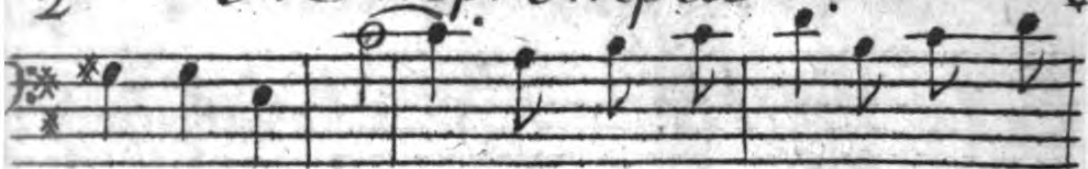
...zier ce bonvin, fi.....le.



ah ah quelle volupté! loin de ma femme en

2

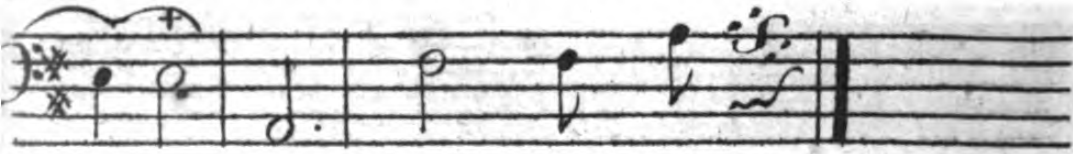
L'Impromptu



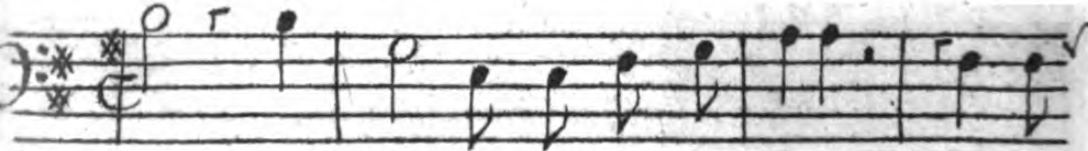
paix a long traits dans mon gozier ce bon vin



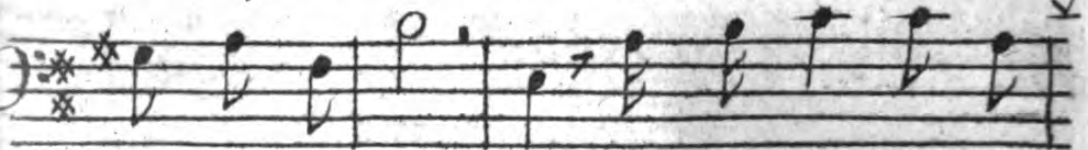
fi.....



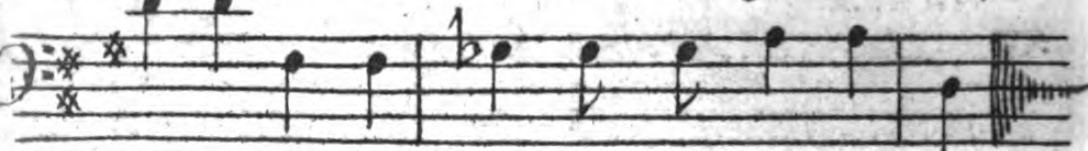
.....le. Sombre re duit H.c



Mais quels sont ce vne furi-e?... sont ce

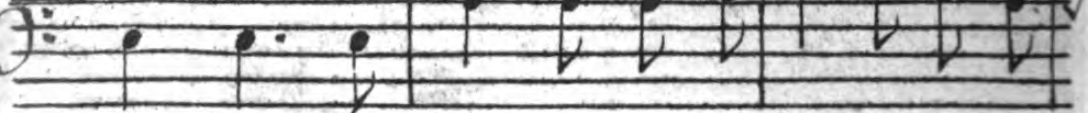


tous les demons! non, c'est ma femme qui:



...cri..e; soutien-dra je ses aigres tons!

Gravement



Grand Dieu du vin recois les vœux q; ie ta:



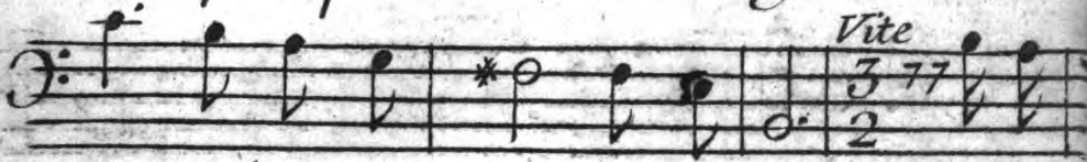
dresse, il faut bien q. tu sois le plus puis s.c des

de Villers Coterets.

3.



Dieux, puisque tu soutiens ma foibles. - se



contre les assauts, fu-rieux d'une E-



=pouse grondeuse, hargneuse, ba-bil-



-larde, pointil-leu. - se, grondeuse, har-



-gneuse, ba-bil-larde, et querelleu-se, fou-



-gueuse, fu-ri. - eu. - se, La-voi-

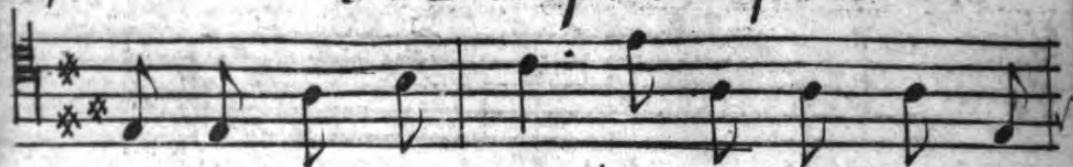


la qui s'avance; he-las grand Dieu du-



-vin nem'ab bandon - nez pas. je

L'Impromptu



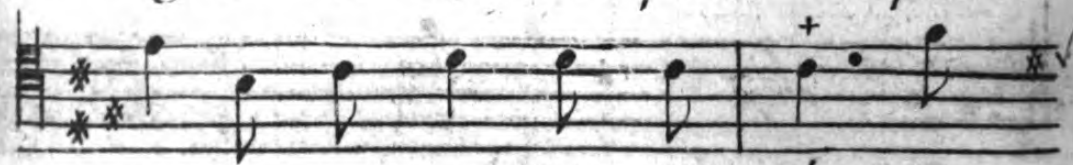
... te Suivray par tout, buveur insu-por:



... table, n'aurastu d'autre Dieu q. ce:



... luy de la ta. ble, par son pou...



... voir te croistu de-ga-gé des



Scins dont l'himen ta chargé ? il



boit sans me re-pondre. Enfin par maco:



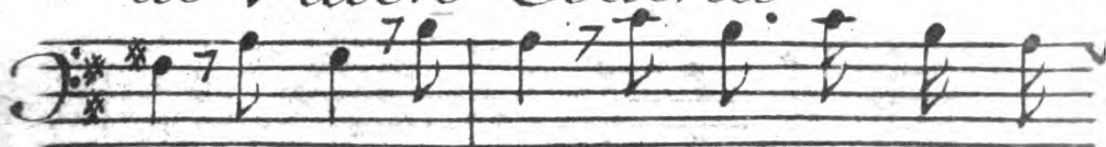
... terre son sang froid n'est plus der an...



... gé. ah sa froid! me deses - perre! glou

de Villers Cotterets

5



glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou, glou.



glou, glou, glou, mon-ar... dent a...



...mour a voit eu jus-qua... ce...



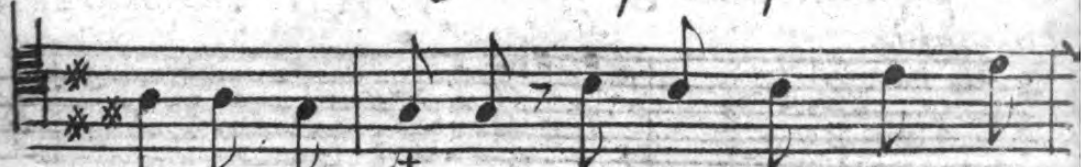
...jour quel qu'esperance le-gere, j'attien:



...dois d'un E poux q.^l que ten-dre re...



...tour; mais si je ne puis plus ex-ci-



...ter sa co...lere, je ne pou-ray ja:



...mais ra-nimer son amour. non

6 L'Impromptu

Licidas



non mon Epouse au-ra beau faire, je ne



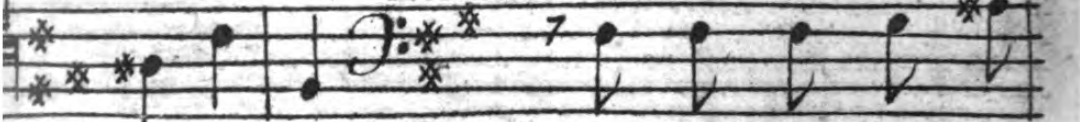
puis me fa-cher tant que je bois du:

cleantis



...vin. a te pousser a bout travail:

Licidas.



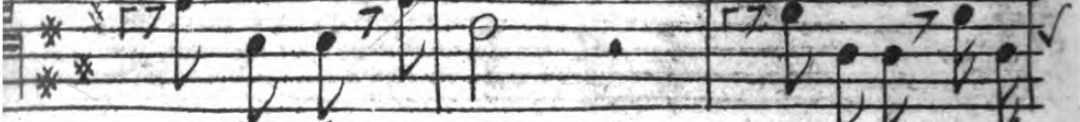
-raije en vain? j'ay de la patien-



Mesure

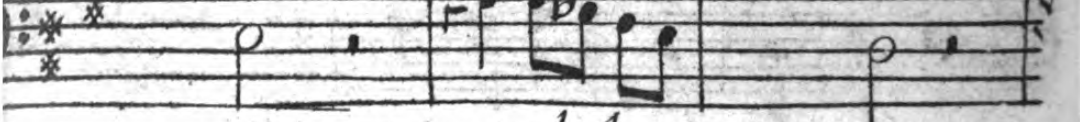
...ce en cor dans ma bouteil-le. avallons

Ensemble.

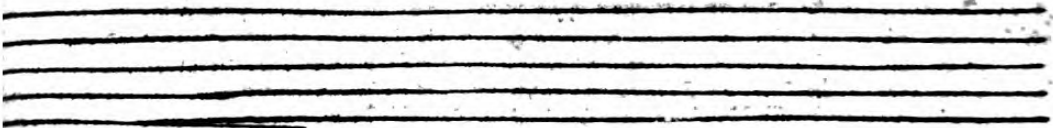


perfi-de, ingrat, parjure scele

Ensemble.



..... en aval-lons en,



de Villers Cotterets.

7

rat, perfi..de, Ingrat, par-jure, scele

a-val..lons, en, a-val..lons

rat.

gracieusem^t

en pendant q. ces do.^x noms chatouil.....

lent mon o...reil..le..a...val..

..lons a...val..lons ces doux

Mésure Cleantio

noms. que mariage puis^{se}, aller jusqu'au

ceur d'un Epicur qui m'outrage, q. ma ra

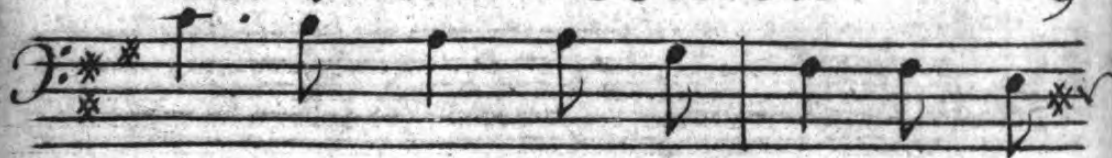
A. iv,

L'Impromptu

ge puisse aller jusqu'au cœur d'un Epoux qui m'outra... ge.
... trage, que mariage puisse aller jus qu'au
cœur d'un Epoux qui m'outra... ge.
icidas
aurai-je assez de vin pour l'asser ta fu:
Mesuré
...reur plus je bois, plus ma fem-me
crie, plus el-le crie et plus je
bois, boire et cri-er v = sent la
vi-e que l'un des deux ou qu'elle ou =

de Villers Coterets.

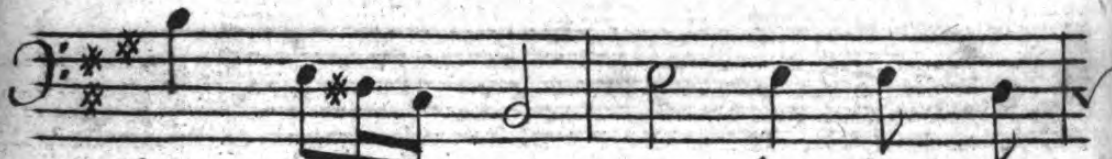
9



... moy mourant ou d'Juresse ou de



ra-ge, pro-cure a l'autre un



doux veu-va-ge, plus el-le



crie et plus je bois, plus, je bois,



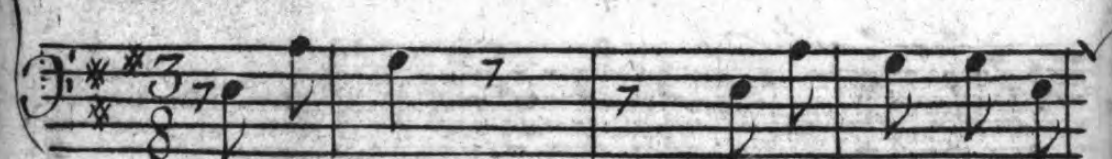
plus ma fem-me crie plus el-le



crie et plus je bois.



DUO. Cri-ons tant, cri-ons



bu vons tant, buvons tant, buvō.

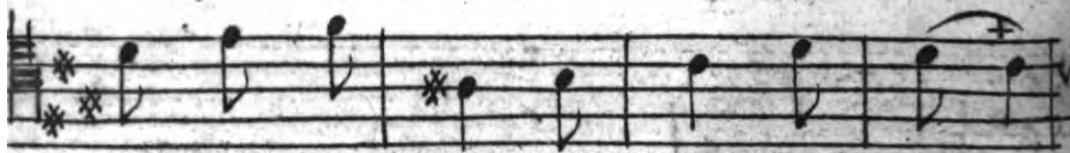
L'Impromptu.



tant qu'un des deux en mourant



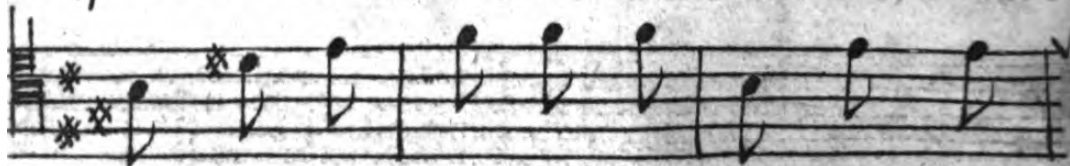
tant qu'un des deux en mou..rant



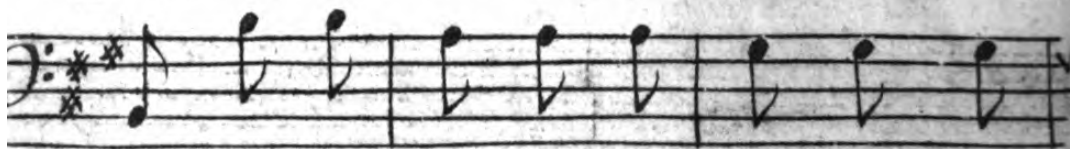
procure a l'autre un doux Veuva.....



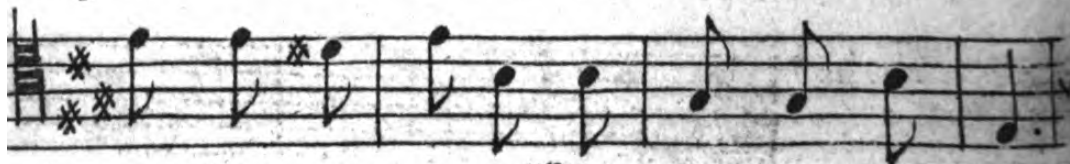
...procure a l'autre un doux Veuva....



...ge; cri-ons tant,tant,tant,tant,crions



...ge; bu-vons tant,tant,tant,tant,bu-vons



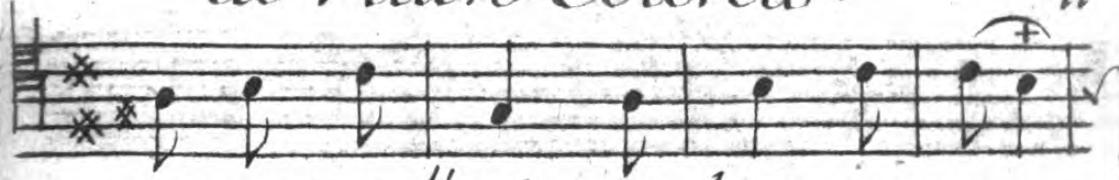
tant, tant,tant,tant qu'^{un} des deux en mourant



tant,tant,tant,tāt,qu'un des deux en mourant

de Villers Coterets.

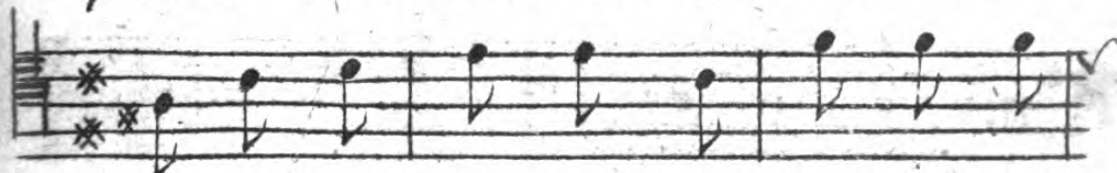
11



procure a l'autre un doux veuva...



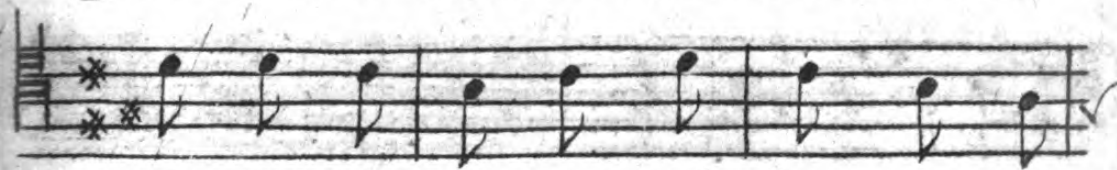
procure a l'autre un doux veuva.....



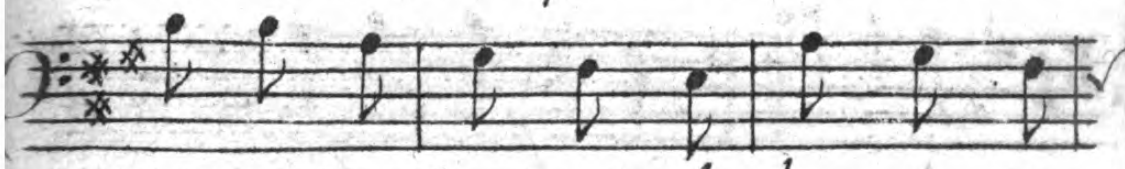
...ge; crions tant, tant, tant, tant, crions



...ge bu vous tant, tant, tant, tant, crions



tant, tant, tant, tant, qu'un des deux en mou:



tant, tant, tant, tant, qu'un des deux en mou.



rant pro-cure a l'autre un doux Veuz



...rant pro-cure a l'autre un doux Veuz

L'Impromptu

Lentement

va...ge, qu'un des deux en mourant

Lentement.

a...ge. qu'un des deux en mourant

procure a l'autre un doux Veuva...ge

procure a l'autre un doux Veuva...ge.

Licidas

mais ma bouteille est Vuide et je sens

que mara...ge fau-te de vin va me

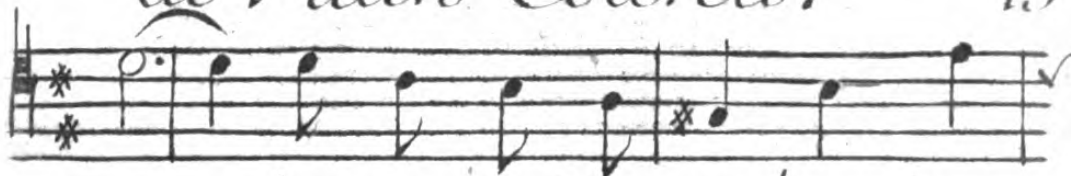
Cleantiv

metre en fureur. Puis sant Bac...

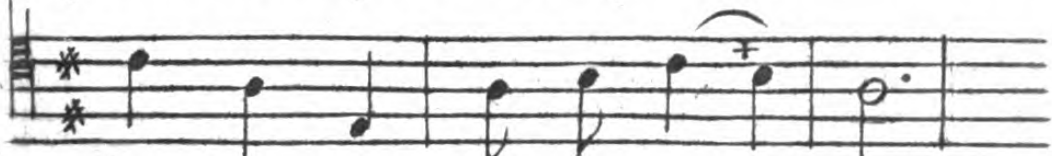
chus je sens q' ta li...queur peut sus

de Villers Coterets.

13



...pen...dre par sa Vapeur les tem...

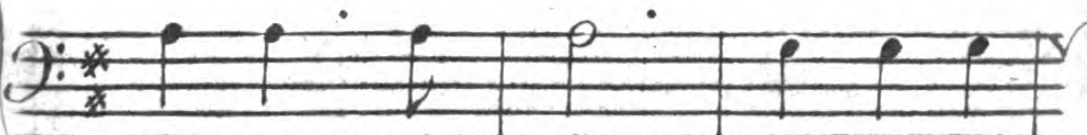


...pê...tes du Ma-ri-a...ge.

Ensemble



Vn doux Sommeil calme l'o...



Vn doux Sommeil, calme l'o...



...rage Jus-qu'au reveil vn do^x som



...ra-ge Jusqu'au re veil, vndoux so:



...meil cal-me l'o...ra-ge Jusqu'au re



meil cal-me l'o...ra-ge Jusqu'au re

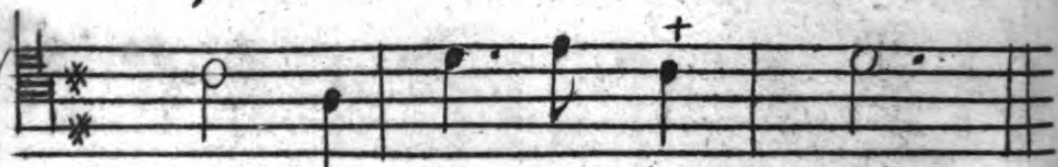
14 *L'Impromptu de Villers Cotterets*



veil, un doux sommeil, cal-me l'o:



veil, un doux som-meil cal-me l'o...



...ra-ge jusqu'au re...veil.



ra-ge jusqu'au re...reil.

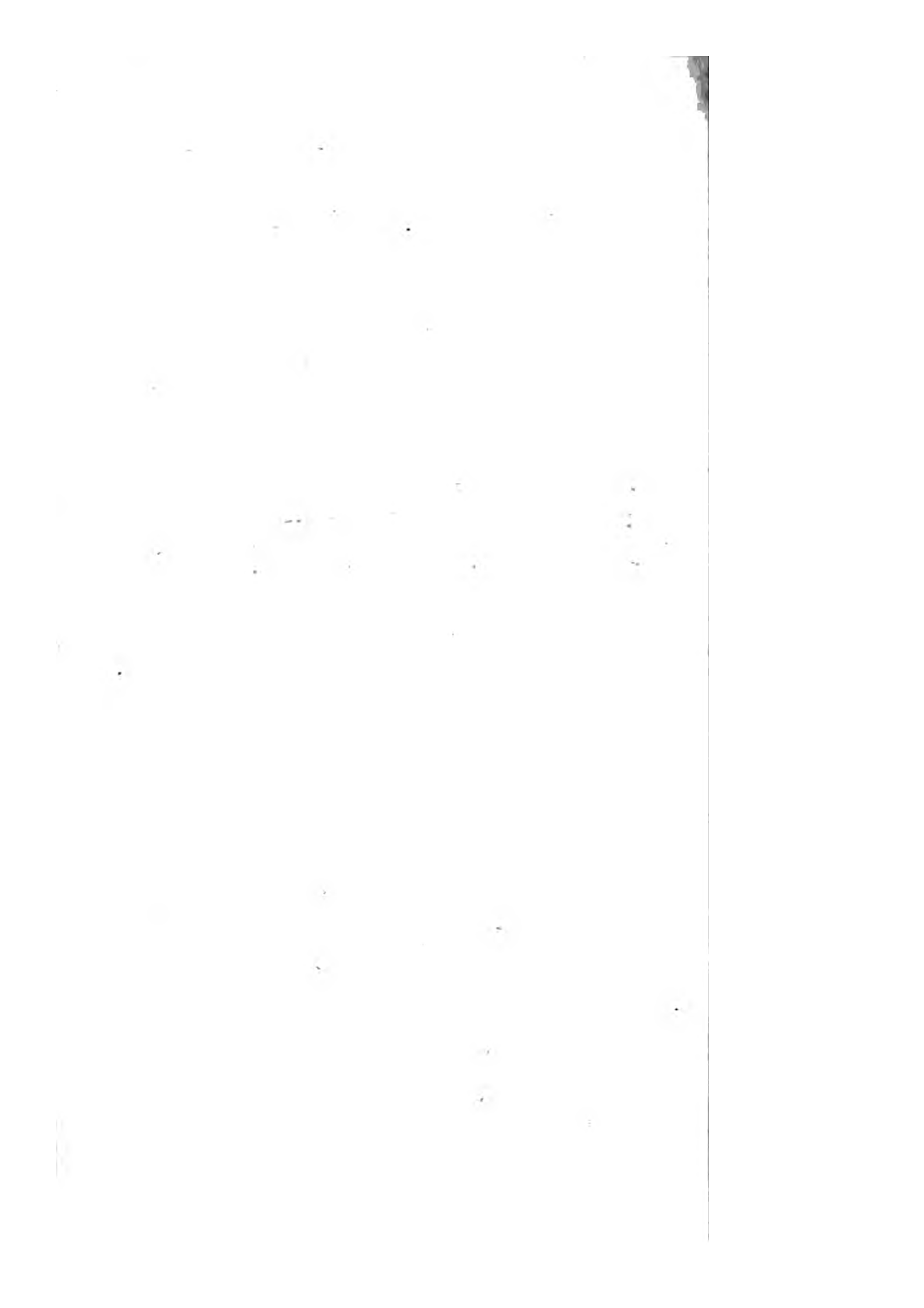
Fin de l'Impromptu

de Villers Cotterets.

Il faut qu'on ait la bonté d'observer que ce petit dialogue a été fait avec de la symphonie, qui amenoit les modulations, qu'on trouvera peut-être difficiles.

Gravé par Denise, Vincent.

CHANSONS





CHANSONS.

N^o. Les Chiffres qui sont à la tête de chaque Chanson, servent à en trouver l'Air, suivant l'ordre où il est gravé ci-après.

No. 1.

UN sot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant, il prétend tout sçavoir,
Un fou qui court de ville en ville,
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi je dis d'un ton plus veritable,
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lû,
Je sçais tout, & j'ai tout vû,
Lorsque j'ai bien bâ.



Sur les Philosophes.



Dans Platon, ni dans Epicure
Je ne vois pas qu'il soit bien établi,

CHANSONS.

S'il est du vuide en la nature ;
 Ou si l'espace est d'atômes rempli ;
 Dans un buveur , la nature décide ;
 Qu'elle abhorre le vuide ;
 Car il est certain ,
 Que j'abhorre un verre en main ;
 Quand il n'est pas plein.

*Sur les mêmes.*

Grands Philosophes , je vous blâme ;
 Et je veux faire un système nouveau ;
 Vous avez fait présider l'ame ,
 L'un dans le cœur , l'autre dans le cerveau.
 Sçavez-vous bien où la mienne réside ?
 Pour me servir de guide
 C'est dans mon Palais ,
 Qu'elle juge d'un vin frais ,
 Qui coule à longs traits.

*Sur l'Histoire.*

De ceux qui vivent dans l'Histoire ;
 Ma foi jamais je n'envierai le sort.
 Nargue du temple de memoire ,
 Où l'on ne vit qu'après que l'on est mort.

J'aime bien mieux vivre pendant ma vie
 Pour boire avec Silvie,
 Car je sentirai
 Le moment que je vivrai,
 Tant que je boirai.



Sur les Medecins.



Quand les Ministres d'Hypocrate,
 De deux sirops qu'ils infusent dans l'eau,
 Envoyent l'un chercher la rate,
 Dépêchent l'autre au pais du cerveau,
 C'est grand hazard qu'une seule goutte,
 Veut bien suivre sa route;
 Mais cette liqueur,
 Surement va droit au cœur,
 Porter sa douceur.



Sur les Astronomes.



L'autre jour à l'Observatoire
 Les ennemis du tranquille sommeil,
 Voulurent par malice noire
 Me faire voir des taches au Soleil.
 Pour les punir, d'oser dans leur taniere,

Denigrer la lumière
 D'un astre divin ,
 Je leur fis voir que leur vin
 N'étoit pas clair fin.



Sur les Nouvellistes.



Un Nouvelliste politique ;
 Qui tient conseil dans la cour du Palais ;
 Demande au plus fou de sa clique,
 Si nous aurons ou la guerre ou la paix ;
 Moi curieux d'une unique nouvelle,
 Lorsqu'il pleut ou qu'il gele
 Du soir au matin ,
 Je demande à mon voisin,
 Aurons-nous du vin ?



Sur les Usuriers.



Un Usurier sur son Grimoire ;
 Par son calcul tâchant de m'affronter ,
 Toute la nuit compte sans boire ;
 Moi je la passe à boire sans compter.
 A me tromper, je mets toute ma gloire :
 Je prens plaisir à croire.

Comptant par mes doigts ,
 Que je n'ai bû qu'une fois ,
 Quand j'en ai bû trois.



Sur l'Orgueil humain.



De l'Homme voici la chimere :
 Tout ce qu'il voit est fait exprès pour lui ,
 C'est pour lui que tourne la Sphere ,
 Tout l'Univers pour lui seul est construit.
 Sur un tel fait ses argumens plausibles
 Ne me sont pas sensibles ;
 Mais je m'apperçoi ,
 Que ce Vin est fait pour moi ,
 Lorsque je le boi.



Sur la Justice.



Ni par Cujas , ni par Bartole ;
 On ne suit pas exactement la Loi :
 Tous les Contrats du Protocole,
 N'établiront jamais la bonne foi.
 Les francs buveurs , de leur vin font à table
 Un partage équitable ,
 C'est l'usage ancien ,

CHANSONS.

Boi ton verre & moi le mien,
Chacun boit son bien.

*Sur la Peinture.*

Si Raphaël peint le sublime,
Si le Coregea peint graces & ris,
Si le Brun ses tableaux anime,
Et si Rubens excelle en coloris.
Mieux que Calot en grotesque figure,
Je charge la nature,
Le plaisant tableau
Que je peins dans mon cerveau
Par ce Vin nouveau !

*Sur son Mercure Galant.*

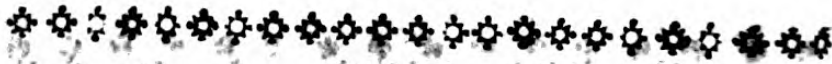
Mercury vole à tire d'aile,
Pour m'apporter du bout de l'Univers ;
Des Jeux galants & des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la prose ou des vers.
J'en fais le choix en invoquant Minerve ;
Mais pour entrer en verve
Je l'invoque en vain,
Je n'attens oe feu divin,
Que du Dieu du Vin.



No. 2.

DEs Climats Champenois, où regne un Air
 benin,
 Il nous vient franche marchandise,
 Car la franchise est dans le Vin,
 Mais au pays Normand, l'Air est froid & malin,
 Tout s'y ressent du vent de bise,
 N'en attendons ni bon vent, ni franchise.





No. 3.

LES SIFFLETS.

PRès de la belle Iris un Marquis scelerat ;
Après mille sermens , qui valoient un contrat,
Avoit tant poussé l'avanture ,
Que la belle au plutôt pressoit la signature.
Un jour avec empressement,
Elle conjuroit son amant,
De hâter l'Hymenée ,
Et lui sans s'éinouvoir sifflait nonchalamment. *Il siffle.*

Iris d'abord fut allarmée ;
Elle fremit pleurant amerement ; *Il siffle.*
Mais le Marquis touché *siffla plus tendrement. Il siffle.*

Et même par pitié pour la belle affligée ,
Siffla l'Echo plaintif de ces tristes accents. *Il siffle.*
Parlez-moi donc ? hélas ! m'avez-vous abusée ,
J'ai compté sur vos sermens ,
Il est temps de montrer que vous m'avez aimé ,
Il est temps de finir.

LE MARQUIS. —

Je veux finir aussi. *Il siffle.*

I R I S.

Mes parens sont d'accord , le Notaire est ici ;

Terminez ; tout est prêt.

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt aussi. *Il siffle.*

IRIS.

Allons donc tout est prêt,

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt aussi,

IRIS.

Ma famille assemblée

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt , *Il siffle* , tout prêt , *Il siffle* , à
partir pour l'armée.

Autre Couplet sur le même Air.

Près d'un Chasseur de Cour, l'autre jour un
Auteur,

Auteur en même-tems heroïque & flatteur,

Le flattant briguoit son suffrage,

Et pour être flatté lui lisoit son ouvrage.

Pendant que l'Auteur déclamoit,

Et que lui-même il se charmoit

De sa propre éloquence,

Le Chasseur attentif sifflait nonchalamment. *Il
siffle.*

L'Auteur piqué lui recommence

Le bel endroit avec des tons nouveaux,

Dont le Chasseur sifflant imite les plus beaux. *Il siffle.*

L'Auteur croit que ses Vers par leur vive cadence
Du siffleur déclamant initient les Echos. *Il siffle.*

L' A U T E U R.

Voici l'un des beaux traits , suivez-vous la pensée *Il siffle.*

De la strophe que voici ? *Il siffle.*

Elle est en même-tems Poétique & sensée. *Il siffle.*
Je suis toujours au fait.

L E C H A S S E U R.

Je suis au fait aussi. *Il siffle.*

L' A U T E U R.

Tous les autres Auteurs n'expriment point ainsi,
Je sens ce que je dis.

L E C H A S S E U R.

Et moi je sens aussi. *Il siffle.*

L' A U T E U R.

J'entens , j'entens le fin.

L E C H A S S E U R.

Et moi j'entens aussi. *Il siffle.*

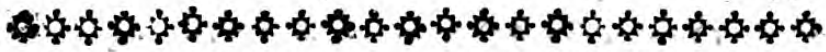
L' A U T E U R.

Ecoutez-moi de grace.

L E C H A S S U R.

J'entens , *Il siffle* ; la voix des Chiens qui m'appelle à la Chasse.





No. 4.

TUrlu , turlu , ture , lure , lure ,
Voilà ma chanson dans un repas.

Trop d'esprit en mangeant fait tort à nature ,
Un profond raisonneur ne digere pas ;
Un Sçavant par sa turelure ,
Sur des mots regle sa raison ;
Mais tout ce qu'on en peut conclure ,
Turelure c'est ma chanson.



En Tapinois , quand les nuits sont brunes ,
Au Jardin ma femme va sans moi ,
Mais sans doute elle y va pour cueillir des Pru-
nes ,
Elle-même le dit , & moi je le croi.
O crédulité désirable
Ceux qui te blâment sont des sots ;
Croyons tout jusqu'à l'incroyable ,
Qui nous procure du repos.



Faisons tant , tant , tant de tope & tinqué ,
Que Bacchus augmente mon trésor ;
Quand j'ai bû , mon œil trouble à peine distingue ,

Si mes sols, mes deniers sont de cuivre ou d'or,
 Que ce trouble heureux puisse encore
 Me cacher le monde & son train ;
 Il faut qu'un sage yvrogne ignore
 Tout le mal que fait son prochain.

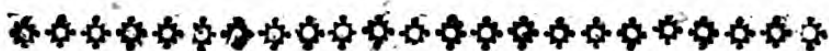


Tic toc choc est bon à coups de verre ;
 A coups de mousquet, il n'est pas sain :
 Ce Guerrier est mort brave, on le met en terre,
 Ce Buveur est mort yvre, il boira demain.
 Lucifer d'affreuse memoire,
 Dans nos cœurs grava de sa main,
 Que les humains mettent leur gloire
 A détruire le genre humain.



Plus je bois, & plus ma femme crie ;
 Mais plus elle crie & plus je bois,
 Trop crier & trop boire abregent la vie,
 Faisons tant qu'elle ou moi soyons aux abois.
 Deux Epoux, dit un grand Oracle,
 Tout à coup deviendront heureux,
 Quand deux époux par un miracle,
 Pourront devenir veufs tous deux.

* Les trois premiers Vers de ce Couplet se trouvent déjà dans l'Inromptu de Villers-Cotterets.



No. 5.

B On vin , bon vin ,
Quoique ton pouvoir soit divin ,
Malgré toi , nos jours prendront fin.
Mais pendant que le tems s'écoule ,
Coule bon vin , sans cesse coule ,
Puisqu'on ne peut fixer nos jours ,
Gardons-nous de fixer ton cours.

*Sur la Science.*

Bon sens , bon sens ,
Te chercher parmi les Sçavans ;
C'est perdre son huile & son tems ,
O toi qui pâlis sur ta lampe ,
Lampe Docteur , sans cesse lampe :
Jurisconsulte ou Medecin ;
Puisse ton sçavoir dans le vin.

*Sur la Jalousie.*

Qu'entens-je ? hélas !
J'ai laissé ma femme là-bas ,

CHANSONS.

Quelqu'un vient, & je n'y suis pas ;
 Pour me cacher ce qui se passe,
 Passe bon vin, sans celle passe ?
 Quand je suis yvre, je suis bien,
 Mes yeux ouverts ne verront rien.

*Le Vieil Yvrogne.*

Que vois-je ô Dieux !
 Quel fantôme vient à mes yeux
 Mouïller ses doigts dans mon vin vieux,
 C'est la Parque qui mes jours file,
 File bon vin, doucement file,
 Tant que mon bon vin durera,
 Pour moi la Parque filera.





No. 6.

LE Vin nous fait parler , & le Vin nous fait taire.

Le silence à longs traits , s'avale avec le Vin ,
Et le caquet se trouve au fond du verre.

Dès qu'on le voit, on jase comme une commere,

De la voisine & du voisin ,

De la cousine & du cousin ,

Du galant homme & du faquin ,

Et d'Alexandre & d'Arlequin ,

De Jupiter & de Catin :

Adieu pudeur , adieu mistere,

Vîte pour me faire taire ,

Remplissez mon verre ,

On ne dit mot pendant qu'on boit :

Le Vin nous fait parler , & le vin nous fait taire.



SECOND COUPLET

Qu'il faut chanter après l'Air septième :

le Vin endort l'Amour.

Le Vin nous fait parler , & le Vin nous fait taire ;

Tome VI,

Z

Lorsqu'à table un Sçavant s'apperçoit à propos ;
 Qu'un esprit naturel va le confondre ,
 S'il y répond par boire , il n'y peut mieux ré-
 pondre ,

Mais , si buvant plus qu'il ne faut ,
 Il veut prouver par de grands mots ,
 Que les Modernes sont des fots ,
 Que les Anciens sont sans deffauts ,
 Que tous les secrets du Très-Haut ,
 Sont developés dans Homere ,
 Vite pour le faire taire
 Remplissez son verre :

Qu'il a d'esprit pendant qu'il boit !
 Le Vin l'a fait parler , & le Vin le fait taire.



TROISIÈME COUPLET

Qu'il faut chanter après l'Air huitième,
le Vin nous fait aimer.

Le Vin nous fait parler , & le Vin nous fait
 taire.

En Silence une prude à petits coups boira ,
 Mais si vous remplissez souvent son verre ,
 La charité bien-tôt émeut sa bile noire ,
 Par zèle pur elle dira ,
 Qu'en mariage celle-là

A son mari rien n'apporta,
 Que cependant ce mari-là,
 Tient d'elle tout le bien qu'il a,
 Puisque par elle il le tira,
 D'un riche Bourgeois, dont le pere...
 Vite pour la faire taire,
 Remplissez son verre,
 On ne médit point quand on boit.
 Le Vin la fait parler, & le Vin la fait taire.

* Ce Vers qui est de plus dans ce Couplet que dans les autres, est dans l'Original, & doit se chanter sur les mêmes tons des Vers précédens de ce Couplet, de sorte que le Vers *d'un riche Bourgeois dont le Pere*, se chante comme celui du précédent Couplet, *sont developpez dans Homere.*



N^o. 7.

L E Vin endort l'amour, & le Vin le réveille,
Licidas agité d'une amoureuse ardeur,
Ne pouvoit s'endormir, sans vuidier la bouteille,
Philis le rend heureux, il dort sur son bonheur ;
A boire à cet ingrat dormeur :
Le Vin endort l'amour, & le Vin le réveille.





No. 8.

LE Vin nous fait aimer , & l'amour nous fait boire.

Qu'on ait vû boire des amans ,
C'est ce qu'on ne sçauroit croire
Quand on a lû les Romans ;
Mais ceux qui liront notre histoire ,
Pouront chanter à la gloire

Des Tircis de ce tems ,
Des Cloris de ce tems ,

Le Vin les fait aimer , & l'Amour les fait boire.





No. 9.

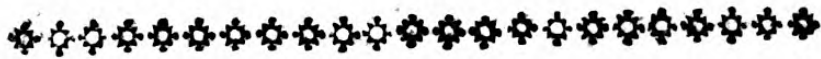
L Es Rois d'Egypte & de Syrie,
 Vouloient qu'on embaumât leurs corps,
 Pour durer plus long-tems morts :
 Quelle folie !

Avant que de nos corps , notre ame soit partie ,
 Avec du vin embaumons-nous ,
 Que ce baume est doux !
 Embaumons-nous ,
 Pour durer plus long-tems en vie.



Raison quand ce vin nous anime ,
 Pourquoi viens-tu compter nos coups ?
 Tu nous dis, moderez-vous :
 Quelle maxime ?
 Toujours de la raison , serons-nous la victime ?
 Elle seule condamne en nous
 Des excès si doux :
 Enyvrons-nous ,
 Nous pourrons boire après sans crime.



N^o. 10.*Le Carillon des Morts.*

BIm bam bon ;
 Entendez-vous les grosses Cloches bim bam bon ;
 Quand j'entens sonner sur ce ton ,
 Je me souviens toujourns , qu'hier ma femme est
 morte ,
 Le tems n'affoiblit point une douleur si forte ;
 Elle redouble à ce lugubre son ,
 Bim bam bon.
 Pour égayer ce bim bam bon ;
 Faisons un autre carillon ,
 Carillon du verre ,
 De la pinte & du flacon .
 La pauvre femme , elle est en terre !
 Je l'aimois tant , buvons pour elle en carillon ,
 Choquons le verre en carillon ,
 En double carillon .
 Tirez du bon vin bin bim bon bim bon :
 Exerçons-nous sur ce jambon
 Et saucisson ,
 N'est-il pas bim bon ?
 Et tâtons donc de ce dindon ;

CHANSONS.

Din don din dan don,
 Ma femme est en terre ;
 Ah ! qu'il est beau ce carillon.



Bom bam bon.

Que ce lugubre son m'afflige ! bom bam bon.
 J'entendois chez moi sur ce ton
 Gronder en faux bourdon , la pauvre Mathurine ,
 Quand pour avoir été trop gay chez ma voisine ,
 J'en revenois plus triste à la maison.

Bom bam bon.

Elle égayoit son faux bourdon ,
 En y mêlant son carillon ,
 Carillon de femme ,
 De jalouse du Démon.
 Pour lui laisser chanter sa gamme ,
 Je m'endormois , mais elle prenoit un bâton ,
 Pour me donner du reveillon ,
 En double carillon ;
 Moi qui suis bon bon bon bin bon ,
 Je souffrois comme un vrai mouton ,
 Jusqu'au bâton :
 Suis-je pas bin bon ?
 Que le Ciel lui fasse pardon.
 Dindon din dan don,
 Ma femme est en terre ,
 Elle a fini son carillon.



No. II.

Le Tabac , ou les Eternuemens.

D'Où me vient cette sombre humeur ?
 Dou vient , mes foibles yeux quittent-ils la lu-
 miere ?

Pourquoi suis-je accablé d'une triste langueur ?

Ah ! je n'ai point ma tabatiere :

Point de tabac ! hélas , plaisir , santé ,

Raison , vivacité ,

Tout avec mon tabac est resté sur la table.

Ami secourable ,

Le tien est-il bon ? ... détestable !

Il est parfumé ,

* A de simple tabac , je suis accoutumé ,

Cet autre est plus agréable :

Ah ! qu'il est aimable !

Ah ! quelle volupté !

Dieu du tabac , que tes Autels

Soient encensés par les mortels.

* On éternuë.

Que du plus noir petun , mille pipes fumantes

Te fournissent d'encens :

Que les beautés les plus charmantes

Se barbouillent de tes présens :

Que tes doyens enchifrenent ,

Chantent du nez

Tes plaisirs forcenez :

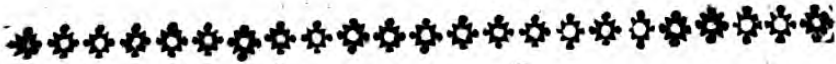
Et que pour te rendre propice ,

Ton temple retentisse *on étornuë,*

D'éternuëmens ,

Et de reniflemens.





N^o. 12.

Les Tournoyemens.

QUand on a bù , la tête tourne ;
A jeun , la tête tourne aussi ;
A tous mortels la tête tourne ,
Le Sage nous le dit ainsi :
Et moi je dis quand la tête me tourne ,
 Sagement je dis ,
Heureux celui dont la tête ne tourne
 Qu'à table avec ses amis.



Q'entre nous la Bouteille tourne ,
Et nous enyvre à coups égaux :
Qu'à la ronde son beau feu tourne ;
Tourne & retourne nos cerveaux.
Si de sang froid le meilleur esprit tourne
 Toujours de travers ,
Ne craignons pas que le vin le retourne ;
 Seroit-il pis à l'envers ?



Ce Courtisan dont l'esprit tourne ;

Paroitra sincere aux plus fins ,
 En vous careffant il vous tourne ;
 Il vous fait aller à ses fins ,
 Son cœur adroit , jamais au vrai ne tourne ;
 Toujours de travers ,
 Il trompe encore quand le vin le retourne ,
 C'est un cœur à deux envers.



Près de Philis la tête tourne :
 Que je suis las de sa rigueur !
 Grand Dieu du vin qui les cœurs tourne ,
 Enyvre-la de ta liqueur.
 Qu'elle en prend bien ! déjà son œil tourne ,
 Tourne vers le mien ,
 Pour peu qu'à la bouteille elle retourne ,
 Elle va tourner à bien.





No. 13.

Venez admirer ma science :
J'apprens à dormir sçavamment,
Comme l'on dort à l'Audience,
Ronflés gravement,
La tête levée ;
Ouvrez les yeux en dormant ;
Et bâillés la bouche fermée.





No. 14.

Les Cloches ou le Carillon de la Vieille.

T On tan , ton tems est passé ,
 Vieille Coquette ,
 Ton tin, ton timbre est cassé ,
 Vieille pendule, tu repete
 A cinquante ans ,
 Le Carillon de la clochette
 Qui sonnoit l'heure d'amourette ;
 Dans ton printemps.

Tu n'avois qu'à tinter, & ta douce sonnette ;
 Attiroit mille amans :
 Mais à présent ,
 Ton toxin tintan
 Ne reveille personne.
 Dis-moi, quand sur le tendre ton
 Ta grosse cloche sonne,
 L'entend-on ? non, non ,
 Si l'on l'entend,
 Ce n'est qu'au son
 De ton argent comptant.



Ton tems, ton tems est passé ,
Mari sauvage ,
Ton tim , ton timbre est cassé ,
Tu veux qu'après le mariage ,
Après deux ans ,
Ta femme pour toi soit constante ,
Et pour toute autre indifferente ,
Dans son printems.

Crois-tu que ton courroux , que ton bruit éclatant ,
Chassera son amant ?
Elle l'attend ,
Ton toxin tintan ,
N'effrayera personne :
Dis-moi , quand sur le triste ton :
Ta grosse cloche sonne ,
Te plains-t'on? non non ,
De tes tourmens ,
Dans ma chanson ,
L'on rira dans cent ans.





No. 15.

Dialogue.

T I R C I S.

U Ne faveur, Lifette ,
 M'a prouvé ton amour ;
 'Au son de ma musette ,
 Tu dansois l'autre jour ;
 Sur celle à Sylvandre
 Tu ne danserois pas ,
 Mais tu daignes l'entendre. . . .
 Non , tu ne m'aimes pas.

L I S B E T T E.

Si j'entens la musette ,
 C'est que ces airs sont gais ;
 Pour une chansonnette ,
 Quel vacarme tu fais !
 A force de te plaindre ,
 Tu me chagrineras ,
 Si tu veux me contraindre. . . .
 Non , je ne l'aime pas.

T I R C I S.

T I R C I S.

Pardon, belle Lisette,
 J'embrasse tes genoux,
 Mon humeur inquiète,
 Merite ton couroux.
 Est-ce à moi de me plaindre ?
 Fais ce que tu voudras,
 Si j'ai pû te contraindre,
 Non, je ne t'aime pas.

L I S E T T E.

Qu'un berger est aimable,
 Qui se foumet ainsi !
 Le voyant raisonnable,
 Je la deviens auffi :
 Je laisse de Sylvandre,
 La musette & la voix ;
 Je ne veux plus l'entendre,
 Viens me mener au bois.

Les Vendanges sur le même Air.

DAns la vigne à Claudine,
 Les vendangeurs y vont ;
 On choisit à la mine
 Ceux qui vendangeront.

Aux vendangeurs qui brillent ;

CHANSONS.

On y donne le pas ,
 Les autres y grapillent ,
 Mais n'y vendangent pas ,



Sur la fin de l'Automne ,
 Vint un joli vieillard ,
 Si la vendange est bonne ,
 J'en veux avoir ma part.
 Cette prudente fille
 Lui répondit tout bas ,
 Vieux vendengeur grapille ,
 Mais ne vendange pas .



Aux vignes de Cythere ,
 Parmi les raisins doux ,
 Est mainte grappe amere ,
 N'en cueillez pas pour vous :
 Ce choix pour une fille ,
 Est un grand embarras ;
 La plus sage grapille ,
 Mais ne vendange pas .





No. 16.

PAuvre Hermite je veux t'en eroire,
C'est un grand bien,
De n'avoir rien, de ne désirer rien,
Mais désirer du vin, en avoir, & le boire,
C'est ce me semble un plus grand bien.





No. 17.

* *Les Maîtres de Musique.*

EN grand maître de l'Art, je donne des le-
 çons,
 Je soutiens la cadence, & je porte les sons.
 Avec la langue,
 Je fredonne comme Lambert.
 Dans le desert,
 Comme le Camus je lamente:
 Quand j'entre en fureur,
 Il est dangereux de m'entendre:
 Mais passant du terrible au tendre,
 Par *B Mol*, j'adoucis la dureté d'un talera
 tari tata la lera la li la lire,
 La dureté d'un cœur.

* Cette Chançon a été faite dans le dessein de se mocquer des Maîtres de Musique que l'Auteur y nomme, & dont il contrefaisoit les diverses postures en la chantant.



LES LENDEMAINS..

Sur l'Air : *Reveillez-vous belle endormie.*

Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Silvanre
Trente moutons pour un baiser,



Le lendemain seconde affaire ;
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de la bergere
Trente baisers pour un mouton.



Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.



Le lendemain Philis peu sage,
Voulut donner moutons & chien,
Pour un baiser que le volage,
A Lisette donna pour rien.





C H A N S O N.

Sur le même Air.

R Eveillez-vous , belle dormeuse ,
Si ce baiser vous fait plaisir ,
Mais si vous êtes scrupuleuse ,
Dormez , ou feignez de dormir.



Craignez que je ne vous reveille ,
Favorisez ma trahison ;
Vous soupirez , votre cœur veille ,
Laissez dormir votre raison ,



Pendant que la raison sommeille ,
On aime sans y consentir ,
Pourvû qu'amour ne nous reveille ,
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.



Si je vous apparois en songe ,
Profitez d'une douce erreur ,
Goûtez le plaisir du mensonge ,
Si la verité vous fait peur.



ÉTRENNES A CLIMENE.

Sur le même Air.

JE vous envoie vos étrennes,
 Climene, vous le voyez bien;
 Mais je vous demande les miennes,
 Peut-être n'en sçavez-vous rien.



Quelles étrennes je désire;
 Peut-être n'en sçavez-vous rien;
 Que voudroit-on quand on soupire ?
 Peut-être le sçavez-vous bien.



De votre cœur je veux l'étrenne,
 Peut-être le sçavez-vous bien;
 Est-il encore à vous Climene ?
 Peut-être n'en sçavez-vous rien.



Je ne veux qu'un mot pour étrenne;

Quel

Quel il est , vous le sçavez bien :
Souvent très-loin , ce mot nous même ,
Peut-être vous n'en sçavez rien.



A se marier il engage ,
Sans doute vous le sçavez bien ;
Mais qu'est-ce que le mariage ?
Peut-être n'en sçavez-vous rien.



C'est un bail à longues années ,
Sans doute vous le sçavez bien ;
Mais au mari seul destinées ,
Peut-être n'en sçavez-vous rien.



Par ce bail , de vous il dispose ,
Peut-être le sçavez-vous bien ;
Mais il est peu de baux sans clause ,
Peut-être n'en sçavez-vous rien.



Là-dessus , on peut trop écrire ,
Climene vous le sçavez bien :
Ce trop le voudriez-vous lire ?
Peut-être n'en sçavez-vous rien.



J'aurois cent choses à vous dire ,
Climene vous le sçavez bien ;
Demandez-moi , si c'est pour rire ,
Peut-être que je n'en sçai rien.



LE C A F F E'.

Autre Chanson sur l'Air,

Les Bourgeois de Châtres.

LA Fable auroit dû faire
 Une Divinité,
 De l'esprit salulaire
 Qu'on tire du Caffé :
 Quand je suis échauffé
 Il me prend fantaisie,
 De placer ce Dieu là la la
 Avec une chanson don don
 Dans la Mithologie.



La divine ambrosie
 Que Jupin inventa,
 Ce fut féve choisie
 Que Vulcain rissola,
 Moïus la moulina,
 Pour réjouir la troupe
 Neptune l'inonda la la,
 Enfin Ganimedon don don,

La versa dans la coupe.



Quoique la troupe approuve
Ce jus & son odeur ,
Bacchus jaloux y trouve
Amertume & noirceur :
Il offre une liqueur
Douce, fraîche & nouvelle ,
Mais on la refusa la la ,
Elle endort la raison don don ;
Le Caffé la reveille.



Quand la troupe celeste
Eût pris force Caffé,
Ce qu'elle en eût de reste
Aux humains fut donné.
En nous faisant un don
De ce grand spécifique ,
Le Ciel nous délivra la la ,
Et de Monsieur Purgon don don,
Et de sa triste clique.



On cherche l'Or potable ;
J'aime mieux le Caffé ,

N'est-il pas préférable
 Puisqu'il est tout trouvé ?
 D'un pauvre homme épuisé,
 Il remplira les vuides ,
 Son Alkali fera la la ,
 Des étuis de cotton don don ,
 Aux pointes des Acides.



Philis , sans ce breuvage ,
 Auroit à son réveil
 Quelque vapeur sauvage ,
 Et le tein moins vermeil.
 S'il ôte le sommeil ,
 A quelque femme étique ,
 En récompense il a la la ,
 Pour la grosse don don don don ,
 Vertu soporifique ,



A l'aspect imbécile ,
 Caffé sert de second ;
 L'Auteur le plus stérile
 Par lui devient fécond ;
 Par la vertu qu'il a ,
 Redoublant de mémoire ,
 Un pedant citera la la la ,

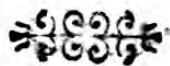
Sans rime & sans raison don don,
Et la Fable, & l'Histoire.



Par le Caffé j'évite
L'ennuyeux compliment :
Vient-il une visite ?
J'en offre promptement.
Un sot en le buvant,
Brille par son silence,
Un mot par-ci, par-là la la,
Qu'il dit d'un certain ton don don,
Lui tient lieu d'éloquence.



Sur cette liqueur noire,
La Caffetiere en main,
Je pourrois à sa gloire,
Chanter jusqu'à demain.
Peut-être au mois prochain,
Selon la réuffite,
Des Couplets que voilà la la,
Et sur le même ton don don,
Je donnerai la suite.





A
REPONSE DU MEME AUTEUR

Contre le Caffé.

Sur le même Air.

Quelle bizarre verve
 M'avoit donc échauffé ?
 En dépit de Minerve
 J'ai chanté le Caffé !
 Les Dieux ont rebuté
 Cette boisson brulante,
 L'amertume qu'elle a la la,
 Ne peut que chez Pluton don don,
 Mériter qu'on la chante.



Dans les enfers, Orphée
 Entrant fort alteré,
 Gorgonne mal coëffée
 Apporta le Caffé ;
 Le Chantre s'écria,
 Voyant la liqueur noire !

Que me donnez-vous la la la ?
 Pour chanter la chanson don don,
 C'est du vin qu'il faut boire.



Vive le feu bachique,
 Qui nous rend tout joyeux ;
 Caffé mélancolique,
 Le tien est dangereux :
 C'est un feu ténébreux,
 Feu noir, & feu sans flâme,
 Sournois il nous rendra la la ;
 C'est un fumeux charbon don don,
 Qui nous noircira l'ame.



Le sçavant Hypocrate,
 Dit que cette liqueur,
 En resserrant la rate,
 Oste la belle humeur :
 Aux environs du cœur,
 Dissipant la tendresse,
 De tous ces quartiers la la la,
 En chassant cupidon don don,
 Il bannit l'ailegresse.



Lorsque Bacchus propice,

Bb iij



CHANSONS

M'a troublé le cerveau ,
Le Caffé par malice
Vient tirer le rideau ;
Je voyois tout en beau ,
Cette liqueur vermeille ,
Par la vertu qu'elle a la la ,
Reveillant ma raison don don ,
M'a fait pester contr'elle.



Celui qui s'habitue
Au breuvage enfumé ,
Quand son heure est venue ,
Cesse d'être animé ;
D'un imbecile il a
Le langage & la mine ,
Le caffè seul pourra la la ,
De ce stupide Oyson don don
Ranimer la machine.



Il excite la bile ,
Et son activité
Rend la femme indocile
Avec malignité ;
Le demon du caffè ,
S'établissant en France ,
Femelles rassembla la la ,

Entr'elles le démon don don ,
Souffla la médisance.



Il est de ce breuvage
Ainsi que des amours ,
Toûjours on en dit rage ,
Et l'on en prend toûjours ;
Tel tout haut les blâma ,
Qui tout bas leur fit grace :
Pour vous prouver cela la la ,
De ce caffè demon don don
Je vais prendre une tasse.





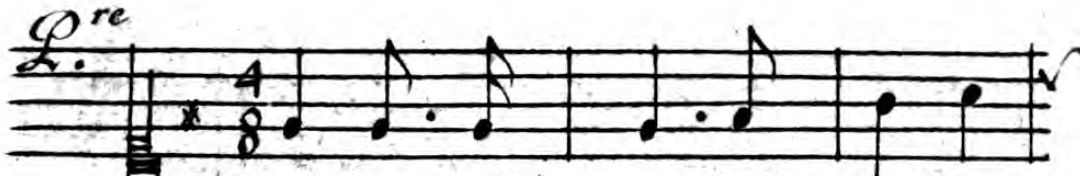
AUTRE CHANSON.

Sur l'Air : *Un Inconnu.*

L Es Annetons commencent à paroître ;
 Ces étourdis , Philis troublent nos jeux ?
 Voyez-vous croître leur nombre affreux ?
 Pour les chasser , faisons voler contr'eux
 Tous les amours que vos beaux yeux font naître.

Fin du Tome Sixième.

CHANSONS.



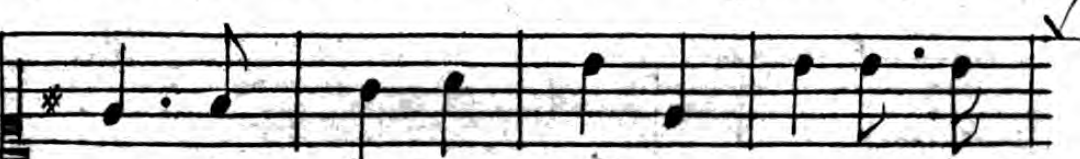
Vn sot qui veut faire l'ha...



...bi...le, dit qu'en li...sant il



pretend tout scavoir. vn fou qui



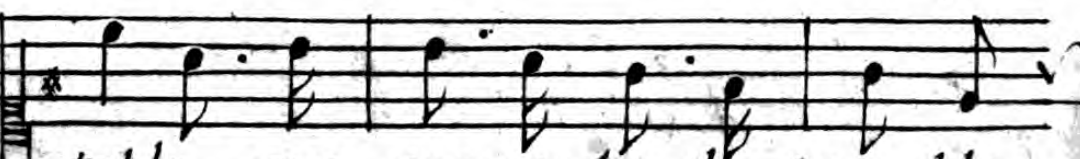
court de ville en ville en voy.a...



geant dit qu'il pretend tout voir.



et moy je dis d'un ton plus veri.....



...table que sans sortir de ta...ble.

CHANSONS

2

et Sans avoir lû... je scai tout et

j'ay tout vû lors q' j'ay bien bû

Des climats champenois ou

regne un air be...nin, il nous vient

franche marchandise; car la fran

chise est dans le vin. vin mais

au pays nor...mand l'air est froid

et ma...lin, tout sy ressent du vent de

CHANSONS

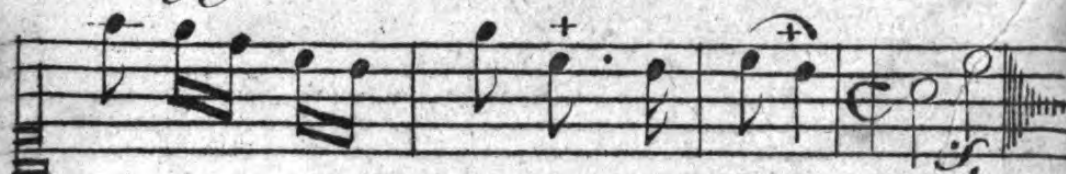
3.



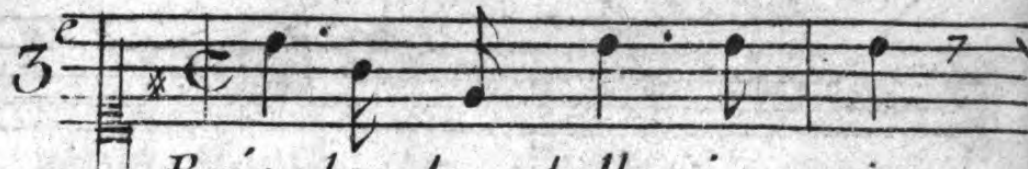
bize. n'en at...ten..dons ny...bon...



ventny fran chi.....se n'en at..ten...



dons ny bon...ventny franchi...se.



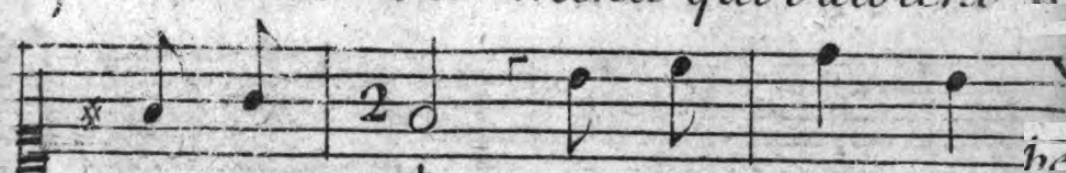
Prés de la belle j.....ris,



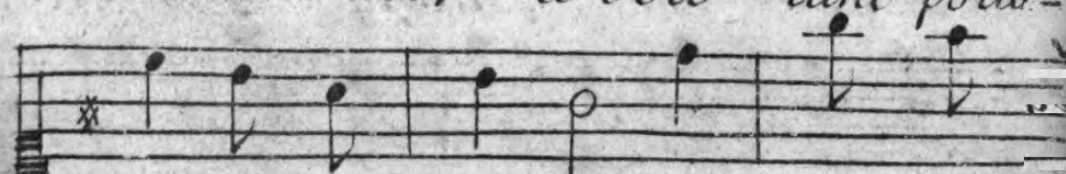
un mar..quis sçe..le....rat, a...



près mil..le ser..ments qui valoient



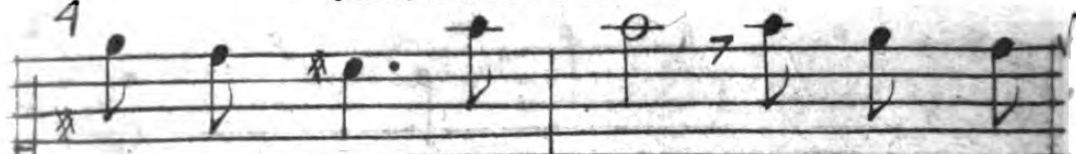
un cen..tract, a voit tant pou.



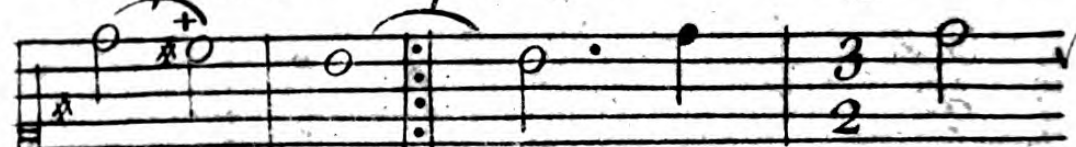
se l'aven...tu..re, que la belle

CHANSONS

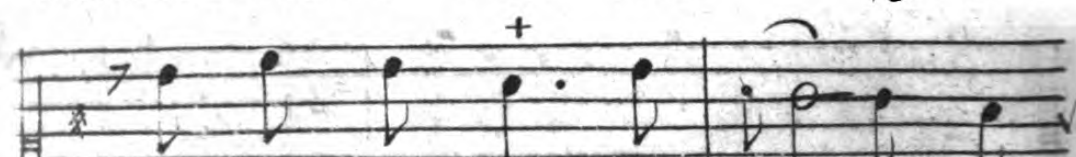
4



au plutôt pres... soit la sig... na...



tu... re. re. un jour



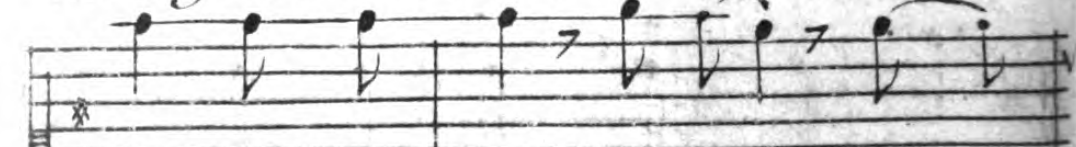
a...vec empres...se...ment elle



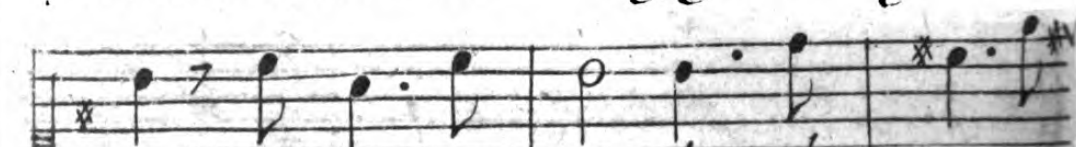
con...ju...roit son a...mant de ha...



ter l'hy...me...nee' : et luy



Sans s'emou...voir sif...floit sif...



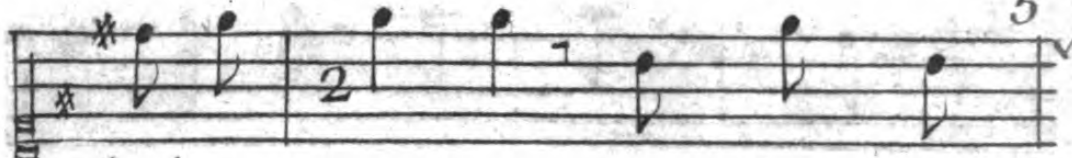
floit non chalamment *ils sifflé*



j...ris d'abord fut

CHANSONS

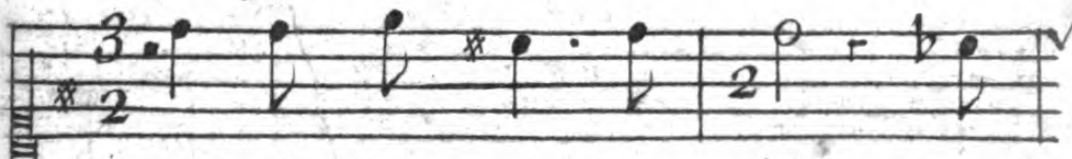
5



al. lar. . . . mée, et... le fre...



... mit pleurant a... m'e... re... ment.



mais le marquis tou... che' sif...



flã plus ten. dre. ment.



Il sifle.



et même par pi... tié



pour l'aimable af. flü. gé... e,



Si. fla l'E... cho plain... tif

üj.*.

CHANSONS.

6



de ses tris. tes ac.



...cents. *il siffle.*



Par lés moy donc, he las! *il siffle.*



m'auriés vo. a. . . bu. . . . sé. . e?



il siffle.



te' sur vos ser ments. *il siffle.*



il siffle. + il est tems de mon



...trer q' vous m'avés ai. . . . mée.

CHANSONS

7

il siffle.

Il est

tems de fi....nir. je veux fi....

nir aussi. il siffle

mes parens sont d'ac:

cord, le notaire est i....cy.

ter...mi...nez? tout est prest.

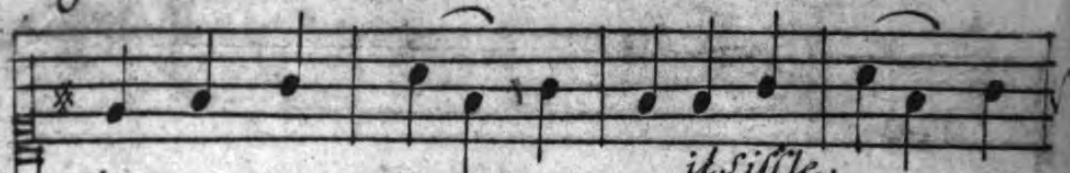
je suis tout prest auscy. il siffle.

allons donc, tout est prest.

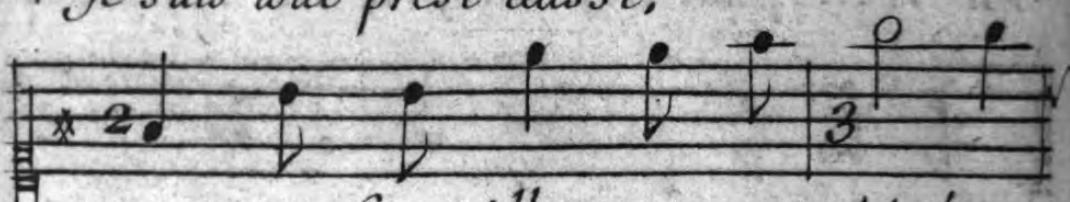
*üij. **

CHANSONS

8



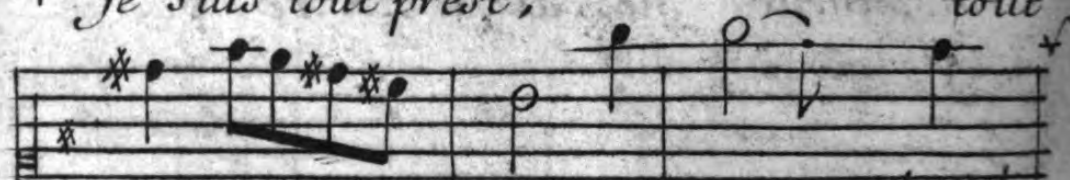
je suis tout prest aussi, *il siffle.*



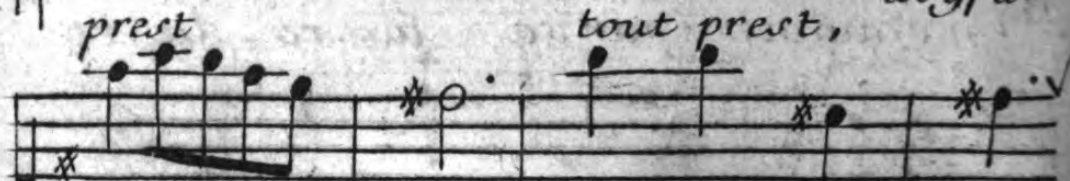
ma fa mille assem...blee'



je suis tout prest, *il siffle.*




je suis tout prest, tout



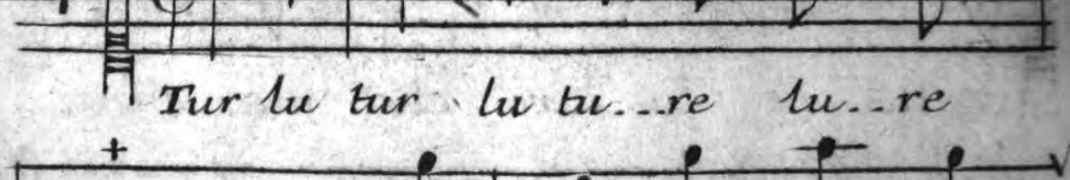
prest tout prest, *il siffle.*



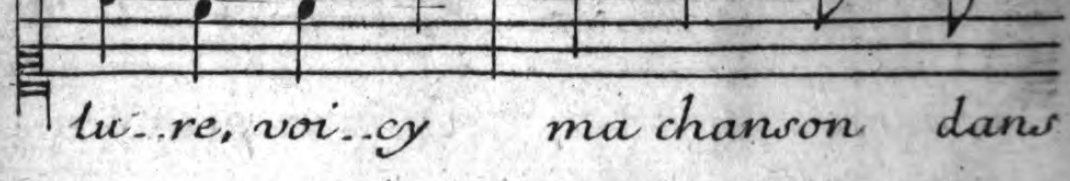
je suis tout prest



a partir po l'arme...e.



Tur lu tur lu tu...re lu...re



lu...re, voi...cy ma chanson dans

CHANSONS

9



Vn re... pas trop d'esprit en mangeant



fait tort a na...tu...re, vn pro fond



raisonneur ne di...ge...re pas.



Vn Scauant par sa tu...re - lu...re



Sur des mots re...gle sa rai...son



mais tout ce qu'on en peut con...clu...



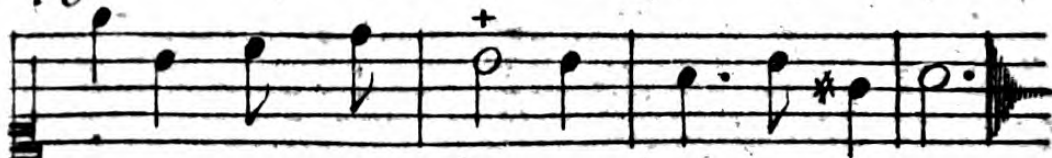
re tu...re lu...re c'est ma...chan...



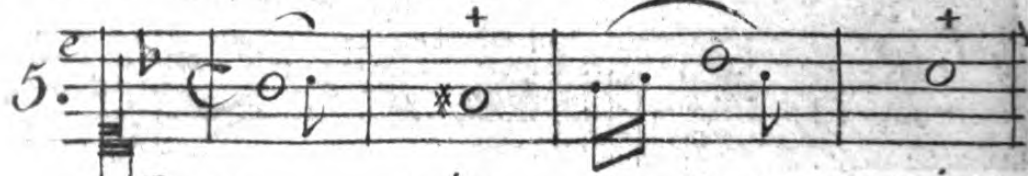
Son mais tout ce qu'on en peut con...

CHANSONS.

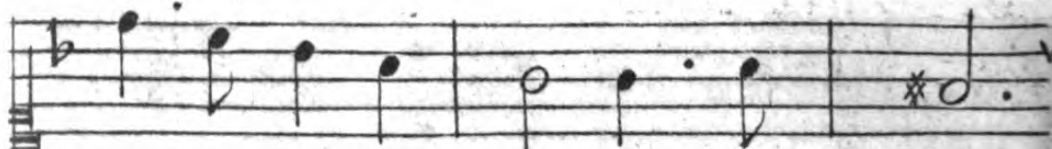
10



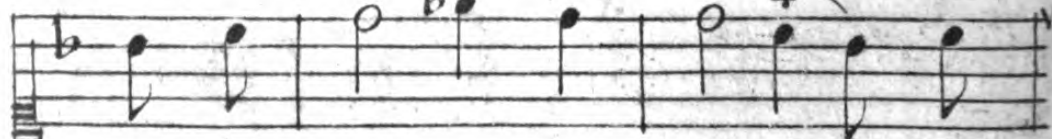
clure tu...re lu...re c'est ma chanson.



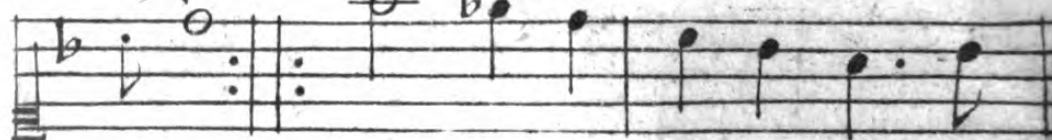
Bon vin Bon vin



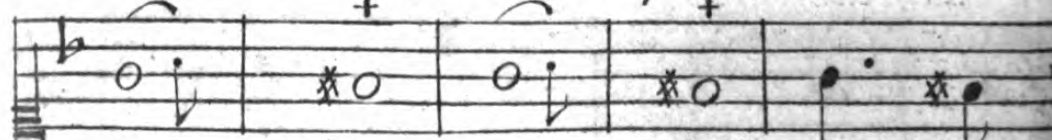
quoy que ton pou-voir soit di...vin



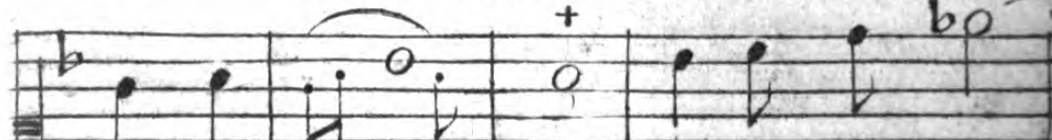
malgré toy nos jours pren...dront



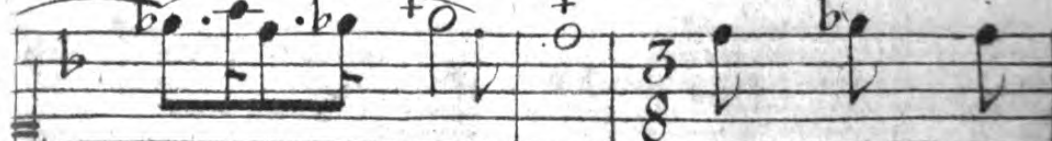
fin. mais pendant que le tems s'e...



...cou...le cou...le cou...le



bon vin cou...le sans cesse cou-



...le puis qu'on ne

CHANSONS.

peut fixer nos jours, gardons nous

de fi...xer ton cours cou.....

le...cou...le bon vin cou-cours.

Le vin nous fait par...ler

et le vin nous fait tai...re

le si...lence a longs traits s'avale a =

vec le vin et le ca-quet se trouve au

fond du ver-re des qu'on le voit on

CHANSONS.

12



Ja...se comme v...ne com...mere...



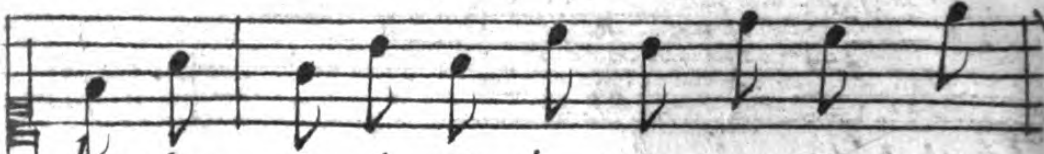
de la voisine et du voi...sin, de



la cousine et du cou sin, du galand



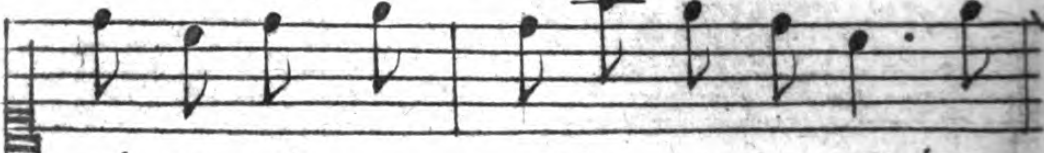
homẽ et du fa quin, et d'alexandre et



d'arle quin, de Jupi...ter et de Ca...



tin, a dieu pudeur, a dieu mis...tere...



vi...te vi...te vi...te por me faire



tai...re remplissés mon ver...re

CHANSONS.

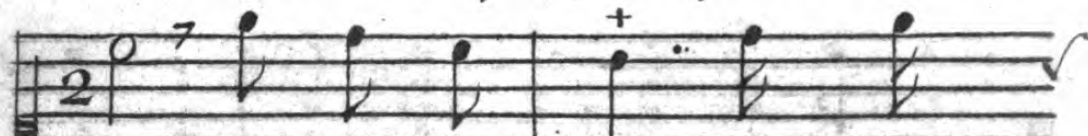
13

tres lentement.

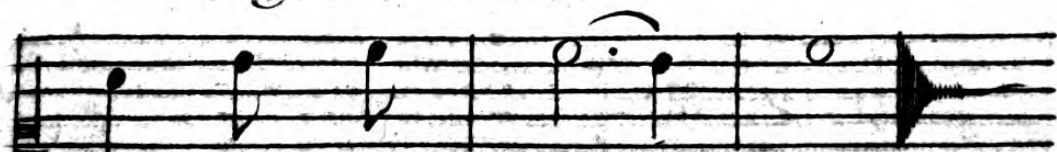
legerement.



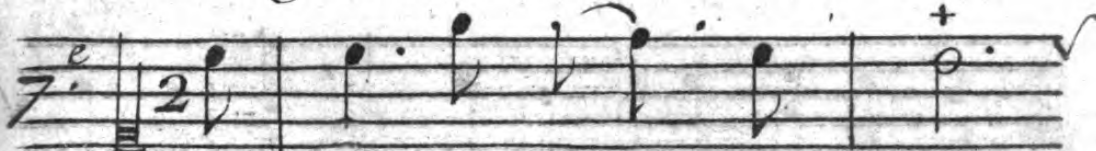
On ne dit mot pendant qu'on boit le



vin nous fait par ler et le



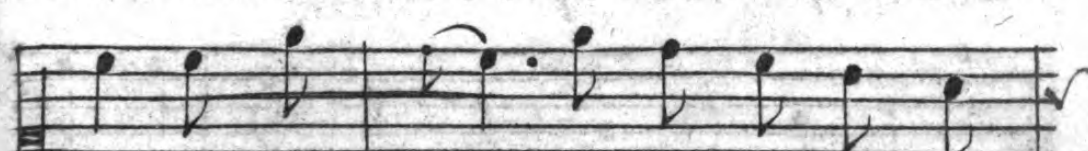
vin nous fait tai.....re.....



Le vin en...dort l'a...mour



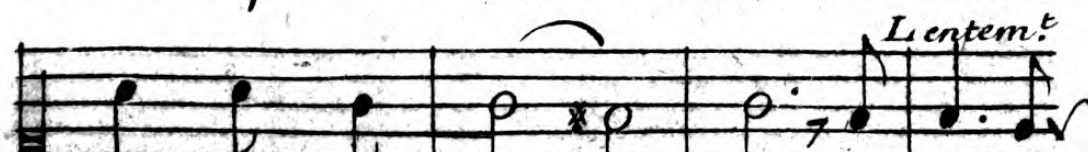
et le vin le...re...veil...le si...ci...



das a...gi. te d'une amoureuse ar...



deur ne pouvoit s'endormir Sans vii:

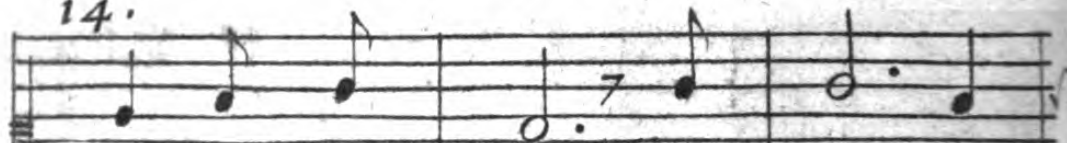


der la bou...teil...le i Philis le

Lentem.^t

CHANSONS.

14.



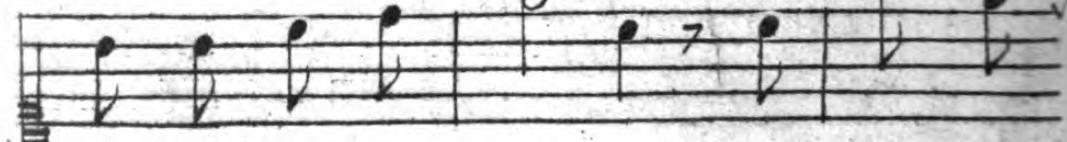
rend heu...reux il dort il



dort sur son bonheur: a boire a cet in...



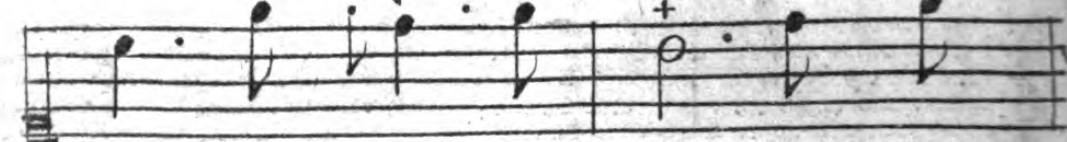
grat dormeur, a boire a, boire, a boire, a



boire, a boire, a boire, a boire a



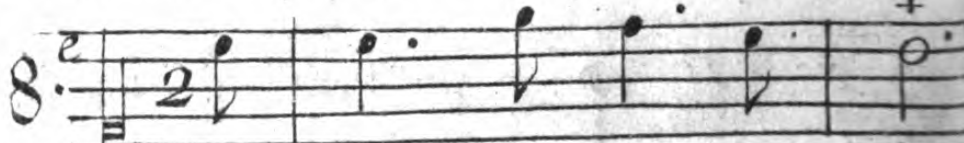
cet in... grat dor... meur. le



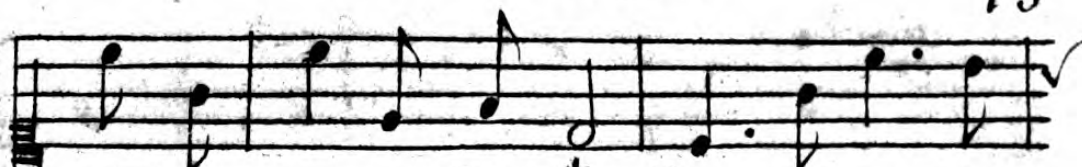
vin en... dort l'amour et le



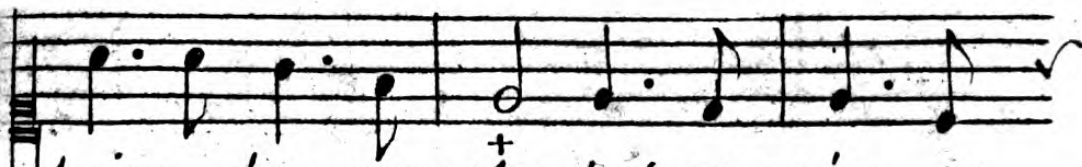
vin le re... veil... le.



Le vin nous fait... ai... mer



Et l'amour no: fait voi...re: Qu'on ait vû



boire des amants, c'est ce qu'on ne



sçauroit croi...re quand on a lû



les ro..mans, mais ceux qui li...ront



notre histoi...re pouront chanter à la



gloire des Tir...cis de ce....



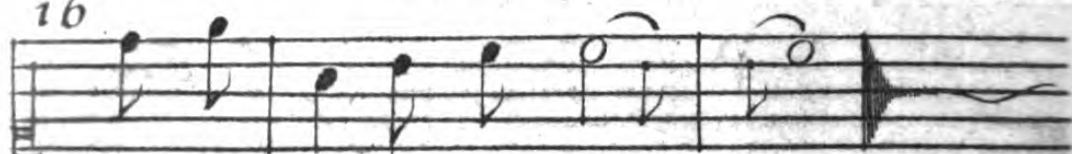
Items des Clo...ris de ce



tems, le vin les fait ai...mer....

CHANSONS

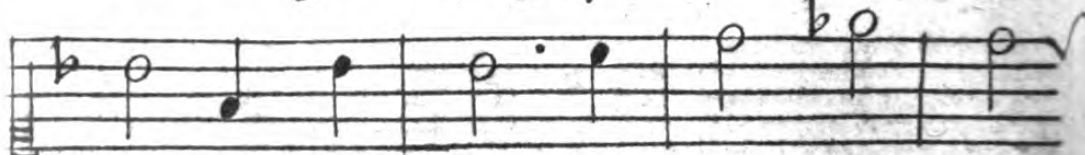
16



Et l'amour les fait boi....re.



Les Roys d'Égypte et de Sy.....



ri....e vouloient qu'on em...bau mât



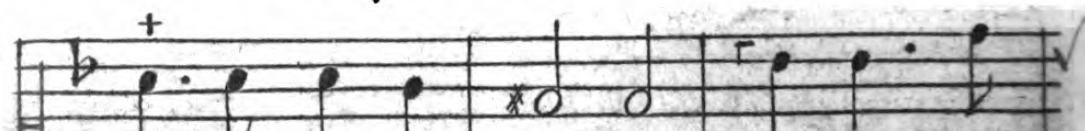
leurs corps pr. du rer plus long tems.



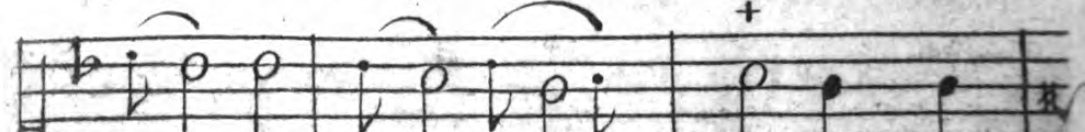
mort, quelle fo li.....e!



a...vant que de nos corps, notre

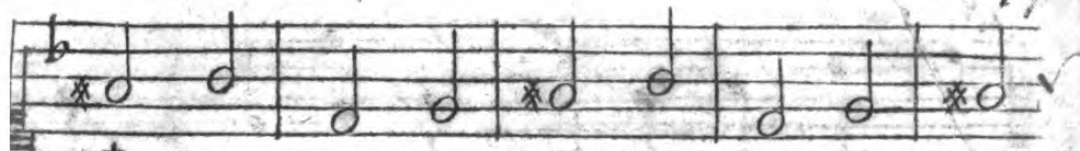


a...me soit par...ti...e avec du



vin em...bau...mons nous; que ce =

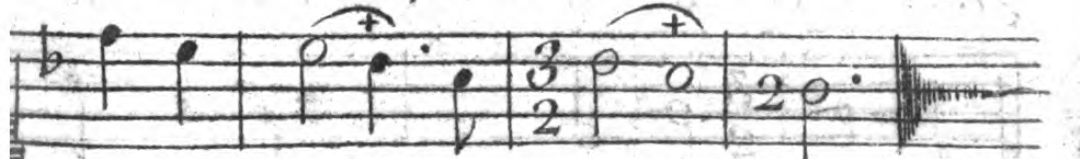
CHANSONS.



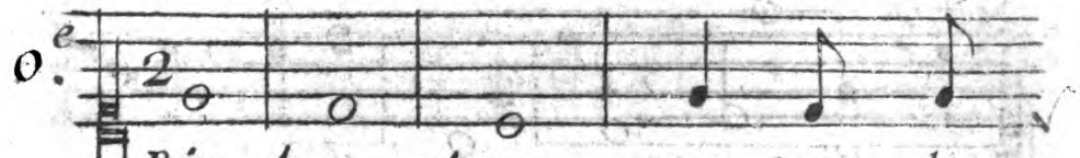
baume est doux! em - baumons nous, em - bauz



mons nous... po. du... rer.



plus long tems en vi... . . . e.



Bim bam bom . en ten... dez



vous les grosses cloches, bin bam.



bom, qu^d j'entends sonner sur ce



ton, je me sou-riens tou, jours qu'hi-



er ma femme est mor... te; le

CHANSONS.

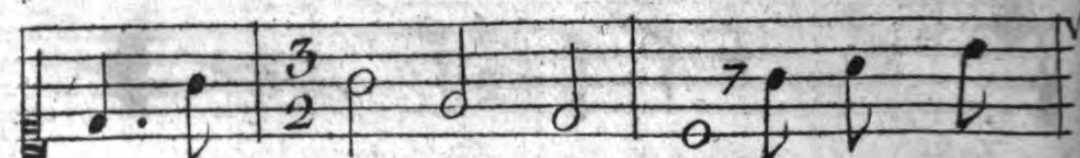
18



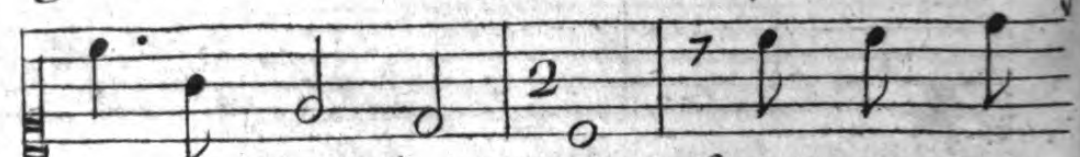
tems n'affoiblit point v-ne douleur si...



forte, et. le re double a ce lu...



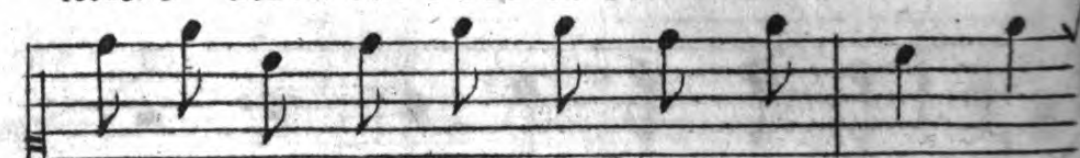
gu. bre son bimbam bom po. e. gay.



er ce bimbam bom, fai. sons vn



autre ca. ril. lon, ca- ril- lon du



verre, de la pinte et du fla - con. la



pauvre femēelle est en terre; je l'aimois.



tant, buvons po. elle en ca. ril. lon, cho..

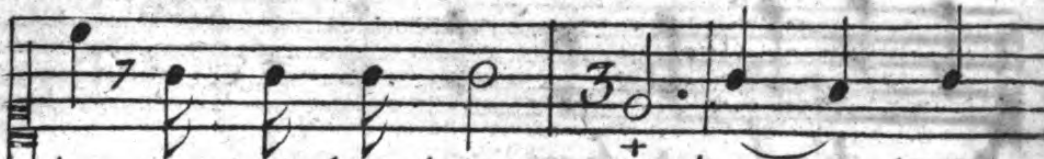
CHANSONS.



quons le Verre en ca. ril. lon, en..



double caril. lon, en double ca. ril..



lon, tirés du bon vin bim. bim



bom bim bom. E...cer çons no. sur



ce jambon et sau-cis...son n'est il



pas bim bom bim bom. et ta. tons



donc de ce din-don dindondindan



don. din dan don din dan dor

CHANSONS.

20



...ma femme est en terre, ah q.^l est



bon ce ca ril...lon! ma femme est en



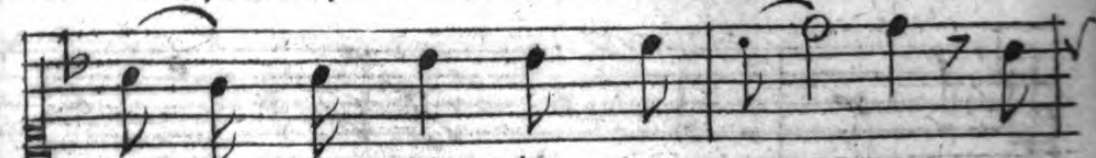
terre, ah q.^l est bon ce ca ril...lon!



D'ou me vient cet. te sombre hu :



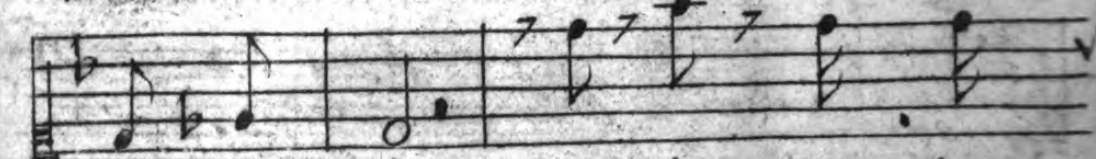
meur! pourquoy mes foi...bles yeux



quit...tent ils la lu. mier..e! pour:



quoy suis je ac ca...ble d'une tris :



te lan gueur! ah ah je n'ay

CHANSONS.

point ma ta - ba tie . re , point de ta ...

... bac , hé las ! plaisir , santé , ra ...

... son , viva . ci . . . té , tout a vec

mon tabac est resté sur ma . . . table .

a . . mi se cou . . . rable te . .

tien est il bon ? de tes table !

on Eternue

il est parfû . . mé ! a . . de - sim , ad . .

... sim , a . . de simple ta . . bac je

CHANSONS

2 2

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note and a 7-measure rest.

Suis ac...cou...tu...mé, cet autre

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

est plus à gré... a...ble, ah

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

q^l est ai...mable! ah

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

ah quelle vor...lup...té! ah

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

q^l est ai...ma...ble ah

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

ah quelle vor...lup...té!

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

Dieu du ta...bac que tes au-tels soient

Musical staff with notes and rests. Includes a fermata over a note.

en cen...sés par les mortels, que du plus



Noir pe.. tun, mil. le pi. pes fu...



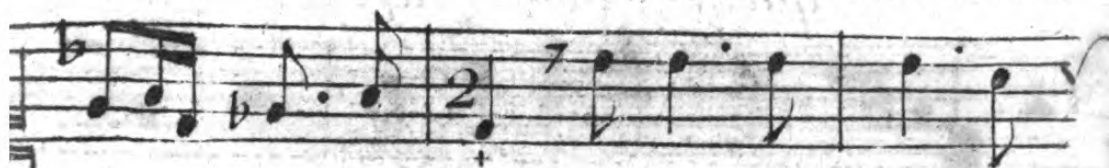
mantes... te fournis-sent d'en cens,



que les beautés les plus char...



mantes se bar... bouil... lent...



de tes presents que tes doyens en :



chitre... nés char... tent du nez



tes : plaisirs, for... ce... nez,



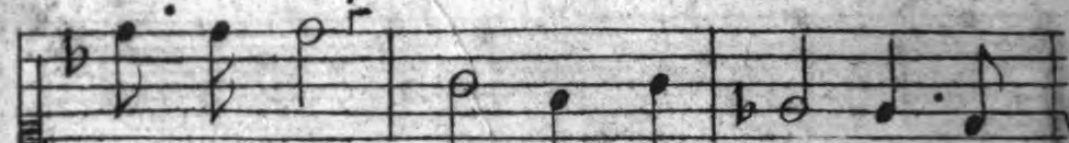
et que po. te rendre pro pi:

CHANSONS.

24



...ce ton temple...re...ten...tis-se d'E...



...ter...nue-ments et de re... ni i⁺fle....

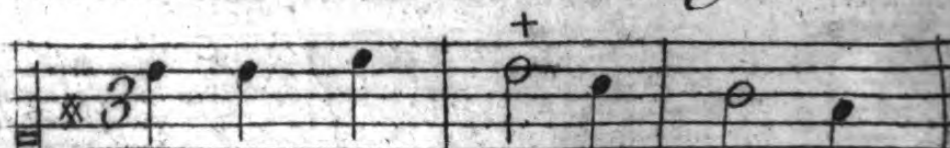


...ments ton temple...re...ten-tis-se d'E...



...ternue-ments et de re...ni...iflements.

12



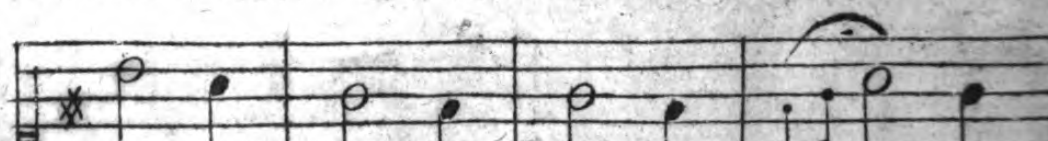
Quand on a beu, la teste



tourne tourne tourne, a jeun la



tê...te tourne aussi, a tout mor-



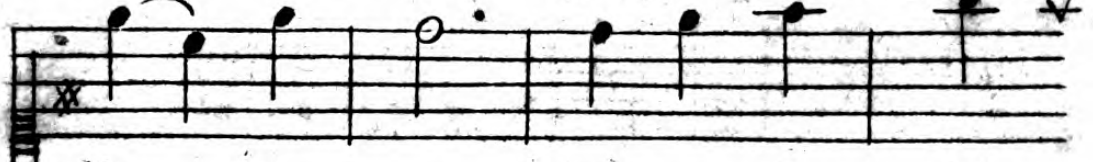
tel la tē-te tourne tour-ne

CHANSONS .

25 ✓



Tour. ne, le Sa-ge nous le . ✓



dit ain..sy, et moy je dis ✓



quand la tē..te me tourne, sa-ge ✓



m^t je dis, heureux ce..uy dont ✓



la tē...te ne tour..ne ✓



qu'atable a-vec ses a..mis . ✓



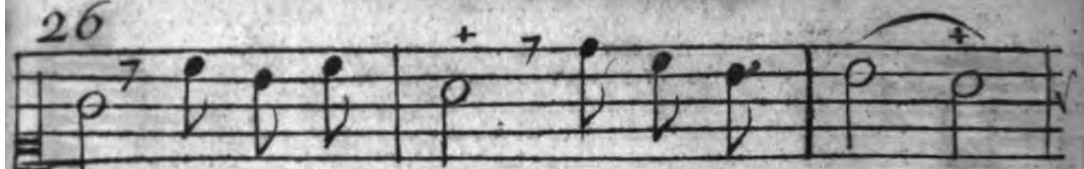
1 3.^e 2 Ve..nez admi-rer ma sci... ✓



en-ce, j'a-prens a dor..mir çavam ✓

CHANSONS

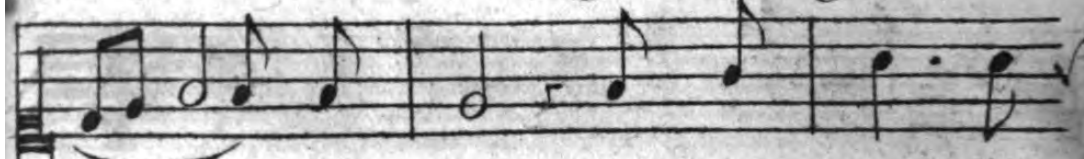
26



ment comme l'on dort a l'audi...en.....



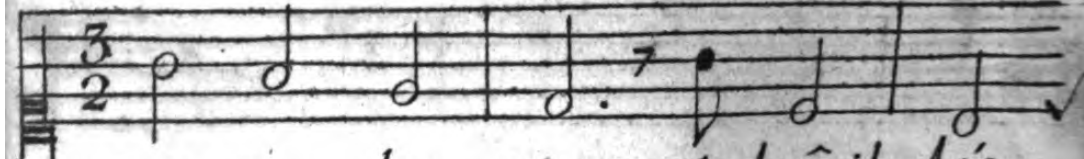
ce. Ve...ce. Ron-fles on fle..ez



ron... fle..ez gra-ve..ment la..



tete le...vée, ouvrés les.....



yeux en...dor..mant et bâil-lés



ba...a...a...ba...a...a...ba...



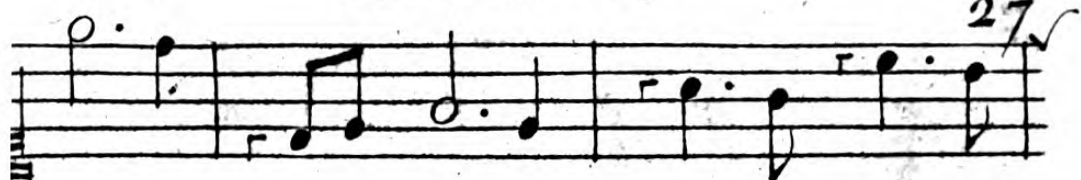
a...a...a...ba.a.a.a...a.a.il:



lez la bouche fer..mé...e, ba...

CHANSONS

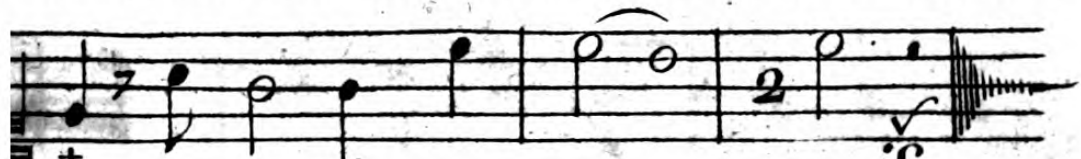
27 ✓



a . a . . . a . . . a . a . . . a . a . . . a . a . . .



a . a . . . a . . . a . a . . . a . . . à . ail . . .

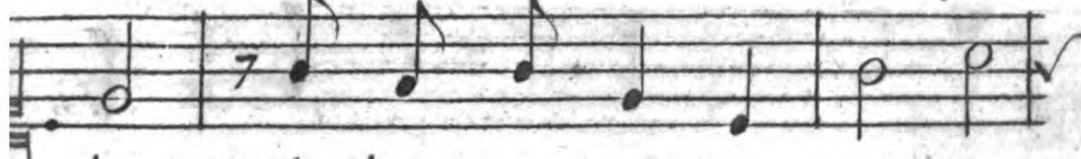


lez la bouche fer-mé e .

14



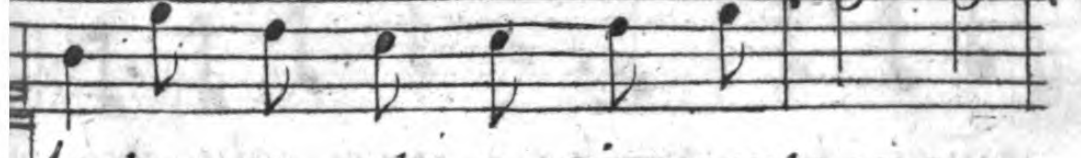
Ton . . . tems ton-tems est . pas :



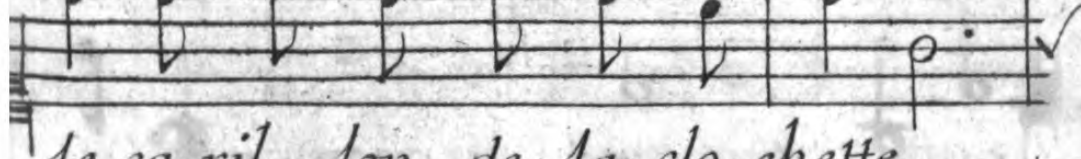
se . . . Vieil . le co . quette , ton-tim :



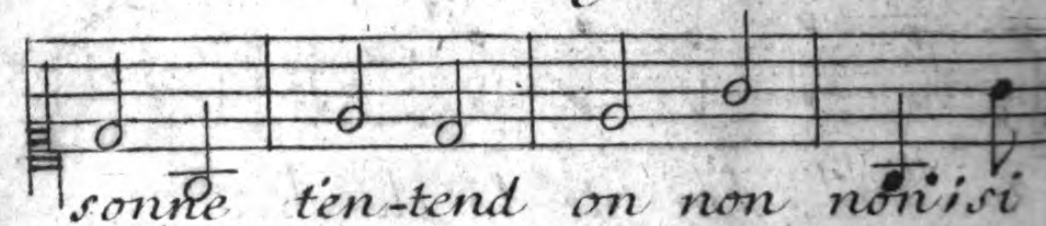
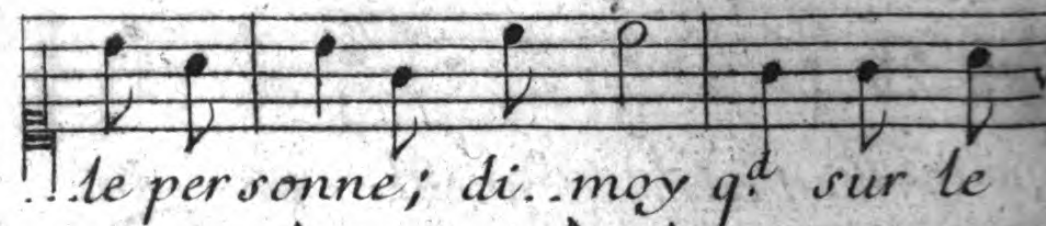
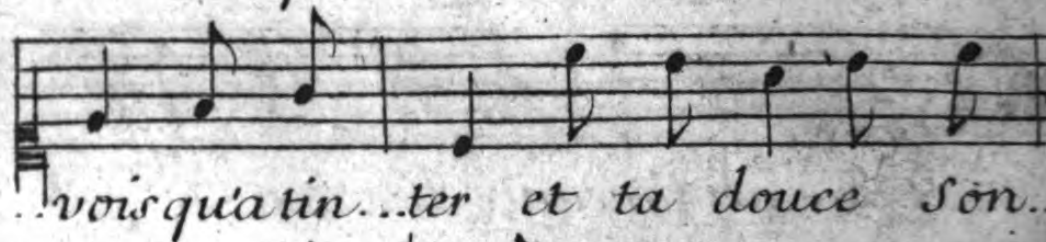
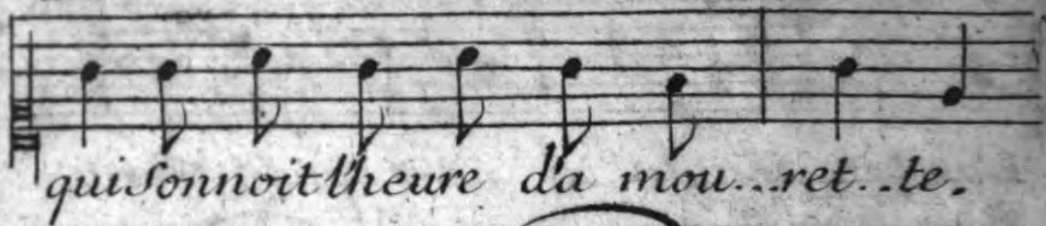
ton tim^{bre} est cas . . . se vieille pen-du .



le , tu re - pete a cinquante ans



le ca . ril . . lon de la clo-chette



L'on ten..tend ce n'est qu'au son

de ton ar..gent comptant. tant.

V...ne faveur li...set..te m'a

prouvé ton à mour; au son de

ma mu..set..te tu dansois l'autre

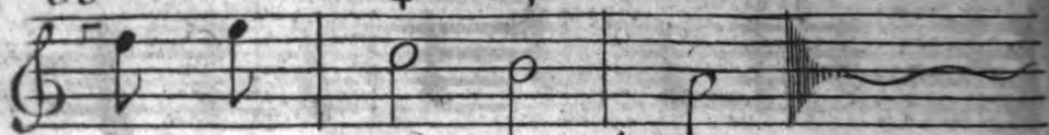
jour, sur cel..le de syl..vandre

tu ne dan-se..rois pas, mais

tu dai-gnes l'en..ten dre non

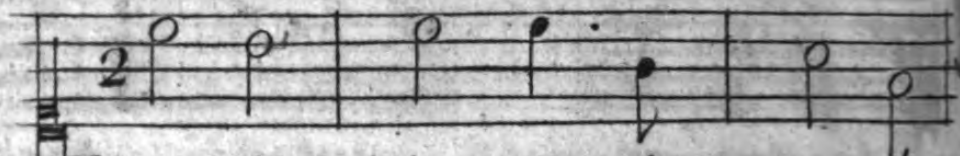
CHANSONS.

30



tu ne m'aimés pas.

16



Pauvre her mi...te je veuax t'en



croi..re c'est un grand bien de



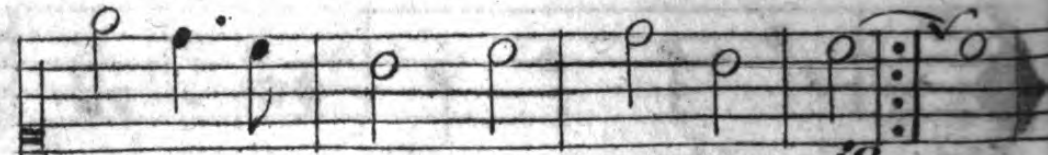
n'avoir rien, de ne de si...rer



rien...rien mais de...si...rer du



vin en a...voir et le boi...re



cest ce me semble un plus grand bien

Les Maîtres
de Musique.

17 A

En grand maître de l'art

CHANSONS.

31

je... don... ne' des le... çons, je sou-
 -tiens... la ca den... ce
 et je por. té les sons...
 (B) avec la lan-gue je fré...
 don...
 ...ne comme L'ambert. bert.
 (C) dans le de-sert com-me Le camus,
 je la mente. (D) q^d j'entre en fureur.



Il est dangereux de m'en tendre;



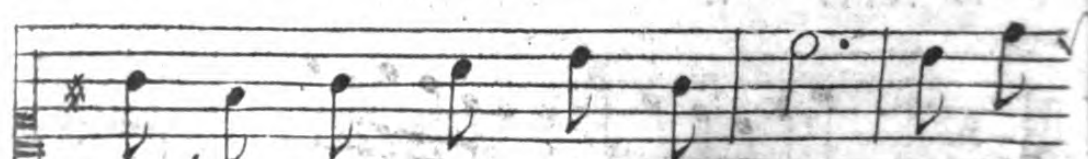
mais passant du ter rible au =



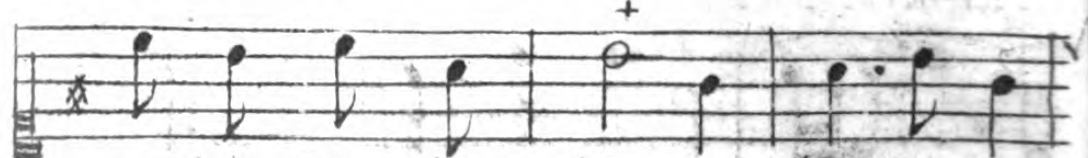
= ten.....dre par B. mob. j'a dou-



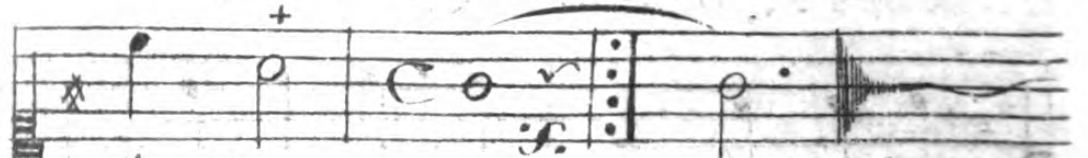
-cis (F) la du...re....te' d'un



ta le ra ta ri ta ta. la le



ra la li la li re la du re-



te' d'un cœur. cœur. fin.

- | | |
|---------------|----------------------|
| (A) D'embuys. | (D) Lully. |
| (B) Lambert. | (E) Dubousset. |
| (C) Le Camus. | (C) Les Vaudevilles. |

Gravé par Denise Vincent.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Oeuvres de Monsieur Riviere du Freny,* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'Impression. A Paris le sept Mars 1731. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé le Sieur CHARLES D'ALENÇON, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public les OEUVRES DU SIEUR DU FRENY, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous

le contrescel des presentes. A CES CAU-
SES, voulant traiter favorablement ledit
Sr. Exposant, Nous lui avons permis & per-
mettons par ces presentes de faire imprimer
lesdites Oeuvres ci-dessus spécifiées, en un
ou plusieurs volumes, conjointement ou
separement & autant de fois que bon lui
semblera, sur papier & caracteres confor-
mes à ladite feuille imprimée & attachée
sous notredit contrescel, & de les faire ven-
dre, & débiter par tout notre Royaume
pendant le tems de six années consecutives,
à compter du jour de la date desdites pre-
sentes; faisons défenses à toutes personnes
de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étran-
gere dans aucun lieu de notre obéissance;
comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires,
& autres, d'imprimer, faire imprimer,
vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire
ledit Livre ci-dessus exposé en tout ni en
partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous
quelque prétexte que ce soit, d'augmenta-
tion, correction, changement de titre, mê-
me en feuilles séparées ou autrement, sans
la permission expresse & par écrit dudit Sr.
Exposant, ou de ceux qui auront droit de
lui, à peine de confiscation des Exemplai-
res contrefaits, de six mille livres d'amen-
de contre chacun des contrevenans, dont
un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de
Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant,
& de tous dépens, dommages & interêts; à
la charge que ces presentes seront enregis-
trées tout au long sur le Registre de la

Communauté des Imprimeurs & Libraires
de Paris , dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie , & notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression dud. Livre seront remis dans le même état où les Aprobatons y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier , Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre

permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le troisieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil-sept-cens-vingt-neuf, & de notre Regne le quatorzieme. Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

Registré en conséquence de l'Arrest du Conseil d'Etat Privé du Roy du 26. Septembre 1729. sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris No. 467. Fol. 412. conformément au Reglement de 1723. Qui fait deffenses Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 23. Novembre 1729.

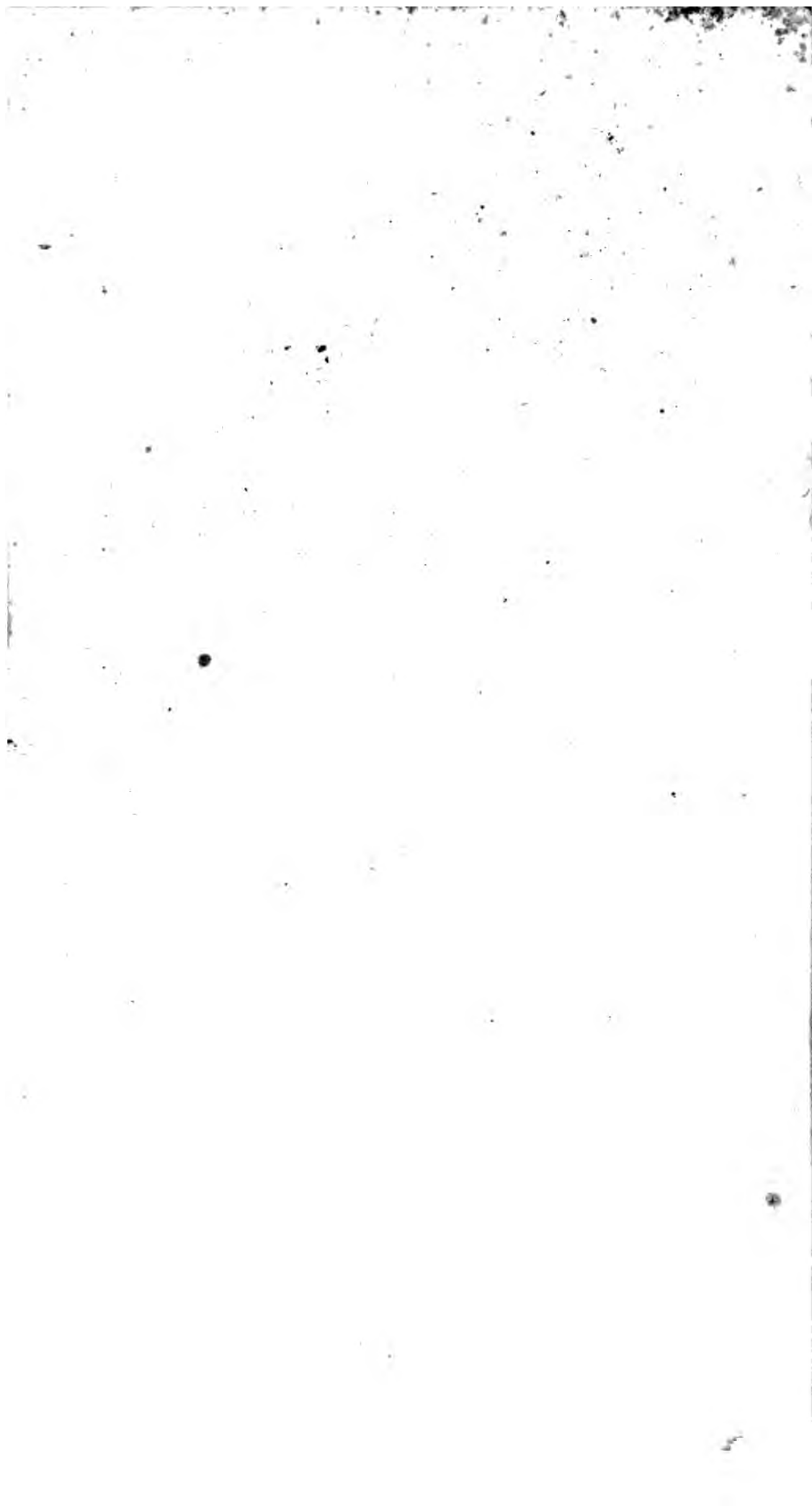
P. A LÉ MERCIER, Syndic.

Je souffigné ai cédé le présent Privilege à M. Briasson suivant nos conventions. A Paris ce 22. Janvier 1730. D'AIENCON.

5

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 453. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 31. Janvier 1730. P. A. LÉ MERCIER, Syndic.

800226



S. Zlatin

1.9.89

[VOLT.]

2nd yr





